

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-second Parliament, 2015-16

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

BANKING, TRADE
AND COMMERCE

Chair:

The Honourable DAVID TKACHUK

Wednesday, February 17, 2016
Thursday, February 18, 2016
Wednesday, February 24, 2016
Thursday, February 25, 2016 (in camera)

Issue No. 2

Consideration of a draft agenda (future business)

and

Third and fourth meetings:

Study on the present state of the domestic and
international financial system

and

First meeting:

Study on the issues pertaining to internal
barriers to trade

APPEARING:

The Honourable Navdeep Bains, P.C., M.P.,
Minister of Innovation, Science
and Economic Development

WITNESSES:

(See back cover)

Première session de la
quarante-deuxième législature, 2015-2016

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

BANQUES ET DU
COMMERCE

Président :

L'honorable DAVID TKACHUK

Le mercredi 17 février 2016
Le jeudi 18 février 2016
Le mercredi 24 février 2016
Le jeudi 25 février 2016 (à huis clos)

Fascicule n° 2

Étude d'un projet d'ordre du jour (travaux futurs)

et

Troisième et quatrième réunions :

Étude sur la situation actuelle du régime financier canadien
et international

et

Première réunion :

Étude sur les questions relatives aux barrières
au commerce intérieur

COMPARAÎT :

L'honorable Navdeep Bains, C.P., député, ministre de
l'Innovation, des Sciences et du Développement
économique

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
BANKING, TRADE AND COMMERCE

The Honourable David Tkachuk, *Chair*

The Honourable Céline Hervieux-Payette, P.C., *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Bellemare	Enverga
Beyak	Greene
Black	Massicotte
Campbell	Ringuette
* Carignan, P.C.	Smith (<i>Saurel</i>)
(or Martin)	Tannas

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Beyak replaced the Honourable Senator Maltais (*February 23, 2016*).

The Honourable Senator Black replaced the Honourable Senator Beyak (*February 19, 2016*).

The Honourable Senator Beyak replaced the Honourable Senator Black (*February 17, 2016*).

The Honourable Senator Black replaced the Honourable Senator Marshall (*February 17, 2016*).

The Honourable Senator Marshall replaced the Honourable Senator Black (*February 17, 2016*).

The Honourable Senator Enverga was added to the membership (*February 11, 2016*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
BANQUES ET DU COMMERCE

Président : L'honorable David Tkachuk

Vice-présidente : L'honorable Céline Hervieux-Payette, C.P.

et

Les honorables sénateurs :

Bellemare	Enverga
Beyak	Greene
Black	Massicotte
Campbell	Ringuette
* Carignan, C.P.	Smith (<i>Saurel</i>)
(ou Martin)	Tannas

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénatrice Beyak a remplacé l'honorable sénateur Maltais (*le 23 février 2016*).

L'honorable sénateur Black a remplacé l'honorable sénatrice Beyak (*le 19 février 2016*).

L'honorable sénatrice Beyak a remplacé l'honorable sénateur Black (*le 17 février 2016*).

L'honorable sénateur Black a remplacé l'honorable sénatrice Marshall (*le 17 février 2016*).

L'honorable sénatrice Marshall a remplacé l'honorable sénateur Black (*le 17 février 2016*).

L'honorable sénateur Enverga a été ajouté à la liste des membres du comité (*le 11 février 2016*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, February 16, 2016:

The Honourable Senator Tkachuk moved, seconded by the Honourable Senator Patterson:

That the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce be authorized to examine and report on issues pertaining to internal barriers to trade, including:

- existing internal trade barriers, the reasons for their existence, and their economic, social and other effects on Canadians, Canadian businesses and the country's economy;
- variations in regulatory requirements across provinces/territories, and the ways in which such variations may limit the free flow of goods and services across Canada; and
- measures that could be taken by the federal and provincial/territorial governments to facilitate a reduction in — if not elimination of — internal trade barriers in order to enhance trade, as well as to promote economic growth and prosperity.

That the committee submit its final report no later than June 10, 2016, and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings until 180 days after the tabling of the final report.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Charles Robert

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 16 février 2016 :

L'honorable sénateur Tkachuk propose, appuyé par l'honorable sénateur Patterson,

Que le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce soit autorisé à examiner, pour en faire rapport, les questions relatives aux barrières au commerce intérieur, notamment :

- les barrières actuelles au commerce intérieur, leur raison d'être, et leurs répercussions économiques, sociales et autres sur la population, les entreprises et l'économie canadiennes;
- la diversité des exigences réglementaires d'une province et d'un territoire à l'autre, et la manière dont cette diversité peut entraver la libre circulation des produits et des services à travers le Canada;
- les mesures que pourraient prendre les gouvernements fédéral et provinciaux-territoriaux pour faciliter la réduction — voire l'élimination — des barrières au commerce intérieur, afin de favoriser le commerce et de promouvoir la croissance économique et la prospérité.

Que le comité présente son rapport final au plus tard le 10 juin 2016 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions dans les 180 jours suivant le dépôt du rapport final.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, February 17, 2016
(5)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:16 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable David Tkachuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Bellemare, Campbell, Enverga, Greene, Hervieux-Payette, P.C., Maltais, Marshall, Massicotte, Ringuette, Smith (*Saurel*), Tannas and Tkachuk (12).

Other senator present: The Honourable Senator Day (1).

In attendance: Brett Stuckey and Dylan Gowans, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, January 27, 2016, the committee continued its study on the present state of the domestic and international financial system (TOPIC: The causes and effects of the recent decline in the Canadian dollar exchange rate). (*For the full text of the order of reference, see Issue No. 1 of the committee proceedings.*)

WITNESSES:*Conference Board of Canada:*

Glen Hodgson, Senior Vice-President and Chief Economist.

Canadian Centre for Policy Alternatives:

Armine Yalnizyan, Senior Economist.

Fraser Institute:

Herbert Grubel, Senior Fellow.

C.D. Howe Institute:

Daniel Schwanen, Vice President, Research (by video conference).

Mr. Hodgson, Ms. Yalnizyan, Mr. Grubel and Mr. Schwanen made statements and answered questions.

At 5:57 p.m., the committee suspended.

At 5:59 p.m., pursuant to rule 12-16(1)(d), the committee resumed in camera to consider a draft agenda (future business).

At 6:15 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 17 février 2016
(5)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 16, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable David Tkachuk (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Bellemare, Campbell, Enverga, Greene, Hervieux-Payette, C.P., Maltais, Marshall, Massicotte, Ringuette, Smith (*Saurel*), Tannas et Tkachuk (12).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Day (1).

Également présents : Brett Stuckey et Dylan Gowans, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 27 janvier 2016, le comité poursuit son examen de la situation actuelle du régime financier canadien et international (sujet : les causes et les effets de la baisse récente du taux de change du dollar canadien). (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Conference Board du Canada :*

Glen Hodgson, premier vice-président et économiste en chef.

Centre canadien de politiques alternatives :

Armine Yalnizyan, économiste principale.

Institut Fraser :

Herbert Grubel, agrégé supérieur de recherche.

Institut C.D. Howe :

Daniel Schwanen, vice-président, Recherche (par vidéoconférence).

M. Hodgson, Mme Yalnizyan, M. Grubel et M. Schwanen font des déclarations et répondent aux questions.

At 17 h 57, la séance est suspendue.

À 17 h 59, conformément à l'article 12-16(1)(d) du Règlement, la séance se poursuit à huis clos afin que le comité étudie un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

À 18 h 15, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, February 18, 2016
(6)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:39 a.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable David Tkachuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Bellemare, Beyak, Campbell, Enverga, Greene, Maltais, Massicotte, Ringuette, Smith (*Saurel*), Tannas and Tkachuk (11).

Other senator present: The Honourable Senator Day (1).

In attendance: Dylan Gowans and Brett Stuckey, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, January 27, 2016, the committee continued its study on the present state of the domestic and international financial system (TOPIC: The causes and effects of the recent decline in the Canadian dollar exchange rate). (*For the full text of the order of reference, see Issue No. 1 of the committee proceedings.*)

WITNESSES:

Canadian Chamber of Commerce:

Hendrik Brakel, Senior Director, Economic, Financial and Tax Policy.

Canadian Federation of Independent Business:

Ted Mallett, Vice-President and Chief Economist.

Mr. Mallett and Mr. Brakel made statements and answered questions.

At 11:47 a.m., the committee suspended.

At 11:49 a.m., pursuant to rule 12-16(1)(d), the committee resumed in camera to consider a draft agenda (future business).

At 11:51 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, February 24, 2016
(7)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:23 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable David Tkachuk, presiding.

OTTAWA, le jeudi 18 février 2016
(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 10 h 39, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable David Tkachuk (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Bellemare, Beyak, Campbell, Enverga, Greene, Maltais, Massicotte, Ringuette, Smith (*Saurel*), Tannas et Tkachuk (11).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Day (1).

Également présents : Dylan Gowans et Brett Stuckey, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 27 janvier 2016, le comité poursuit son examen de la situation actuelle du régime financier canadien et international (sujet : les causes et les effets de la baisse récente du taux de change du dollar canadien). (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Chambre de commerce du Canada :

Hendrik Brakel, directeur principal, Politiques économiques, financières et fiscales.

Fédération canadienne de l'entreprise indépendante :

Ted Mallett, vice-président et économiste en chef.

M. Mallett et M. Brakel font des déclarations et répondent aux questions.

At 11 h 47, la séance est suspendue.

À 11 h 49, conformément à l'article 12-16(1)(d) du Règlement, la séance se poursuit à huis clos afin que le comité étudie un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

À 11 h 51, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 24 février 2016
(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 23, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable David Tkachuk (*président*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Bellemare, Beyak, Black, Campbell, Enverga, Greene, Massicotte, Ringuette, Smith (*Saurel*), Tannas and Tkachuk (11).

Other senators present: The Honourable Senators Day and Wallin (2).

In attendance: Brett Stuckey and Dylan Gowans, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, February 16, 2016, the committee began its study on the issues pertaining to internal barriers to trade.

APPEARING:

The Honourable Navdeep Bains, P.C., M.P., Minister of Innovation, Science and Economic Development.

WITNESSES:

Innovation, Science and Economic Development Canada:

John Knuble, Deputy Minister;

Mitch Davies, Assistant Deputy Minister and Internal Trade Promotion Office, Strategic Policy Sector;

Nipun Vats, Director General and Internal Trade Promotion Office, Strategic Policy Sector.

The chair made a statement.

Minister Bains made a statement and, together with Mr. Knuble, Mr. Davies and Mr. Vats, answered questions.

At 5:23 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, February 25, 2016
(8)

[English]

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met in camera this day at 10:37 a.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable David Tkachuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Beyak, Black, Campbell, Enverga, Greene, Massicotte, Smith (*Saurel*), Tannas and Tkachuk (9).

In attendance: Brett Stuckey and Dylan Gowans, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to rule 12-16(1)(d), the committee considered a draft agenda (future business).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Bellemare, Beyak, Black, Campbell, Enverga, Greene, Massicotte, Ringuette, Smith (*Saurel*), Tannas et Tkachuk (11).

Autres sénateurs présents : Les honorables sénateurs Day et Wallin (2).

Également présents : Brett Stuckey et Dylan Gowans, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 février 2016, le comité entreprend son étude sur les questions relatives aux barrières au commerce intérieur.

COMPARAÎT :

L'honorable Navdeep Bains, C.P., député, ministre de l'Innovation, des Sciences et du Développement économique.

TÉMOINS :

Innovation, Sciences et Développement économique Canada :

John Knuble, sous-ministre;

Mitch Davies, sous-ministre adjoint et Bureau promotion du commerce intérieur, Secteur de la politique stratégique;

Nipun Vats, directeur général et Bureau promotion du commerce intérieur, Secteur de la politique stratégique.

Le président prend la parole.

Le ministre Bains fait un exposé puis, avec l'aide de M. Knuble, M. Davies et M. Vats, répond aux questions.

À 17 h 23, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 25 février 2016
(8)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit à huis clos aujourd'hui, à 10 h 37, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable David Tkachuk (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Beyak, Black, Campbell, Enverga, Greene, Massicotte, Smith (*Saurel*), Tannas et Tkachuk (9).

Également présents : Brett Stuckey et Dylan Gowans, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'article 12-16(1)(d) du Règlement, le comité examine un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

It was agreed that the following special study budget application (Internal Barriers to trade) for the fiscal year ending March 31, 2017 be approved, as amended; and that the subcommittee on agenda and procedure be authorized to approve the final version of the budget, for the chair to submit to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

General Expenses	\$ 700
Activity 1: Vancouver, Calgary and Winnipeg	\$ 160,072
Activity 2: Halifax	<u>\$ 75,298</u>
TOTAL	\$ 236,070

At 11:05 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Il est convenu que la demande suivante de budget d'étude spéciale (barrières au commerce intérieur) pour l'exercice se terminant le 31 mars 2017 soit approuvée, telle que modifiée; et que le sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à approuver la version définitive du budget afin que le président puisse la soumettre au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Dépenses générales	700 \$
Activité 1 : Vancouver, Calgary et Winnipeg	160 072 \$
Activité 2 : Halifax	<u>75 298 \$</u>
TOTAL	236 070 \$

À 11 h 5, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Lynn Gordon

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, February 17, 2016

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:16 p.m. to study the present state of the domestic and international financial system (topic: the causes and effects of the recent decline in the Canadian Dollar exchange rate).

Senator David Tkachuk (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: My name is Senator Tkachuk, and I want to welcome all members of committee and our panellists here.

Before we start, Senator Beth Marshall is taking Senator Black's place, and we have Senator Enverga, who is replacing Senator Gerstein as a permanent member of our committee. He brings with him a wealth of experience in banking, which is kind of rare on this committee, actually. He spent 30 years working for the Bank of Montreal and holds a master's degree from the Schulich School of Business at York University. He's been very active in the Philippine community in Canada and municipal politics in Toronto, and is a welcome addition to our committee. Welcome, Senator Enverga. I promised you that you'd have a good time here. You can let me know how we did at the end of the year.

I would like to welcome the panellists here. I'm going to start from my left and go to my right: From the Conference Board of Canada, Mr. Glen Hodgson, Senior Vice-President and Chief Economist; from the Canadian Centre for Policy Alternatives, Armine Yalnizyan, Senior Economist; and, from the Fraser Institute, Mr. Herbert Grubel, who has been here before. So welcome again, Mr. Grubel. From the C.D. Howe Institute, by video conference, is Daniel Schwanen, Vice President, Research.

With that, gentlemen and ladies, why don't I start in the same order?

Glen Hodgson, Senior Vice-President and Chief Economist, Conference Board of Canada: Thank you, Mr. Chair, and honourable senators. I had a feeling you might do that because my name was first. I usually don't speak from notes, but I made some notes for this because I thought it was a topic that merited a bit of serious consideration.

The Conference Board is an independent think tank, not for profit, evidence based, so you know who we are. I've been chief economist for 12 years. My career was at Finance Canada, the IMF in Washington and EDC, so I've thought about exchange rates a lot in my career. I'm going to give you a bit of a purist's view, focusing more on the policy than the consequences, but I'd be quite happy to take questions about the impacts of a floating exchange rate policy.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 17 février 2016

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 16, pour étudier la situation actuelle du régime financier canadien et international (sujet : les causes et les effets de la baisse récente du taux de change du dollar canadien).

Le sénateur David Tkachuk (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Je suis le sénateur Tkachuk. Je souhaite la bienvenue à tous les membres du comité ainsi qu'à nos témoins.

Je voudrais signaler, avant de commencer, que la sénatrice Beth Marshall remplace temporairement le sénateur Black, et que le sénateur Enverga remplace le sénateur Gerstein à titre de membre permanent du comité. Le sénateur Enverga a une grande expérience du secteur bancaire, ce qui est plutôt rare parmi nous. Il a travaillé pendant 30 ans pour la Banque de Montréal et est titulaire d'un certificat de maîtrise de l'École de commerce Schulich de l'Université York. Il a été très actif dans la communauté philippine du Canada ainsi que dans la politique municipale torontoise. Je suis très heureux de le compter parmi les membres du comité. Nous vous souhaitons la bienvenue, sénateur Enverga. Je vous avais promis que vous seriez heureux ici. Vous me direz ce qu'il en est à la fin de l'année.

Je voudrais également souhaiter la bienvenue à nos témoins. De gauche à droite, nous avons, du Conference Board du Canada, M. Glen Hodgson, premier vice-président et économiste en chef; du Centre canadien de politiques alternatives, Mme Armine Yalnizyan, économiste principale; et, de l'Institut Fraser, M. Herbert Grubel, que nous avons déjà eu le plaisir d'entendre. Je vous souhaite encore une fois la bienvenue, monsieur Grubel. Nous avons aussi, de l'Institut C.D. Howe, M. Daniel Schwanen, vice-président à la recherche, qui se joint à nous par vidéoconférence.

Cela dit, mesdames et messieurs, nous devrions peut-être commencer dans le même ordre.

Glen Hodgson, premier vice-président et économiste en chef, Conference Board du Canada : Merci, monsieur le président et honorables sénateurs. J'ai bien pensé que mon nom serait en premier. Je n'ai pas l'habitude de présenter des exposés en me basant sur des notes, mais j'ai préparé quelques notes dans ce cas parce que j'ai pensé que le sujet méritait un examen sérieux.

Le Conference Board est un centre indépendant d'études et de recherches à but non lucratif. Vous savez qui nous sommes. Je suis économiste en chef du Conference Board depuis 12 ans. Auparavant, j'ai travaillé pour Finances Canada, le Fonds monétaire international à Washington et Exportation et développement Canada. Par conséquent, j'ai beaucoup réfléchi aux taux de change tout le long de ma carrière. Je vais vous présenter un point de vue un peu puriste centré davantage sur la

Why does Canada have a flexible exchange rate? We were actually one of the first countries to leave the Bretton Woods system of fixed exchange rates in the early 1960s. Most of us don't remember this, but we actually floated in the early 1960s and then re-anchored to the U.S. dollar. We then left the fixed exchange rate world with the Americans in the early 1970s. I'm a big believer in a flexible exchange rate. I think that any departure would be a mistake for Canada.

The floating exchange rate acts as a shock absorber to external events, things that we can't control beyond our borders. It really helps to cushion the impact for business and business revenues through the business cycle or when we have an event, as we saw 15 months ago, when the commodity super cycle basically came to an end and commodity prices began to just adjust downward. It cushions the impact on business revenue. Of course there's a negative impact for many in our economy. Consumers pay more for imported goods. Business also pays more for technology.

We import a lot of our productive capacity from the rest of the world and, arguably, Canadian business missed their window of opportunity. We had a chance, until 15 months ago, to import stuff from the U.S., from Japan, from Europe at a much better price. The window, we think, is now closed. We don't see us returning to the high commodity prices any time soon, but the exchange rate did act as a cushion.

It also creates a substitution bias, if I can sound like an economist for a second. It actually creates a price advantage to buying Canadian. We don't necessarily have to buy the \$8 cauliflower. You can buy root vegetables. You can buy carrots. You can buy other things. As consumers have shopped, let's say the last few months, they have been confronted with that choice of how to spend a fixed family food basket, what they will buy. The floating exchange rate does create a bias in favour of buying within Canada when the dollar floats down.

The flexible exchange rate also allows us to shield domestic prices a great deal. I'll talk about fixed exchange rates in a minute. By raising and lowering external prices, we shield the impact on wages and prices within Canada to a great degree.

politique que sur les conséquences, mais je serais très heureux de répondre à des questions concernant les conséquences d'une politique de taux de change flottant.

Pourquoi le Canada a-t-il un taux de change fluctuant? En fait, nous avons été parmi les premiers pays à nous retirer du système de taux de change fixes de Bretton Woods au début des années 1960. La plupart d'entre vous ne s'en souviendront pas, mais nous avons adopté un taux flottant au début des années 1960, puis nous avons recommencé à ancrer notre devise sur le dollar américain. Ensuite, nous avons abandonné le taux de change fixe avec les Américains au début des années 1970. Je suis un ardent partisan du taux de change fluctuant. Je crois que tout changement de la politique canadienne à cet égard serait une erreur.

Un taux de change flottant joue le rôle d'un amortisseur face à des événements extérieurs, à des choses qui échappent à notre contrôle au-delà de nos frontières. Il est vraiment utile d'amortir l'impact qu'ont sur les entreprises les fluctuations du cycle économique ou des événements inhabituels, comme celui que nous avons vécu il y a 15 mois lorsque le supercycle des produits de base a plus ou moins pris fin et que les cours de ces produits ont commencé à chuter. Le taux de change flottant amortit les effets de tels événements sur le revenu des entreprises. Bien sûr, ce taux a aussi des incidences négatives pour beaucoup d'éléments de notre économie. Les consommateurs paient davantage pour les produits importés. De plus, les entreprises paient plus cher pour acheter des produits technologiques.

Nous importons du reste du monde une grande partie de notre capacité productive. Nous pouvons sans doute dire que les entreprises canadiennes ont manqué une bonne occasion. Nous aurions pu, jusqu'aux événements d'il y a 15 mois, importer beaucoup de choses des États-Unis, du Japon et de l'Europe à un bien meilleur prix qu'aujourd'hui. Le créneau qui existait alors est maintenant fermé. Je n'ai pas l'impression que nous assisterons à un rétablissement des prix élevés des produits de base dans l'avenir prévisible, mais le taux de change a certainement amorti le choc.

Il crée aussi ce que les économistes appellent un biais de substitution. Il s'agit en fait d'un avantage de prix qui favorise les biens canadiens. Nous n'achetons pas nécessairement les choux-fleurs à 8 \$. Nous pouvons leur substituer d'autres légumes comme les carottes et autres. Au cours des quelques derniers mois, les consommateurs ont dû s'adapter en modifiant leur panier de provisions pour en maintenir le prix au niveau voulu. Le taux de change fluctuant crée donc un biais en faveur des biens produits chez nous.

En même temps, il nous permet de protéger les prix intérieurs. Je parlerai dans quelques instants des taux de change fixes. En faisant monter et descendre les prix extérieurs, nous amortissons dans une grande mesure les impacts sur les salaires et les prix au Canada.

Apologies for that. I had my phone on because I was being cheeky. I was going to take a photo of the committee. I actually did that in the house yesterday at the House of Commons Finance Committee. I was a witness there too, and I told the chairman that I was tweeting. He was all in favour of it, Mr. Chair, so hopefully you are as well.

A floating exchange rate, a flexible rate, allows you to have open capital markets. It means that we don't have to have capital controls to control the flow of capital in and out of our economy — minimum government intervention in capital markets — and it allows the balance of payments, to a great degree, to self-regulate.

I'm not a purist in a lot of policy. The Conference Board is quite open to thoughtful intervention in government policy. But, on exchange rates, I tend to take a fairly strong purist view because I think you have a choice between that and a fixed exchange rate. There are specific impacts that I want to point to. More and more economies are built around what are called global value chains, and we are integrated into the world economy. The exchange rate has a different impact on different sectors. We did a lot of research when I was at EDC. I actually worked with Stephen Poloz when he was chief economist there more than a decade ago now. We did a lot of analysis on taking apart Canadian trade and looking at the value chain impacts in terms of Canadian content, and the exchange rate will impact different sectors quite differently. It is kind of a broad generalization.

The resource sector and services are actually high Canadian-content sectors. When the dollar falls in value, as it has in the last year, they're the big beneficiaries. The resource sector in Canada would typically have 80 to 85 per cent Canadian content. So they import technology, let's say from the U.S. or Europe, but most of their value is created in Canada. They're beneficiaries because they are hit a little bit on their import prices, but they really get a good revenue impact, shielding them from the adjustment in commodity prices.

Service sectors are high Canadian content. We have done a lot of research recently on service trade. In fact, there's been a real takeoff in the last decade in trade and services. Economists used to think we didn't trade services. Now, in an integrated world, services are actually a really important source of international trade, international investment, and that's where the weakening of the loonie has been very beneficial for service exporters. Manufacturers not so much.

In fact, many manufacturing sectors have only 50 per cent Canadian content. So there are some manufacturers that are actually perfectly hedged, where their import costs are kind of

Je vous présente mes excuses. J'ai laissé mon téléphone allumé parce que je me suis permis une petite effronterie. Je voulais prendre une photo du comité. C'est ce que j'ai fait hier au comité des finances de la Chambre des communes, où j'ai aussi été appelé à témoigner. J'ai dit au président que j'envoyais un message sur Twitter. Il ne s'y est pas du tout opposé, monsieur le président. J'espère donc que vous ne vous y opposerez pas non plus.

Un taux de change flottant permet d'avoir des marchés de capitaux ouverts. Ainsi, nous n'avons pas à imposer des contrôles sur l'entrée et la sortie de capitaux dans notre économie. Il n'y a donc qu'une intervention minimale du gouvernement sur les marchés financiers. Le taux de change flottant permet aussi, dans une grande mesure, l'autorégulation de la balance des paiements.

Je ne suis pas puriste à l'égard de beaucoup de politiques. Le Conference Board ne s'oppose pas du tout à une intervention réfléchie de l'État. Toutefois, dans le domaine des taux de change, je suis assez fortement puriste parce que je crois qu'on a le choix qu'entre un taux flottant et un taux fixe. Le taux de change a des conséquences particulières que je voudrais signaler. De plus en plus d'économies sont axées sur ce qu'on appelle les chaînes de valeur mondiales. Or, nous sommes intégrés dans l'économie mondiale. Le taux de change a des incidences différentes dans les différents secteurs. Nous avons fait beaucoup de recherche lorsque j'étais à EDC. J'ai en fait travaillé avec Stephen Poloz, du temps où il était économiste en chef de cette société d'État, il y a un peu plus d'une décennie. Nous avons beaucoup analysé le commerce extérieur canadien pour déterminer les conséquences du contenu canadien sur les chaînes de valeur. Nous avons conclu que le taux de change a des répercussions très différentes selon le secteur. C'est en quelque sorte une vaste généralisation.

Le secteur des ressources et celui des services ont un fort contenu canadien. Lorsque le cours du dollar baisse, comme cela a été le cas l'année dernière, ces deux secteurs sont les grands bénéficiaires. Au Canada, le secteur des ressources a un contenu canadien de l'ordre de 80 à 85 p. 100. Il doit donc importer la technologie, disons des États-Unis ou de l'Europe, mais la grande partie de sa valeur est créée au Canada. Il bénéficie d'une baisse du cours du dollar, car, même s'il est touché par la hausse du prix des importations, il tire de bonnes recettes de ses ventes, ce qui le protège contre la baisse des prix des produits de base.

Le secteur des services a lui aussi un fort contenu canadien. Nous avons récemment fait beaucoup de recherche sur le commerce des services. En fait, nous avons connu un grand essor du commerce et des services au cours de la dernière décennie. Les économistes croyaient en général que les services intervenaient peu dans notre commerce international. Aujourd'hui, dans un monde intégré, les services constituent une source vraiment importante d'échanges commerciaux et d'investissements. C'est là que la baisse de notre dollar a vraiment avantagé nos exportateurs de services. Ce n'est pas tellement le cas de nos exportateurs de biens manufacturés.

En fait, une grande partie du secteur manufacturier n'a que 50 p. 100 de contenu canadien, de sorte que certains fabricants sont parfaitement protégés contre les fluctuations du dollar parce

similar to their export revenues, and they can kind of ride the balance. But, in a sector like autos, final assembly of autos, a typical car bolted together in Canada only has about a third Canadian content. So it is a myth that the manufacturers will automatically benefit from a cheaper loonie. They may be paying more for their imports than they're getting as benefit in terms of their sales abroad. You really have to drill deep by sector.

I will point to a piece of research we just published last week — it's on our website — looking at a sectoral breakdown of which sector is the most ready to take advantage of a stronger U.S. recovery and of the dollar re-anchored at 70 cents. We found that there were only five sectors that had the plant in place and the competitive advantages to really take advantage of a weaker dollar. They're going to have to invest before they become competitive going forward.

Our forecasts, looking forward, we see a pickup in Canadian exports in 2017, but not a lot this year. Firms will have to invest to take advantage of the repositioning, a stronger U.S. recovery and the dollar trading somewhere in the low 70-cent range.

I thought I would walk through what economists would call a thought experiment. So what is the alternative? If you don't like floating exchange rates, what would a fixed-exchange-rate world look like for Canada if we went back to the Bretton Woods system, where all of the exchange rates in the world were basically locked in between 1944 and the early 1970s? There are options in between, by the way. There are things called "dirty floats," partial intervention. Chinese regulators, for example, have always intervened in their currency market to stop, first, the appreciation and, now, the depreciation of the renminbi. There are some small countries that have auctions.

I used to represent Jamaica at the IMF, and they would have a weekly auction where they would actually set the exchange rate based upon how many U.S. dollars were available. That actually set the price of the market.

Under a fixed exchange rate system, we avoid competitive devaluation, which is why it was created in the first place, but I think it comes at a very high cost. For example, with an oil price or a commodity price shock, as just happened, and the exchange rate was locked in, you would have to take all of the adjustment inside your domestic economy. That means wages would have to fall. That means governments may actually have to run surpluses to take demand out of the market to ensure you don't have a balance of payments problem.

que le prix de leurs importations est assez proche du revenu qu'ils tirent de leurs exportations, ce qui crée un certain équilibre. Toutefois, dans un secteur automobile tel que le montage final des véhicules, une voiture montée au Canada n'a qu'environ un tiers de contenu canadien. Par conséquent, il est faux de croire que le secteur manufacturier bénéficie automatiquement d'une baisse du cours du dollar. En effet, il pourrait bien payer davantage pour ses importations qu'il ne retire de ses ventes à l'étranger. Il faut donc examiner de près chaque secteur.

Je voudrais mentionner une étude que nous avons publiée la semaine dernière — vous la trouverez sur notre site web — et dans laquelle nous examinons, secteur par secteur, lesquels sont les plus prêts à tirer parti d'une forte reprise aux États-Unis et d'un dollar qui serait à nouveau ancré à 70 cents. Nous avons constaté que cinq secteurs seulement disposaient de l'équipement et de l'avantage concurrentiel nécessaires pour profiter d'un dollar plus faible. De plus, ces secteurs devront investir s'ils veulent rester compétitifs à l'avenir.

En ce qui concerne nos prévisions, nous croyons que les exportations canadiennes augmenteront en 2017, mais pas beaucoup cette année. Les entreprises devront investir pour profiter du repositionnement, d'un renforcement de la reprise américaine et d'un dollar se situant au bas de l'échelle des 70 cents.

J'ai pensé à me livrer à ce que les économistes appellent un exercice de réflexion créatrice. Quels choix avons-nous? Si nous ne sommes pas en faveur d'un taux de change flottant, qu'est-ce qu'un taux de change fixe peut apporter au Canada? Qu'arriverait-il si nous revenions au système de Bretton Woods, dans lequel tous les taux de change du monde sont restés plus ou moins bloqués entre 1944 et le début des années 1970? Soit dit en passant, il y a des possibilités intermédiaires, comme le flottement « impur » ou « contrôlé », qui implique une intervention partielle. Par exemple, les organismes de réglementation chinois sont toujours intervenus dans leur marché des devises d'abord pour empêcher l'appréciation et aujourd'hui pour empêcher la dépréciation du renminbi. Il y a aussi quelques petits pays qui tiennent des enchères.

J'ai déjà eu à représenter la Jamaïque au Fonds monétaire international. Les Jamaïcains tenaient une enchère hebdomadaire au cours de laquelle ils fixaient le taux de change en fonction du montant en dollars américains dont ils disposaient.

Dans un système de taux de change fixe, on évite la dévaluation concurrentielle. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le système avait été créé à l'origine. Je pense cependant qu'il y a un prix très élevé à payer pour le faire. Par exemple, lorsqu'il y a une chute soudaine des prix du pétrole ou d'un autre produit de base, comme cela est arrivé récemment, et que le taux de change est fixe, tous les rajustements doivent être faits dans l'économie intérieure. Cela signifie que les salaires doivent baisser, que les gouvernements peuvent avoir à créer des excédents budgétaires

I think the cure is actually worse than the disease. Fundamentally, and having looked at many, many countries around the world, I'm a strong devotee to a floating exchange rate. I know it has costs but I think, for our economy, through the whole business cycle it has advantages. Therefore, if I have a vote today, I vote in favour of maintaining the same policy. For me, "if it ain't broke, don't fix it."

Armine Yalnizyan, Senior Economist, Canadian Centre for Policy Alternatives: Thank you very much for the opportunity to speak before your committee today to address a topic that is dramatically shaping and reshaping our public policy options and prospects for private-sector outcomes. My notes are available to you in English and French, should you wish them. I will address the questions posed to us as witnesses, in the order they were posed, about the —

The Chair: Excuse me. Senator Day, what are you doing there? Can't you find a place at the table?

Senator Day: I want to be nice and close to the witnesses so that I can hear them. I didn't mean to interrupt.

The Chair: You didn't interrupt. There's a chair right there. In the Senate we're a little different from the House of Commons. Any senator can come to a committee meeting and have a right to ask questions — not the right to vote necessarily but the right to ask questions. Welcome, Senator Day. I hope you enjoy the session.

Senator Day: Thank you, Mr. Chair.

The Chair: Go ahead. Sorry about that.

Ms. Yalnizyan: Thank you so much.

So to the questions we were asked about the causes and the effects of the low dollar. I'll start with: Why is the loonie so low? I will answer shortly to say "a perfect storm of reasons."

First of all, declining global demand, which has been driven by the slowest growth in 25 years in China, is propelling a downward spiral in demand as companies everywhere are responding to slow sales by cutting their costs. Of course, what is perfectly rational for one company becomes a disaster if everybody does this. The second reason is that oil and commodity supply gluts continue to rise. It's not that the demand for these products is not growing. It is. It's that the supply of these products is growing at a much faster rate, depressing these commodity prices.

afin de réduire la demande du marché et d'éviter ainsi des difficultés au niveau de la balance des paiements.

À mon avis, le remède est pire que la maladie. Ayant eu l'occasion d'examiner la situation de très nombreux pays, je suis essentiellement un partisan acharné du taux de change flottant. Je sais qu'il y a un prix à payer, mais je pense que, dans notre économie et compte tenu de l'ensemble du cycle économique, il a des avantages. Par conséquent, si j'ai à voter aujourd'hui, ce sera en faveur du maintien de la politique actuelle. Pour moi, s'il n'y a rien de cassé, il n'y a rien à réparer.

Armine Yalnizyan, économiste principale, Centre canadien de politiques alternatives : Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de m'adresser au comité aujourd'hui pour parler d'un sujet qui nous impose de modeler et de remodeler radicalement nos options de politique publique et les perspectives du secteur privé. Si vous le souhaitez, vous pouvez consulter mes notes en anglais et en français. Je vais essayer de répondre dans l'ordre aux questions posées aux témoins au sujet...

Le président : Excusez-moi, sénateur Day, mais qu'êtes-vous en train de faire? Ne pouvez-vous pas trouver une place à la table?

Le sénateur Day : Je voudrais m'asseoir près des témoins pour mieux les entendre. Je n'avais pas l'intention d'interrompre la séance.

Le président : Vous ne l'avez pas interrompue. Il y a une chaise juste ici. Au Sénat, nous faisons les choses d'une manière un peu différente de celle de la Chambre des communes. N'importe quel sénateur peut assister à une séance de comité et poser des questions. Bien sûr, il n'a pas le droit de voter, mais il a le droit de poser des questions. Je vous souhaite donc la bienvenue, sénateur Day. J'espère que vous trouverez cette séance agréable.

Le sénateur Day : Merci, monsieur le président.

Le président : Poursuivez, je vous prie. Je m'excuse de cette interruption.

Mme Yalnizyan : Merci beaucoup.

On nous a donc posé des questions sur les causes et les effets de la baisse du taux de change. Je vais commencer par la question suivante : pourquoi le dollar canadien est-il si bas? Ma réponse, c'est que nous avons eu le pire concours de circonstances.

Tout d'abord, il y a la baisse de la demande mondiale, qui est due au fait que la croissance en Chine est tombée à son niveau le plus bas depuis 25 ans. Cette baisse a mis en branle une chute croissante de la demande, à mesure que les entreprises, un peu partout dans le monde, réagissaient au ralentissement des ventes en réduisant leurs coûts. Bien sûr, une initiative parfaitement rationnelle au sein d'une entreprise se transforme en désastre si toutes les entreprises font la même chose. La deuxième raison, c'est l'offre excessive de pétrole et de produits de base qui

The third reason is not that we are just a petro dollar but that we are being compared. The exchange rate we're talking about is with respect to the U.S. dollar, and the U.S. economy is far stronger than ours right now. Their unemployment rate has reached below 5 per cent. That's full employment. The Federal Reserve raised its interest rate for the first time in pretty much a decade in December, and it is a target, a magnet, for foreign investment seeking safe refuge. It's a much more attractive climate to invest in than the Canadian climate at the moment.

All of these things reduce our dollar relative to the U.S.

Now, what are the economic positives of a low Canadian dollar? That was one of the questions you asked us. First of all, we will have more exports. Things produced in Canadian dollars and sold in American dollars, such as oil and beef, wood products, auto products and services, will enjoy higher margins and profits, and we will see more U.S. consumers because of this. The loonie currently offers American purchasers a 40 per cent boost to their purchasing power, so expect to see more American tourists in our vacation spots, coming to our sports events. Expect a really big party at Pride this year if the dollar stays low, and it will be hard to get tickets for the Toronto International Film Festival.

The low dollar reverses the direction of cross-border shopping, which Statistics Canada estimated could be as high as \$10 billion in 2012. It will reverse some of that flow. Fascinatingly, we will see some repatriation of capital that migrated south with our snowbirds because Canadians purchased \$92 billion worth of U.S. real estate from 2009 to 2015. Now that they're getting 40 per cent more for what they purchased, some of that money will be coming back.

There's also greater investment potential. A lower dollar means lower relative wages, relative to the Americans. Some American businesses will consider doing more production in Canada: for example, "Hollywood North." "Hollywood North" always explodes when the dollar goes south, so to speak. The film industry in Toronto alone was worth over \$1 billion in 2014. We've also already seen a quite rapid pickup in advanced manufacturing investments in high tech, in IT particularly in Ontario. That's because we have three innovation hubs: one in Waterloo, one in Toronto and one in Ontario, all of which give

continue à se manifester. Ce n'est pas que la demande de ces produits n'augmente pas. En fait, elle augmente bel et bien, mais l'offre, elle, croît à un rythme beaucoup plus rapide, faisant chuter les cours.

La troisième raison, c'est non seulement que notre devise est un pétrodollar, mais aussi qu'on nous compare à d'autres. Le taux de change dont nous parlons, c'est la valeur de notre dollar par rapport au dollar américain, à un moment où l'économie américaine est beaucoup plus forte que la nôtre. Aux États-Unis, le taux de chômage est tombé en deçà de 5 p. 100. Autrement dit, c'est le plein emploi. En décembre dernier, la Réserve fédérale a relevé son taux d'intérêt pour la première fois en près de 10 ans, ce qui a fait des États-Unis un aimant pour les investisseurs étrangers à la recherche d'un abri sûr pour leur argent. En ce moment, le climat de l'investissement est beaucoup plus attrayant aux États-Unis qu'au Canada.

Tous ces facteurs réduisent la valeur de notre devise par rapport au dollar américain.

Maintenant, quels sont les aspects positifs d'un dollar bas? C'est l'une des questions que vous nous avez posées. Tout d'abord, nous exporterons davantage. Les choses produites en dollars canadiens et vendues en dollars américains, comme le pétrole et le bœuf, les produits du bois, les produits de l'automobile et les services, auront des marges bénéficiaires plus importantes. Nous aurons davantage de clients américains parce que notre dollar fait monter de 40 p. 100 leur pouvoir d'achat. Nous pouvons donc nous attendre à voir davantage de touristes américains dans nos centres de vacances, à nos manifestations sportives, et cetera. Si le dollar reste bas, nous aurons vraiment beaucoup de monde aux parades de la fierté et il sera difficile de trouver des billets pour assister au Festival international du film de Toronto.

Un dollar bas inversera la direction du magasinage transfrontalier qui, d'après Statistique Canada, pourrait avoir atteint 10 milliards de dollars en 2012. Ce flux devrait donc s'inverser dans une certaine mesure. Chose fascinante, nous assisterons à un certain rapatriement des capitaux qui avaient migré vers le sud avec nos retraités qui prennent leurs vacances d'hiver aux États-Unis et qui avaient acheté des biens immobiliers d'une valeur de 92 milliards de dollars chez nos voisins entre 2009 et 2015. Maintenant qu'ils peuvent obtenir 40 p. 100 de plus sur ce qu'ils ont acheté, ils vont peut-être vouloir rapatrier une partie de cet argent.

Il y a aussi de plus grandes possibilités d'investissement. Un dollar bas se traduit par des salaires relativement moins élevés que ceux des Américains. Quelques entreprises des États-Unis envisageront de produire davantage au Canada. Comme chacun le sait, « Hollywood-Nord » explose quand notre dollar chute. À Toronto seulement, l'industrie cinématographique valait plus d'un milliard de dollars en 2014. Nous avons déjà assisté à une augmentation rapide des investissements dans la fabrication de pointe en haute technologie et en informatique, particulièrement en Ontario. C'est parce que nous avons trois centres d'innovation

cutting-edge opportunities to companies that wish to invest in leading R&D. Of course, when our dollar gets cheaper, our real estate goes on sale for foreign buyers.

Finally, if the dollar stays low, automotive manufacturing reinvestments may be worth a second look by the big three, who are ending the deal they made when they were bailed out. That money comes due in 2017. They will have to decide where they're going to invest in 2017. If the dollar stays low, when it comes to productivity, we have very competitive plants.

The final point about greater investment potential, which Glen touched on briefly, is that Canadians import a third of our GDP. Largely that comes from the U.S. China is a very distant second place at 7 per cent of our merchandise imports. A low-for-long loonie could actually trigger import substitution, which simply means investments could result in Canadians producing more of what we consume because it's too expensive for us to buy it. Again, there's a 30 per cent to 40 per cent premium on everything we buy if it's made in the States, and a 30 per cent to 40 per cent cut if we make it at home.

What are the economic negatives of a low Canadian dollar? First is lower purchasing power. As Glen mentioned, and I imagine we will all talk about it in some way or another, consumers are paying more for imports. Particularly hardest hit are low-income households that are dealing with the higher prices of fruit and vegetables, which are mostly imported from the United States. Businesses that import intermediate goods to put what they're making on the market are also hard hit. The lower loonie acts as both a pay cut and a profit cut for Canadians.

The second economic negative of a low Canadian dollar is retail closures. We're seeing a rapidly changing landscape in retail, which is an important sector for jobs in Canada. Slowing demand has changed the landscape with the closure of giants like Target, Future Shop and many other smaller players. We can expect more corporate consolidation as retailers struggle to absorb the costs instead of passing them through in order to minimize falling sales.

A third is stranded assets. Capital spending in oil and gas fell over 30 per cent in 2015 compared to 2014. Moody's forecast is that it will fall at least another 19 per cent in 2016 and 25 per cent globally. Should demand for these products continue to fall, up to \$2 trillion in scheduled projects in Canada are at risk of becoming stranded. We are also looking at the potential for a wave of mining company defaults.

à Waterloo, à Toronto et en Ontario, qui offrent tous des possibilités de pointe aux entreprises souhaitant investir dans des travaux avancés de R-D. Bien sûr, lorsque notre dollar baisse, beaucoup d'acheteurs étrangers s'intéressent aussi à nos biens immobiliers.

Enfin, si le dollar reste bas, les trois grands de l'automobile pourraient songer à réinvestir au Canada lorsque viendra le moment de rembourser les montants qu'ils avaient reçus lors de la récession. Les prêts arriveront à expiration en 2017. Ils auront donc à décider de ce qu'ils feront de l'argent. Si le dollar reste bas, ils constateront que, sur le plan de la productivité, nous avons des usines très compétitives.

Le dernier point relatif aux possibilités d'investissement, que Glen a abordé brièvement, est que les importations du Canada s'élèvent à un tiers de notre PIB. La plus grande part vient des États-Unis. En deuxième place, la Chine vient assez loin derrière, avec seulement 7 p. 100 de nos importations de marchandises. Si le dollar reste bas assez longtemps, il y aura substitution des importations. Autrement dit, les Canadiens produiront davantage de ce que nous consommons parce qu'il est trop cher de l'importer. Encore une fois, tout ce que nous achetons aux États-Unis coûte maintenant 30 à 40 p. 100 plus cher, et tout ce que nous produisons chez nous revient à 30 à 40 p. 100 moins cher.

Quels sont les inconvénients économiques d'un dollar canadien bas? Premièrement, il réduit le pouvoir d'achat. Comme Glen l'a mentionné — et j'imagine que nous en parlons tous d'une manière ou d'une autre —, les consommateurs paient plus cher les produits importés. Les plus durement touchés sont les ménages à faible revenu qui doivent affronter des prix plus élevés pour les fruits et les légumes essentiellement importés des États-Unis. Les entreprises qui importent des biens intermédiaires entrant dans la fabrication de ce qu'elles produisent sont également touchées. Un dollar bas représente à la fois une réduction des salaires et une baisse des bénéfices pour les Canadiens.

Les fermetures de commerces de détail constituent le deuxième inconvénient économique d'un dollar bas. Nous assistons à une évolution rapide du paysage du secteur du détail, qui joue un rôle important au Canada sur le plan de l'emploi. Le ralentissement de la demande a changé le paysage par suite de la fermeture de géants tels que Target et Future Shop ainsi que de nombreux autres intervenants plus petits. Nous pouvons nous attendre à d'autres regroupements tandis que les détaillants s'efforcent d'absorber les coûts supplémentaires au lieu de les transmettre aux consommateurs afin de minimiser la diminution des ventes.

Le troisième inconvénient réside dans les actifs délaissés. Dans le secteur du pétrole et du gaz, les dépenses en capital ont baissé de plus de 30 p. 100 en 2015 par rapport à 2014. Moody prévoit une autre baisse d'au moins 19 p. 100 en 2016 et de 25 p. 100 à l'échelle mondiale. Si la demande de produits pétroliers continue à chuter, des projets d'une valeur pouvant atteindre 2 000 milliards de dollars, dont la réalisation était prévue au Canada, risquent

The fourth negative effect of a low Canadian dollar is larger deficits. You may think that those are being driven mostly by low oil prices, but the two are inextricably connected both regionally and nationally, and government budgets are being pressured because of what's happening.

Will the loonie stay low for long? There are a lot of countervailing factors at play. First, there is even more supply growth on the horizon. Iran, which used to be the second biggest oil producing nation in the OPEC until the sanctions in 2012, is about to start pumping again. They're projecting a million barrels more a day as soon as they get going. Globally, producers are already pumping 1.5 million to 2 million barrels more a day than is being consumed. At over 9 million barrels a day, U.S. production essentially didn't budge in the face of these lower prices. The near-record highs in production are over 1 million barrels more per day than two years ago. We have a lot of supply out there and a lot more pressure to drive prices down, which will push the dollar down.

There are also climate change initiatives. We have a hard cap on Alberta emissions and a global commitment to limit global warming not to 2 degrees but to 1.5 degrees at the Paris talks. That constitutes more aggressive policies not only to conserve energy but also to shift towards more renewable sources of generating energy on the way. The EU is ahead of us on this. Their environmental initiatives have resulted in a dropped demand for oil products by 1.5 per cent per year, which is a plausible result in Canada should we move in this direction.

The global economy has been walking on a tightrope in the last few weeks. We have rising concerns about a credit crisis and an asset bubble in China. Globally, we have a corporate bond issue of \$29 trillion. There are estimates that a third of the companies functioning on debts are not generating high enough returns on investments to even service those debts.

As well, the increased tensions in the Middle East now involve large economies, such as Turkey and Russia, playing chicken with one another. It's a very dangerous brinkmanship. Any of those three items I mentioned could trigger a global recession, and that could signal a potentially higher loonie.

Finally, there is U.S. monetary policy that might be on the brink of backtracking. We saw weaker than expected growth for January, which caused the Federal Reserve to signal it may delay its plans to raise interest rates on its projected schedule in 2016. If recent slowdowns in manufacturing activity continue, there is

d'être abandonnés. Il est également possible, à notre avis, qu'une vague de défaillances de sociétés minières se produise.

Le quatrième effet négatif d'un dollar bas est l'augmentation des déficits budgétaires. On pourrait croire que ces déficits sont surtout attribuables à la chute des cours du pétrole, mais les deux sont inextricablement liés à l'échelle tant régionale que nationale. Les budgets des gouvernements sont donc soumis à des pressions par suite de ce qui se passe.

La faiblesse du dollar durera-t-elle longtemps? De multiples facteurs sont en jeu à cet égard. Premièrement, on peut prévoir une croissance encore plus forte de l'offre. L'Iran, qui était deuxième parmi les plus grands producteurs de pétrole de l'OPEP jusqu'à l'imposition de sanctions en 2012, s'appête à redémarrer le pompage. Les Iraniens prévoient au départ augmenter leur production d'un million de barils par jour. À l'échelle mondiale, les producteurs extraient déjà chaque jour 1,5 à 2 millions de barils de plus que ce qui est consommé. À plus de 9 millions de barils par jour, la production des États-Unis n'a pratiquement pas changé malgré la baisse des prix. Se situant près des records récemment enregistrés, cette production dépasse celle d'il y a deux ans de plus d'un million de barils par jour. L'offre est très forte, exerçant des pressions à la baisse sur les prix et sur la valeur du dollar.

Il y a aussi les initiatives liées au changement climatique. Nous avons un plafond fixe sur les émissions de l'Alberta et l'engagement mondial, pris à Paris, de limiter le réchauffement de la planète non à 2 mais à 1,5 degré. Cela implique des politiques beaucoup plus énergiques non seulement pour conserver l'énergie, mais aussi pour faire une transition plus rapide vers les énergies renouvelables. L'Union européenne est en avance sur nous à cet égard. Ses initiatives environnementales ont entraîné une baisse annuelle de 1,5 p. 100 de la demande de produits pétroliers. Si le Canada décidait d'aller dans cette direction, un tel résultat est tout à fait possible.

Depuis quelques semaines, l'économie mondiale est sur la corde raide. On craint de plus en plus une crise du crédit et une bulle d'actifs en Chine. Les obligations émises par les sociétés un peu partout dans le monde totalisent quelque 29 000 milliards de dollars. D'après certaines estimations, un tiers des entreprises financées par endettement n'obtiennent même pas un rendement suffisant sur leurs placements pour assurer le service de la dette.

De plus, l'intensification des tensions au Moyen-Orient met maintenant en cause d'importantes économies, comme celles de la Turquie et de la Russie, qui jouent actuellement au plus fort l'une contre l'autre, ce qui est extrêmement dangereux. N'importe lequel des trois éléments que je viens de mentionner peut déclencher une récession mondiale susceptible de faire monter notre dollar.

Enfin, il y a la politique monétaire américaine, qui pourrait bien être sur le point de faire marche arrière. En janvier, la croissance a été moins forte que prévu, ce qui a amené la Réserve fédérale à laisser entendre qu'elle pourrait retarder la mise en œuvre de son calendrier 2016 de relèvement des taux d'intérêt. Si

even a possibility that the December rate increase might be reversed. The ratification of the Trans Pacific Partnership trade deal could further slow American manufacturing and job growth over the longer term, which could mean a higher loonie.

What can we do? What should we do?

Monetary policy, we know, has very limited impact as we near zero, which is where we're at. Monetary policy has limited impact on the value of the Canadian dollar in relation to the U.S. dollar. If we matched interest rates, we would limit capital flight, but that would have deeper consequences for our economy, which is much weaker than that of the United States. Unlike the U.S., Canada's economy has served up serial disappointments since 2012. Forecasts have been continually downgraded, and current private-sector estimates from the big six banks for 2016 range between a low of 0.9 per cent from National Bank to 1.5 per cent from TD. Essentially, the economy is stalling in 2016.

There is a role for expansionary fiscal policy, but it's limited as to how much it will impact the dollar. Running \$20 billion deficits or more, as urged by Bay Street these days, will do little to boost economic growth of a \$2-trillion economy. You would have to have a huge stimulus to increase growth. It's that signal that could change the value of the dollar.

I will close by saying that what public policy can and should do with respect to the dollar is look past this year's economic growth and deficit and develop a long-term strategy for building future potential. We are going to need to adapt as a country, and it's not just Canada. We're going to have to adapt to a slow growth as far as the eye can see and, with it, a low-for-long loonie. Welcome to the new abnormal. I look forward to working with you to meet its challenges and unlock its opportunities.

The Chair: I feel better already.

From the Fraser Institute, Mr. Herbert Grubel, Senior Fellow.

Herbert Grubel, Senior Fellow, Fraser Institute, as an individual: Unfortunately, it is necessary for me to say that I am speaking for myself. The Fraser Institute has no opinion.

The Chair: No opinion on the currency?

Mr. Grubel: On any subject. It's very important for fiscal reasons, tax reasons, that we are neutral.

les ralentissements récents de l'activité manufacturière se maintiennent, il est même possible que la hausse de décembre soit annulée. La ratification du Partenariat transpacifique pourrait ralentir encore plus, à long terme, l'activité manufacturière et la croissance de l'emploi aux États-Unis. Cela aussi entraînerait une hausse de notre dollar.

Que pouvons-nous faire? Que devrions-nous faire?

La politique monétaire, nous le savons, n'a qu'un effet très limité lorsque le taux d'intérêt est à tout près de zéro, comme il l'est actuellement. Elle a aussi un effet limité sur la valeur du dollar canadien par rapport au dollar américain. Si nous adoptions les mêmes taux d'intérêt que nos voisins du Sud, nous réduirions la fuite des capitaux, mais cela aurait de lourdes conséquences sur notre économie, qui est bien plus faible que celle des États-Unis. Contrairement à l'économie américaine, l'économie canadienne nous a réservé toute une série de déceptions depuis 2012. Les prévisions de croissance ont constamment baissé et les estimations établies pour 2016 par nos six grandes banques se situent entre un minimum de 0,9 p. 100 selon la Banque Nationale et un maximum de 1,5 p. 100 d'après la Banque TD. On peut dire, en pratique, que l'économie sera en stagnation en 2016.

Une politique financière expansionniste peut jouer un rôle positif, mais elle n'agira pas très sensiblement sur la valeur du dollar. Le déficit de 20 milliards de dollars ou plus préconisé par Bay Street ces jours-ci n'aura que peu d'effets sur la croissance d'une économie de 2 000 milliards de dollars. Il faudrait un énorme programme de relance pour augmenter la croissance. Seul un tel programme peut faire monter notre dollar.

Je dirai en conclusion qu'en ce qui concerne le dollar, le rôle de la politique publique devrait consister à aller au-delà de la croissance économique et du déficit de cette année pour élaborer une stratégie à long terme destinée à renforcer le potentiel futur. Nous allons devoir nous adapter. Il ne s'agit pas seulement du Canada. Nous allons devoir nous faire à l'idée d'un ralentissement de la croissance dans l'avenir prévisible et d'un dollar qui restera bas pendant assez longtemps. Voilà la nouvelle situation anormale que nous devons accepter. J'espère avoir l'occasion de travailler avec vous tant pour affronter les difficultés que pour tirer parti de nouvelles perspectives.

Le président : Je me sens déjà mieux.

De l'Institut Fraser, nous avons M. Herbert Grubel, agrégé supérieur de recherche.

Herbert Grubel, agrégé supérieur de recherche, Institut Fraser, à titre personnel : Je dois malheureusement dire que je n'exprime qu'une opinion personnelle. L'Institut Fraser n'a pas d'opinion.

Le président : Pas d'opinion sur le dollar canadien?

M. Grubel : Pas d'opinion sur aucun sujet. Il est très important, pour des raisons fiscales, que nous restions neutres.

Glen raised an issue on which I have done a lot of work. I don't know whether you are familiar with the concept of the "amero", the proposal to have a common currency in North America. It was my idea. It was in a book published by the Fraser Institute in which I proposed what the benefits of it all are.

Just to throw out the idea for possible future discussion around this table, let me ask Glen a question. If there are these wonderful benefits of having flexible exchange rates — Robert Mundell got the Nobel Prize for this question — if it's so good, why don't we have a separate currency for Alberta? And if Alberta, well, how do we know whether it's not better to have a separate currency for Edmonton, or for any of the suburbs? If flexible exchange rates are so good what is the optimal area over which we should have a common currency, as we do in Canada? Maybe the Atlantic Provinces should have their own currency. They would have been isolated from a lot of shocks in the past. I'm not in a position to provide answers to this, but just want to challenge your thoughts related to advocacy for flexible exchange rates.

My own contribution is to suggest that we have experienced what is known as a deterioration in terms of trade. What that really means is that Canada used to get 2 cars for 100 barrels of oil; now we get only 2 cars, if we are importing, or the equivalent of bananas or cauliflower. In essence, the deterioration of the terms of trade due to the fall in commodity prices — in particular of oil — means we are poorer, and we have to accept this. I think it is important to remember this when we are talking about policies to remedy it.

We can't change these terms of trade. It's totally beyond us. So we have to live with it. This raises the next question: How long will it last? I'm glad to hear that some people are sticking out their necks and saying, "in 2017," and all that. I have never in my entire life made forecasts, especially about the future. All I can say is I don't know, but I also know that the individuals who are reacting to different prices in the future are better placed, looking after their own interests and businesses, to deal with these kinds of problems. One of the most serious problems we can cause for ourselves is to think that some civil servant — somebody at the Bank of Canada — has the answer for the future.

I love to tell the story about being on the chairlift with Václav Klaus when he was Prime Minister of what, at the time, was known as the Czechoslovakia. He said, "Herb, you know, I'm being haunted by the media with the question of 'what are you going to do with all of the workers who become unemployed as you privatize all of these previously government-owned industries?'" And he said to them, "If I knew, communism

Glen a soulevé une question sur laquelle j'ai beaucoup travaillé. Je ne sais pas si vous connaissez le concept de l'« amero », devise commune proposée pour l'Amérique du Nord. C'est moi qui en ai eu l'idée. Ce concept figure dans un livre que l'Institut Fraser a publié et dans lequel j'explique les avantages d'une union monétaire nord-américaine.

Pour lancer l'idée d'une discussion future possible autour de cette table, je voudrais poser une question à Glen. Si un taux de change flottant a des avantages aussi remarquables — Robert Mundell a eu un prix Nobel pour cette question —, si c'est tellement bon, pourquoi n'avons-nous pas une devise distincte pour l'Alberta? Et, si nous en avons une, ne vaudrait-il pas mieux avoir une devise distincte pour Edmonton ou même pour chacune de ses banlieues? Si un taux de change flottant est tellement avantageux, quelle est la taille optimale de la région qui devrait avoir une monnaie commune? Les provinces de l'Atlantique auraient peut-être dû avoir leur propre devise. Elles auraient été à l'abri de nombreux chocs dans le passé. Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question, mais je veux simplement lancer le défi pour stimuler la réflexion au sujet des avantages d'un taux de change flottant.

Ma propre contribution consiste à suggérer que nous avons connu ce qu'on appelle une détérioration des termes de l'échange. Ce que je veux dire par là, c'est que le Canada obtenait dans le passé deux voitures pour le prix de 100 barils de pétrole. Aujourd'hui, nous obtenons seulement deux voitures, si nous importons, ou l'équivalent en bananes ou en choux-fleurs. Je dirais qu'essentiellement, la détérioration des termes de l'échange attribuable à la baisse des cours des produits de base, en particulier du pétrole, signifie que nous sommes plus pauvres. Nous devons l'accepter. Je crois qu'il est important de ne pas le perdre de vue lorsque nous parlerons des politiques adoptées pour remédier à la situation.

Nous ne pouvons pas changer les modalités de l'échange. Cela nous échappe complètement. Nous devons nous en accommoder. Cela nous amène à la question suivante : pendant combien de temps cette situation persistera-t-elle? Je suis heureux de voir que certains prennent le risque d'affirmer que les choses iront mieux « en 2017 » et tout le reste. Je ne me suis jamais aventuré à faire des prévisions, surtout au sujet de l'avenir. Tout ce que je peux dire, c'est que je ne sais pas. J'admets aussi que les gens qui réagissent à différents prix futurs sont mieux placés pour s'occuper de ces choses parce qu'en le faisant, ils défendent leurs propres intérêts et leurs propres entreprises. L'une des pires calamités que nous pourrions nous infliger nous-mêmes serait de penser qu'un fonctionnaire — quelqu'un à la Banque du Canada — peut prédire l'avenir.

J'aime beaucoup raconter cette histoire : j'étais assis dans un télésiège à côté de Václav Klaus, qui était alors premier ministre de ce qu'on appelait la Tchécoslovaquie. Il m'avait dit : « Vous savez, Herb, je suis constamment hanté par les médias qui veulent savoir ce que je ferai de tous les travailleurs que j'enverrai au chômage en privatisant des industries qui appartenaient auparavant à l'État. » Il répondait aux journalistes : « Si je

would have worked.” A variant of this is that we should have a lot of modesty about what to do. My suggestion is that what we should be doing is encouraging institutional arrangements and regulation changes that facilitate the movement of resources out of the industry that is depressed and into an industry that is encouraged by the exchange rate. I think that’s very important.

I also would urge that we resist the demand for higher and more generous Employment Insurance benefits in areas where there is a recession, like in Alberta.

Let’s assume for a moment — and we can’t rule this out — that the exchange rate will stay low for a very, very long time. What we’re going to encourage by putting lots and lots of benefits in place to help people temporarily is that they may become accustomed to it. We will get the same as what we have — and many people agree — in the Atlantic provinces: the high generous Employment Insurance benefits having created terrifically bad distortions. It’s very difficult to get rid of them once you have them.

I have two positive things that I think we should consider. One of them is already in the pipeline, if I may say: it is the approval of the pipeline. What it does is raises the return to producing oil in Canada. That means they can produce and sell more, they have higher profits, pay more taxes and send fewer people into unemployment. That would be very positive.

The other thing that is related to some of the research and publications that I have done is immigration. For many years we have had a system whereby we reduce the rate of immigration — the number of people who are coming in — when there is economic depression, recessionary conditions, and increased it when the economy was booming. We could set these two levels such that they come to whatever Parliament decides. In fact, the Minister of Immigration and the cabinet decided on 250,000, but it varies according to economic conditions.

This was changed in the 1970s or 1980s because it was so difficult to turn the spigot on and off, but it is now much easier. Communication is easier, as is information storage, and transportation is much quicker than it was at the time. I think we should, as part of facilitating the adjustment that is undoubtedly coming, vary the rate of immigration depending on the economic conditions that are obviously influenced by the current low levels of commodities in the world.

The Chair: Thank you, Mr. Grubel. We will now go to Daniel Schwanen from the C.D. Howe Institute.

Daniel Schwanen, Vice President, Research, C.D. Howe Institute: Thank you, chair. Honourable senators, thank you for inviting comments on the cause and effects of the recent decline in the Canadian dollar exchange rate. A word about the institute:

l’avais su, le communisme aurait marché. » Je pourrais aussi dire que nous devrions faire preuve de beaucoup de modestie au sujet de ce qu’il convient de faire. Quant à moi, j’estime que nous devrions favoriser des arrangements institutionnels et des modifications de la réglementation qui faciliteraient le retrait des ressources aux industries en difficulté et leur réaffectation dans les industries que le taux de change avantage. Je crois que cela est très important.

J’exhorte aussi les responsables à rejeter les demandes de ceux qui préconisent de verser des prestations plus élevées et plus généreuses dans les régions en récession, comme l’Alberta.

Supposons juste un instant — car nous ne pouvons pas rejeter cette hypothèse — que le taux de change reste bas pendant une très, très longue période. En accordant des prestations beaucoup plus généreuses pour aider temporairement des gens, nous risquons de les voir s’habituer à les recevoir. Nous aboutirions alors à la même situation — beaucoup de gens en conviennent — que dans les provinces de l’Atlantique : les généreuses prestations d’assurance-emploi ont engendré d’horribles distorsions, dont il est très difficile de se débarrasser une fois qu’elles sont en place.

Il y a deux choses positives que nous devrions envisager. La première est déjà en marche : c’est l’approbation de l’oléoduc. Un pipeline augmente l’avantage qu’il y a à produire du pétrole au Canada. Il signifie que les sociétés peuvent produire et vendre davantage, faire de meilleurs bénéfices, payer plus d’impôts et mettre moins de gens au chômage. Voilà qui est très positif.

La seconde chose est liée à certaines de mes recherches et de mes publications sur l’immigration. Pendant des années, nous avons eu un système dans lequel nous réduisions le nombre d’immigrants dans les périodes économiques difficiles et les augmentions dans les périodes d’abondance. Nous pouvions fixer le maximum et le minimum au gré du Parlement. En fait, le ministre de l’Immigration et le Cabinet avaient établi le chiffre à 250 000, mais il variait avec la conjoncture économique.

Le système a changé dans les années 1970 ou 1980 parce qu’il était très difficile d’ouvrir et de fermer le robinet. Aujourd’hui, c’est beaucoup plus facile. Les communications se sont améliorées, de même que le stockage de l’information et les moyens de transport, par rapport à la situation d’alors. Je crois que nous devrions, pour faciliter l’ajustement qui devra inévitablement se produire, faire varier le taux d’immigration avec la situation économique, qui est évidemment influencé par la faiblesse actuelle des prix des produits de base dans le monde.

Le président : Merci, monsieur Grubel. Nous entendrons maintenant M. Daniel Schwanen, de l’Institut C.D. Howe.

Daniel Schwanen, vice-président, Recherche, Institut C.D. Howe : Merci, monsieur le président. Honorables sénateurs, je vous remercie de nous avoir invités à présenter des observations sur les causes et les effets de la récente baisse du taux de change du

[Translation]

The C.D. Howe Institute is a not-for-profit, non-partisan public policy research organization whose mission is to foster a better understanding of the policy choices faced by Canadian decision makers, with a view to improving Canadians' quality of life.

[English]

In that capacity I'm very happy to be here. Some of my comments will, no doubt, echo what you have already heard on the topic from my esteemed colleagues.

Let me state at the outset that the price of the Canadian dollar, in terms of other currencies, is one of the most important prices — if not the most important price — in our economy. The Canadian dollar's fall represents the response of myriad actors in the marketplace to Canadians' lower real incomes and purchasing power in the face of a drop in oil and other commodity prices. We are still, in many respects, an economy whose comparative advantage or defining feature, relative to many competitors, is our abundance of commodities. The price of what Canadians sell to the rest of the world, relative to what we purchase from the rest of the world, has dropped significantly, about 10 per cent, since 2013.

Through the lower value of the Canadian dollar the market is in effect saying that, in light of the new commodity price realities, Canadians' wealth, our ability to command high salaries and attract capital is less than what it was. The soft underbelly of our economy, such as relatively poor productivity growth and our vulnerability to debt, is now more exposed. Our customers are willing to purchase what Canada produces, but at a lower price than before. They are willing to invest in Canada, but at a lower price than before. The drop in the value of the dollar represents that lower price.

This very stylized description also explains why the exchange rate between the Canadian dollar and other currencies needs to remain flexible. If the exchange rate didn't or couldn't adjust, businesses and workers would be stuck trying to adjust wages downward to remain competitive. If they were unable to do that, then quantities would have to adjust. Employment and investment would suffer even more than they are now.

We've seen cases, such as recently in the eurozone, where the impossibility of exchange rates adjustments put the onus on wages to adjust for an economy to remain competitive. When wages can't or don't adjust, and the exchange rate can't adjust, the economy suffers through high unemployment.

dollar canadien. Permettez-moi de vous dire quelques mots de notre institut.

[Français]

L'Institut C.D. Howe est un organisme de recherche en politiques publiques, à but non lucratif, non partisan, dont la raison d'être est une meilleure compréhension des choix de politiques auxquels font face les décideurs canadiens, dans le but d'améliorer le niveau de vie des Canadiens.

[Traduction]

Je suis heureux de m'adresser à vous à titre de représentant de l'institut. Vous remarquerez sans doute que certains de mes propos reprennent des choses que vous avez déjà entendues de la part de mes collègues.

Je voudrais vous dire d'entrée de jeu que la valeur du dollar canadien par rapport aux autres devises constitue l'une des plus importantes valeurs — sinon la plus importante — de notre économie. La chute du dollar est la réaction d'une multitude d'intervenants du marché à la baisse des revenus réels et du pouvoir d'achat des Canadiens par suite de l'effondrement des cours du pétrole et des autres produits de base. À bien des égards, notre économie se caractérise encore, par rapport à celles de nos concurrents, par l'abondance de nos ressources. La valeur de ce que les Canadiens vendent au reste du monde, par rapport à la valeur de ce qu'ils achètent du reste du monde, a sensiblement baissé — d'environ 10 p. 100 — depuis 2013.

La baisse du dollar canadien est la réaction du marché qui nous indique que, compte tenu des nouvelles réalités concernant les prix des produits de base, la richesse des Canadiens ainsi que leur capacité de gagner des salaires élevés et d'attirer du capital sont moindres que ce qu'elles étaient auparavant. Les faiblesses de notre économie — croissance relativement médiocre de notre productivité et vulnérabilité à l'endettement — sont maintenant plus évidentes. Nos clients sont disposés à acheter ce que nous produisons, mais à un prix inférieur. Ils sont prêts à investir au Canada, mais à un prix moindre qu'auparavant. La baisse de la valeur de notre dollar représente ce prix moindre.

Cette description très stylisée explique pourquoi le taux de change de notre dollar par rapport aux autres devises doit rester flottant. Si ce taux ne pouvait pas s'adapter aux circonstances, les entreprises et les travailleurs auraient l'obligation de réduire les salaires pour maintenir la compétitivité. À défaut, ce sont les quantités que nous aurions à réduire. L'emploi et l'investissement en souffriraient encore plus qu'à l'heure actuelle.

Nous avons vu des cas — récemment encore, dans la zone euro — où l'impossibilité de rajuster les taux de change a imposé de réduire les salaires pour que l'économie demeure compétitive. S'il est impossible de rajuster les salaires et que le taux de change est fixe, les effets se font sentir dans l'économie sous forme d'un chômage élevé.

I should point out that the value of the Canadian dollar also depends on how and what other countries do. It's a price of one currency in terms of another. For example, when the United States, in effect, flooded the world with U.S. dollars as the U.S. federal reserve engaged in what was called "quantitative easing" back in 2010 as it attempted to revive the U.S. economy, the U.S. dollar tanked relative to other currencies. As was pointed out, now that the U.S. economy looks more solid, the previously looser monetary policy there is being slowly unwound, and the U.S. dollar has been strengthening — and not only vis-à-vis the Canadian dollar, because we think of our exchange rate mostly in terms of exchange vis-à-vis the U.S. dollar. The Canadian dollar's drop against the United States has been more severe than the drop of the Canadian dollar against a number of other currencies, as a recent Bank of Canada study points out.

Canadian production is not the only one becoming more price competitive in our most important market, the United States. We don't have a free pass even with the lower Canadian dollar vis-à-vis the U.S. dollar.

That's my take on the causes and the environment in which we're operating.

In terms of effects, let's take the fall against the U.S. dollar, which is the primary currency against which the Canadian dollar is quoted. As a result of this drop, what we import and is denominated in U.S. dollars is more expensive. What we sell, the cost of which expressed in Canadian dollars, is less expensive for businesses and individuals whose income is denominated in U.S. dollars: i.e., they will be more competitive in the U.S. market.

Not surprisingly, the predicted outcome of a drop in the value of the Canadian dollar, given our productivity levels, wages and other costs denominated in Canadian dollars, assuming those remain constant, if you like, the net impact is to increase Canada's net exports. They are expected to rise, and imports are expected to fall, at least relative to a no-change scenario. This is a key mechanism that will sustain the economy through the oil-price shock we have experienced.

More Canadian tourists will stay in Canada instead of vacationing abroad. Foreign tourists will find Canada more attractive. We are, in fact, already seeing a significant uptick in many export categories, with export performance easily outpacing that of our economy as a whole.

This forced shift away from foreign production and toward Canadian production is not always a blessing for Canadians. For example, a large proportion of Canada's machinery and equipment investment is comprised of imported goods, as was mentioned. They are now more expensive to purchase. So, to some extent, investing in renewal of Canada's production

Je dois mentionner que la valeur du dollar canadien dépend aussi de ce que les autres pays font. Il s'agit en effet de la valeur d'une devise par rapport à une autre. Par exemple, lorsque les États-Unis ont inondé le marché de leurs dollars, parce que la Réserve fédérale américaine appliquait sa politique dite d'« assouplissement quantitatif » en 2010 afin de relancer l'économie, le dollar américain a chuté par rapport aux autres devises. Comme d'autres témoins l'ont signalé, maintenant que l'économie américaine est plus solide, la politique monétaire relâchée est progressivement retirée, ce qui a renforcé le dollar américain, et pas seulement par rapport à la devise canadienne, puisque nous pensons à notre taux de change surtout en fonction du dollar américain. La chute du dollar canadien par rapport à celui des États-Unis a été plus forte que sa baisse par rapport à d'autres devises, comme l'a mentionné une étude récente de la Banque du Canada.

La production canadienne n'est donc pas la seule à être plus compétitive dans notre marché le plus important, les États-Unis. Nous n'avons pas carte blanche même si notre dollar a beaucoup baissé par rapport au dollar américain.

Voilà ce que je pense des causes et de l'environnement dans lequel nous fonctionnons.

Quant aux effets, considérons la chute par rapport au dollar américain, qui est la principale devise par rapport à laquelle le dollar canadien est évalué. Par suite de la baisse, tout ce que nous importons en dollars américains est plus coûteux. En même temps, ce que nous vendons en dollars canadiens est moins coûteux pour les entreprises et les particuliers qui gagnent un revenu mesuré en dollars américains. Par conséquent, ce que nous avons à vendre est plus compétitif sur le marché américain.

Fait qui ne surprend guère, le résultat prévu d'une chute du dollar canadien est un accroissement de nos exportations nettes, compte tenu de nos niveaux de productivité, de nos salaires et des autres coûts que nous devons assumer en dollars canadiens, pourvu que tout reste constant. Nos exportations devraient donc augmenter tandis que nos importations diminuent, du moins dans un scénario où rien ne change. C'est là un mécanisme clé qui soutiendra l'économie face au choc que nous avons connu à cause de la chute des prix du pétrole.

Davantage de Canadiens prendront des vacances au Canada au lieu d'aller à l'étranger. En même temps, les touristes étrangers trouveront le Canada plus attrayant. Nous assistons déjà à une hausse sensible dans beaucoup de catégories d'exportations, qui connaissent un taux de croissance nettement supérieur à celui de l'ensemble de notre économie.

Cette transition forcée, qui nous écarte de la production étrangère et nous rapproche de la production canadienne, n'est pas toujours avantageuse pour les Canadiens. Par exemple, une grande proportion des investissements canadiens en machines et en matériel se compose de biens importés, comme d'autres l'ont mentionné. Ces biens sont maintenant plus coûteux. Par

capacity is now more expensive as a result of the lower Canadian dollar, but it is also more attractive because export business, for one, is expected to boom.

The story is similar regarding other internationally mobile inputs for which Canadian businesses have to compete. An intriguing question is whether there are sectors that will struggle to attract talent — for example, in the services industry — when competing against now-more-attractive U.S. salaries. This matters because if we can't make the investment or attract the talent that will help improve our productivity, the dollar will simply fall further in line with our standard of living.

At the end of day, the performance is not an unmitigated blessing, even under the circumstances. There are costs to the lower Canadian dollar. At the end of day, the performance of the dollar, and thus Canadians' purchasing power, depends not only on the price we get for our output on international markets, as was mentioned, but more fundamentally and in the long run on our productivity performance relative to that of other nations.

Consumers will feel the impact at the retail level of higher prices for imported goods. This is part of the adjustment mechanism I described. However, monetary policy's overall inflation target remains unaffected by this. To the extent inflation risks exceeding its target because of higher import prices, corrective action by the Bank of Canada would tend to lend support to the Canadian dollar and dampen the rise in the price of imported goods and services. In other words, there will be no permanent impact on the inflation rate of this lower dollar.

In conclusion, our economy and currency would be in better shape if the price of many commodities we produce hadn't collapsed or if Canada's productivity performance was stronger. However, under the circumstances, a flexible exchange rate is an essential mechanism that will allow non-commodity sectors of our economy to pick up the pace, pushing the blow-in commodity industries and commodity-producing regions themselves and leave Canadians' incomes and employment in far better shape than they would have been had we, for example, operated under a fixed exchange rate.

So we are seeing this benign exchange rate story — in context, obviously — unfolding through a slowly but surely improving net export performance that is sustaining Canada's economy at this very difficult juncture.

[Translation]

Senator Bellemare: Thank you for accepting our invitation to be here. We are glad to have you with us this evening.

conséquent, au moins dans une certaine mesure, le fait d'investir dans le renouvellement de la capacité de production canadienne revient plus cher maintenant à cause de la baisse du dollar canadien. C'est en même temps plus souhaitable parce que nos exportations devraient nettement augmenter.

Il en est de même d'autres intrants étrangers dont les entreprises canadiennes ont besoin. Il est intéressant de se demander s'il y a des secteurs qui devront se battre pour attirer des compétences, par exemple dans les services, à un moment où les salaires sont plus élevés aux États-Unis. Cette question a son importance parce qu'à moins de faire les investissements nécessaires ou d'attirer les compétences pouvant augmenter notre productivité, le dollar continuera tout simplement à baisser, en même temps que notre niveau de vie.

En fin de compte, les résultats ne sont pas uniformément positifs, même dans ces conditions. Il y a un prix à payer quand le dollar canadien baisse. Bref, la performance du dollar et, partant, le pouvoir d'achat des Canadiens dépendent non seulement du prix que nous tirons de notre production sur les marchés internationaux, mais aussi, d'une manière plus fondamentale et à long terme, de l'évolution de notre productivité par rapport à celle des autres pays.

Au niveau du détail, les consommateurs ressentiront les effets de la hausse des prix des produits importés. Cela fait partie du mécanisme d'ajustement que j'ai décrit. Toutefois, cela n'a pas d'effets sur l'objectif global d'inflation de notre politique monétaire. Si l'inflation risque de dépasser l'objectif à cause des prix d'importation plus élevés, la Banque du Canada prendra des mesures correctives pour soutenir le dollar canadien et atténuer la hausse des prix des produits et des services importés. Autrement dit, un dollar bas n'a pas d'effets permanents sur le taux d'inflation.

Je dirai en conclusion que notre économie et notre devise seraient dans une meilleure situation si les prix de beaucoup de nos produits de base ne s'étaient pas effondrés ou si la productivité du Canada avait été supérieure. Toutefois, dans les circonstances, un taux de change flottant est un mécanisme essentiel qui permettra aux secteurs autres que celui des ressources de prendre de l'essor et d'atténuer le choc subi par le secteur et les régions de ressources, de sorte que la situation des revenus et de l'emploi au Canada sera de loin meilleure que ce qu'elle aurait été si nous avions un taux de change fixe.

Bref, nous considérons que la situation du taux de change, prise évidemment en contexte, aboutira lentement mais sûrement à une amélioration du rendement net de nos exportations et soutiendra l'économie canadienne dans cette conjoncture très difficile.

[Français]

La sénatrice Bellemare : Je vous remercie d'avoir accepté notre invitation. Nous sommes heureux de vous accueillir ce soir.

Just to recap what you said, the economic times we are living in are abnormal, turbulent and complex. The terms of trade have changed tremendously, and we are in a situation where the challenges around public policy perspectives aren't quite the same as they used to be. I think the Governor of the Bank of Canada said that monetary policy could no longer serve as an economic lever, as it did previously.

Of course, using tax policy to prop things up is an option, but one that has to be exercised with caution, if I took your meaning correctly.

None of you talked about the major infrastructure projects the federal government plans to undertake, representing a \$125-billion investment over 10 years and bolstered by provincial, municipal and private sector funding. Perhaps the spending will lead to somewhat of a domestic economic boom, contributing to better competitiveness, productivity and fundamental drivers, and eventually tipping the terms of trade more in our favour.

I'd like to know what you think of this initiative and whether infrastructure renewal efforts are being made in the international arena, given the global nature of the problem. Can we foster more favourable economic conditions, ones that would be more conducive to the resilience of both our and other economies while making it possible to leverage climate change opportunities and cope with the fundamental realities of today's world?

I'd like each of you to take a turn discussing the issue of infrastructure investments.

[English]

Mr. Hodgson: Thank you for an excellent question. I had the chance to appear before the House of Commons Finance Committee yesterday. We had a long conversation on infrastructure, and I will give you the same response that I gave them yesterday.

In the short term we think infrastructure spending is one of the best forms of stimulus for the economy, because our analysis shows that for every dollar you spend, you get more than a dollar benefit for your economy. A typical multiplier would be about \$1.20 for \$1 spent.

In the near term, it's a great way to, for example, help the Alberta and Newfoundland economies get through the oil-price shock they are experiencing.

But the more fundamental point — and this is your point — is that we have under invested in public infrastructure for probably three decades now, and we have a huge catch-up period. The Federation of Canadian Municipalities puts the number at \$177 billion of under investment in municipal infrastructure that then ends in highway systems, intercity bridges, ports and

Pour résumer brièvement ce que vous avez dit, nous vivons une période économique anormale, turbulente et complexe. Les termes de l'échange ont changé énormément, et nous sommes dans une situation où les défis du point de vue des politiques publiques ne sont pas tout à fait les mêmes que par le passé. Je pense que le gouverneur de la Banque du Canada a bien dit que la politique monétaire ne peut plus être un levier économique, comme c'était le cas auparavant.

On sait que la politique fiscale peut être appelée à la rescousse, mais avec des bémols, si je comprends bien vos sous-entendus.

Personne d'entre vous n'a parlé des projets d'infrastructure majeurs que le gouvernement fédéral compte entreprendre et qui représentent 125 milliards de dollars sur 10 ans, accompagnés de fonds provenant des provinces, des municipalités et du secteur privé. Il s'agit peut-être d'un mini boum intérieur qui pourrait contribuer à améliorer notre compétitivité, notre productivité et nos facteurs fondamentaux pour que, éventuellement, les termes de l'échange soient un peu plus avantageux pour nous.

J'aimerais savoir ce que vous pensez de cette initiative, et si des efforts à l'échelle internationale s'y ajoutaient pour renouveler des infrastructures, parce qu'il s'agit d'un problème mondial. Sommes-nous en mesure de réunir des conditions plus favorables que ce qu'on a entendu afin de permettre à l'économie canadienne et à d'autres pays également de mieux s'en sortir en favorisant des situations plus adaptées aux changements climatiques et aux conditions fondamentales du monde d'aujourd'hui?

J'aimerais vous entendre tour à tour au sujet du problème des investissements en matière d'infrastructures.

[Traduction]

M. Hodgson : Je vous remercie pour cette excellente question. J'ai eu l'occasion hier de comparaître devant le comité des finances de la Chambre des communes. Nous avons eu une longue conversation sur l'infrastructure. Je vais donc reprendre la réponse que j'ai donnée hier.

Nous croyons qu'à court terme, les dépenses d'infrastructures constituent l'un des meilleurs moyens de stimuler l'économie. Notre analyse montre que pour chaque dollar dépensé, l'économie retire un avantage supérieur à un dollar. Le facteur multiplicateur est habituellement de l'ordre de 1,20 \$ par dollar dépensé.

À court terme, c'est un excellent moyen d'aider les économies de l'Alberta et de Terre-Neuve, par exemple, à surmonter le choc causé par l'effondrement des prix du pétrole.

Mais l'argument fondamental — que vous avez vous-même mentionné — est que nous n'avons pas assez investi dans les infrastructures publiques depuis une trentaine d'années et que nous avons donc un énorme rattrapage à faire. La Fédération canadienne des municipalités estime à 177 milliards de dollars le manque à investir dans les infrastructures municipales qui

all that. It's really fundamental to rebuild our platform to engage in the international commerce with Americans and around the world. I think it really is a cornerstone of federal government policy going forward. You can't fix it in one budget. It's a matter of making a commitment over many budgets to provide greater public support for infrastructure with all three levels of government acting, ideally, in a very co-operative fashion.

Ms. Yalnizyan: Thank you very much for your question. I'm sorry I can't address it in French.

You are absolutely right that infrastructure can make a difference, should all three levels of government do it. I live in Toronto, and we're having a huge fight about our budget right now. We have \$22 billion in things that we want to do that are unfunded. It requires raising revenues at this stage; if we want those things, we have to raise revenues. So, yes, all for it, let's do more. There is some money at the federal level.

If the federal government does roll forward its infrastructure plan we may see more of a contribution, but traditionally the game plan is a third, a third, a third: Everyone puts in a third so things get done. That was our history of building Canada, and I don't expect there will be much divergence from it. As I said, there are a lot of big municipalities struggling to do the things already on the books, much less add to them.

That said any individual year, if they don't roll forward the infrastructure, there's \$1.6 billion in federal money for hard infrastructure, \$1.6 billion in federal money for soft infrastructure — social infrastructure — and \$1.6 billion in federal money for green infrastructure this year. The combination is a drop in the bucket of a \$2-trillion economy. We're not going to goose growth with this sort of thing. Even if we double it, it's not going to make a huge difference.

I don't want us to get lost in "stimulus is the only thing federal governments can do." One of the things they can do in an era of what I like to call "slowth" — slow or no growth — is prevent preventable costs from accelerating. We must not only take a look at it not as a multi-year stimulus package, but what can we do now to save taxpayers from spending more later when the cost of borrowing rises and when the cost of labour rises, both of which will happen. Why don't we talk about how we're going to save the taxpayer and not have false economies by saying, "if we balance the budget now we don't have to pay later." We'll have to pay more later. What are we doing to prevent the preventable? Our economy, which was in eighth place globally before the recession, is now in eleventh place. Mexico is poised to be in fifth place globally in the next few years. If we don't invest, we're going to become a backwater.

aboutissent aux systèmes routiers, aux ponts interurbains, aux ports et à tout le reste. Il est vraiment essentiel de rebâtir notre plateforme pour faire le commerce avec les Américains et le reste du monde. Je crois que ce sera vraiment la pierre angulaire de la politique fédérale à l'avenir. Il est impossible de remédier à la situation dans un seul budget. Il faudra prendre des engagements étalés sur de nombreux budgets afin d'assurer un plus grand soutien public des infrastructures dans le cadre — nous l'espérons — d'une action concertée des trois ordres de gouvernement.

Mme Yalnizyan : Merci beaucoup de votre question. Je regrette de ne pas pouvoir vous répondre en français.

Vous avez parfaitement raison de dire que l'infrastructure peut jouer un rôle déterminant si les trois ordres de gouvernement agissent ensemble. Je vis à Toronto, où nous avons actuellement une énorme querelle au sujet de notre budget. Nous avons des choses à faire d'une valeur de 22 milliards de dollars, qui sont insuffisamment financées. Il est nécessaire d'augmenter les recettes à ce stade. Si nous voulons réaliser ces choses, nous allons devoir trouver des revenus supplémentaires. Par conséquent, oui, je suis parfaitement d'accord, il faut en faire davantage. Il y a un peu d'argent au niveau fédéral.

Si le gouvernement fédéral annonce son plan d'infrastructure, nous aurons peut-être une plus grande contribution, mais la règle traditionnelle a toujours consisté à faire trois parts égales, chaque ordre de gouvernement payant un tiers des frais pour que les choses se fassent. C'est ainsi que nous avons bâti le Canada, et je ne m'attends pas à ce que les choses soient différentes cette fois-ci. Comme je l'ai dit, il y a beaucoup de grandes municipalités qui se débattent pour réaliser les projets déjà planifiés, et qui auraient donc énormément de difficultés à en faire davantage.

Cela dit, même si le fédéral ne lance pas un programme d'infrastructure, il y aura chaque année des fonds fédéraux de 1,6 milliard pour les infrastructures lourdes, 1,6 milliard pour les infrastructures légères ou sociales et 1,6 milliard pour les infrastructures vertes. L'ensemble ne représente qu'une goutte d'eau dans une économie de 2 000 milliards de dollars. Nous n'allons pas faire beaucoup monter la croissance avec des dépenses de ce genre. Même en doublant ces montants, les effets seraient à peine sensibles.

Je ne voudrais pas que nous nous égarions en affirmant que le gouvernement fédéral ne peut rien faire d'autre pour relancer l'économie. L'une des choses qu'il peut faire dans une période de croissance faible ou nulle, c'est empêcher les coûts évitables d'augmenter. Nous devons non seulement examiner un éventuel plan de relance pluriannuel, mais aussi songer à ce que nous pouvons faire pour éviter que les contribuables aient à dépenser davantage plus tard lorsque les taux d'intérêt et les coûts de main-d'œuvre auront augmenté, ce qui ne manquera pas de se produire. Pourquoi ne parlons-nous pas des économies que nous assurerons aux contribuables? Nous devons éviter les fausses économies en cessant de dire : « Si nous équilibrons le budget maintenant, nous n'aurons pas à payer plus tard. » Nous devons payer davantage plus tard. Que faisons-nous pour écarter ce qui est évitable? Notre économie, qui se classait huitième parmi les économies du monde

What are we going to do to make sure we are not a backwater on the global stage? Because the global economy is one big supply chain and interrelated. What is our plan to put us at the front of that game? Are we willing to talk about raising revenues to do that? We can't do it all through deficit financing. Some of it we can, most of it we can't.

This raises a different conversation, which is the one you alluded to very briefly. I've seen a couple of articles in the last week. Michael Spence wrote an evocative piece of what it will take to change the pattern of global growth. He also says that what is happening is all nations are synchronized together to balance their books, and that's slowing growth because we have colossal amounts of money sitting on the sidelines — it's what Mark Carney, the former Governor of the Bank of Canada used to call "dead" money — legitimately not being invested. Investors are saying, "There is no growth. Why would I invest in expansion right now? I will park my money in cash because I don't know what is happening next."

If everybody does that, there's lots of money and no one is using it. Somebody has to break that logjam, but because we have a fixation on governments being like households, and everybody needs to balance their budgets, and everybody is in deficit so all we can do is cut, we have this stupid double whammy going on where we can't grow because the private sector has no reason to expand and the public sector wants to shrink.

You really do need a change in ethos about what governments are for, and how they are establishing the platform for future growth. That is their role, because public and private sector investment is categorically different; they're complementary. Without public sector investment — like Glen says, \$177 billion in unmet, deferred maintenance. Forget about expansion; this is deferred maintenance. Forget about high speed rails, or green infrastructure. For us to meet that so that we can grow with the best nations internationally, we are going to have to change our thinking about what are governments for, and is the smallest possible government is the best possible government, which has been the rhetoric of the last 20 years.

Mr. Grubel: We heard the typical left-wing story of "let's spend more, deficits don't matter, and we will recover it in the future. It is all just an investment."

avant la récession, est maintenant en onzième position. Le Mexique s'apprête à passer en cinquième position dans les prochaines années. Si nous n'investissons pas, nous risquons la stagnation.

Qu'allons-nous faire pour éviter cette situation? L'économie mondiale forme une grande chaîne d'approvisionnement dont les éléments sont interdépendants. Quelles mesures prendrons-nous pour nous placer aux premiers rangs? Sommes-nous disposés à envisager d'augmenter les recettes pour le faire? Nous ne pouvons pas tout réaliser avec des déficits budgétaires. Nous pouvons le faire pour certains éléments, mais pas pour la plupart.

Cela nous amène à aborder une question différente à laquelle vous avez très brièvement fait allusion tout à l'heure. J'ai vu quelques articles à ce sujet la semaine dernière. Michael Spence a écrit un texte évocateur sur ce qu'il conviendra de faire pour changer le schéma de la croissance mondiale. Il a aussi dit que tous les pays s'entendent pour équilibrer leur budget, ce qui ralentit la croissance parce que des sommes colossales sont mises de côté. C'est ce que Mark Carney, l'ancien gouverneur de la Banque du Canada, appelait « l'argent mort » parce qu'il n'est pas investi. Les investisseurs se disent : « Il n'y a pas de croissance. Pourquoi devrais-je investir maintenant dans des projets d'expansion? Je vais plutôt garder de l'argent liquide parce que je ne sais pas à quoi m'attendre. »

Si chacun faisait la même chose, il y aurait d'énormes sommes qui ne servent à personne. Quelqu'un doit faire sauter cet embâcle. Malheureusement, nous sommes obsédés par l'idée que les gouvernements sont pareils aux ménages : tout le monde doit boucler son budget et, comme nous avons tous des déficits, tout ce que nous pouvons faire, c'est réduire les dépenses. C'est vraiment stupide, car nous nous pénalisons doublement : nous ne pouvons pas croître parce que le secteur privé n'a aucune raison de s'étendre et que le secteur public veut faire des compressions.

Nous devons vraiment changer de philosophie lorsque nous pensons aux gouvernements, à leur objet et à leur façon de préparer la voie à la croissance future. C'est leur rôle parce que l'investissement public et l'investissement privé sont deux choses complètement différentes, même si elles sont complémentaires. Sans l'apport du secteur public... Songez à ce que Glen a dit. Nous avons de l'entretien différé d'une valeur de 177 milliards de dollars. Ne parlons pas d'expansion, de trains à grande vitesse ou d'infrastructures vertes. Parlons de cet entretien différé. Pour pouvoir nous en occuper afin de croître au même rythme que les meilleurs pays du monde, nous devons changer d'optique quant à ce que les gouvernements sont censés faire. Nous devons nous demander si le gouvernement qui intervient le moins possible est vraiment le meilleur. C'était le point de vue le plus courant dans les 20 dernières années.

M. Grubel : Nous venons d'entendre le raisonnement de gauche typique qui consiste à dire : « Dépensons davantage, les déficits n'ont aucune importance, nous nous rattraperons à l'avenir. Ce ne sont que des investissements. »

I just wonder why we can't have the City of Montreal decide that their infrastructure is breaking down, raise taxes and fix it. Why should we, from British Columbia, send money to Montreal to fix it? Why isn't that a local responsibility?

You ask people around the country, "What do you think we should fix now?" If it doesn't cost them anything, they have wonderful plans. Not only \$137 billion, they have \$300 billion in wishes. I wonder what the optimum is. Are we going to decide in Ottawa what the optimal amount of infrastructure is for the country, or should it be a decentralized decision? That's a point I would like to raise for discussion.

The second thing is there was a hint that, in fact, infrastructure spending is good as a countercyclical measure. Historical experience shows that projects that are shovel-ready are extremely small. There are not many to go; they would have gone anyway. We want to add some, but it takes a long time to get environmental and other kinds of government approvals in order to build something — infrastructure. Experience has shown that typically by the time it gets approval we have a boom and it will add to inflation. I just want to tell you that this is historical experience.

I am very skeptical, but I am concerned, like everybody else should be in this world, about why we have — especially throughout the western world — such a slowdown in economic growth. You have to be careful when you discuss this because it depends, to a large extent, on population growth. You can have lots of population and economic growth, but that's not what we're talking about. In Canada, the United States and Europe what we need is what is known as "total factor" productivity increases. That is, we get economic growth in our market economies when a worker who is making \$100 this year, and next year earns \$102. It is not inflationary, but his productivity increased by \$2, and the same amount of capital gives more output next year.

How do we get this increased output from labour and capital? It's innovation. It is people developing new products, better technologies and so on.

Je me demande pourquoi la ville de Montréal, constatant que ses infrastructures se détériorent, n'augmente pas les impôts fonciers pour faire les réparations nécessaires. Pourquoi devrions-nous, en Colombie-Britannique, envoyer de l'argent à Montréal pour remédier au problème? Pourquoi n'est-ce pas une responsabilité locale?

On demande aux gens, un peu partout dans le pays : « À votre avis, quels problèmes devons-nous régler maintenant? » S'ils n'ont rien à payer, ils vous proposeront de merveilleux plans. Ils ne s'arrêteront pas à 137 milliards; ils feront état de désirs valant 300 milliards. Je me demande où se situe le niveau optimal. Allons-nous décider à Ottawa du niveau optimal d'infrastructures dont le pays a besoin? La décision ne devrait-elle pas être décentralisée? C'est un point dont j'aimerais discuter.

On a laissé entendre qu'en fait, les dépenses d'infrastructures sont avantageuses comme mesures anticycliques. L'expérience acquise nous montre que les projets prêts à démarrer sont extrêmement petits et ne sont pas très nombreux. D'ailleurs, beaucoup ont déjà été réalisés. Nous voulons ajouter quelques projets, mais il faut attendre longtemps afin d'obtenir les approbations environnementales et d'autres permis gouvernementaux pour être en mesure de créer des infrastructures. L'expérience montre qu'en général, lorsqu'on a obtenu toutes les autorisations nécessaires, le cycle économique a déjà tourné et on est en période d'expansion, ce qui fait que le projet en cause ne fait qu'alimenter l'inflation. Je voudrais simplement vous dire que c'est ce que l'expérience nous enseigne.

Je suis très sceptique, mais je m'inquiète — comme tout le monde — des raisons pour lesquelles nous avons un tel ralentissement de la croissance économique, surtout dans le monde occidental. Il faut être prudent lorsqu'on discute de cette question parce qu'elle dépend dans une grande mesure de la croissance démographique. Nous pouvons avoir une forte croissance de la population et de l'économie, mais c'est une autre question. Au Canada, aux États-Unis et en Europe nous avons besoin de ce qu'on appelle une augmentation de la « productivité globale des facteurs ». Autrement dit, nous avons de la croissance dans nos économies de marché quand un travailleur qui gagne 100 \$ cette année arrive à gagner 102 \$ l'année suivante. Ce n'est pas inflationniste, mais sa productivité s'est accrue de 2 \$. Ainsi, le même capital donnera lieu à une plus grande production l'année prochaine.

Comment pouvons-nous obtenir cette productivité accrue de la main-d'œuvre et du capital? C'est grâce à l'innovation, à des gens qui développent de nouveaux produits, de meilleures technologies, et cetera.

Why have we not been getting those innovations? Everybody is talking about, and putting money into, development centres for breeding new ideas. It's not taking place. One explanation is that they can't sell them. That has never stopped them in the past.

I think what we have done in the western world is we have killed the goose that lays the golden egg by excessive regulation.

I had lunch with a guy at Whistler a couple of weeks ago. He used to sell food for salmon farming enterprises, and he and his buddy discovered that there's a big problem in British Columbia in getting rid of the debris from the many hot houses that we have. They came up with the idea to put them in a box and put in some eggs from insects that will eat it. What a wonderful way of recycling. They then take the insects and make them into little cakes that can be sold. Dogs love them and they can be used as fertilizer. But the big market is in fish food. There is no regulation in the United States that prevents the sale of insects for fish food.

This guy tells me he has been dealing for four years with the regulatory authorities in Ottawa to get the permit to sell those things to the farmers. That is how, and you can multiply this by other stories, this regulatory environment has killed the goose that used to lay the golden eggs.

[Translation]

Mr. Schwanen: My answer is on the shorter side, given how much has already been said on the subject. I agree with the witnesses who think that infrastructure spending has a positive impact, albeit limited to the short term. The real question is what the impact of that infrastructure spending will be in the long run. It all depends on the infrastructure projects selected. It's, very often, the focus of our work. Will those dollars facilitate exports or improve our productivity and ability to compete? Will the money be invested in bridges, border infrastructure or even pipelines? Those are the investments that will improve Canada's capacity to generate revenue and high-paying jobs for Canadians.

As far as physical infrastructure is concerned, spending the money is very important, but choosing wisely is key. It's even more important than the total dollar amount being spent. That's all I have to say for now, but I would be happy to give you more details if you like.

[English]

The Chair: I would ask you all to keep questions and answers shorter so we might get through this before 6 o'clock.

Pourquoi n'avons-nous pas réussi à réaliser cette innovation? Tout le monde en parle, tout le monde investit dans des centres de développement chargés de produire de nouvelles idées. Mais rien n'aboutit. Peut-être les créateurs n'arrivent-ils pas à vendre leurs innovations. Toutefois, cela ne les avait jamais arrêtés dans le passé.

Je pense que, dans le monde occidental, nous avons tué la poule aux œufs d'or avec une réglementation excessive.

Il y a deux semaines, j'ai déjeuné avec un type à Whistler. Dans le temps, il vendait des aliments aux entreprises d'élevage du saumon. Lui et un ami avaient découvert qu'il y avait un grand problème en Colombie-Britannique, celui de se débarrasser des débris provenant des nombreuses serres que nous avons. Ils avaient alors eu l'idée de mettre les débris dans une boîte et d'y placer des œufs d'insectes pouvant s'en nourrir. Quel merveilleux moyen de recyclage! Ensuite, ils ont pris les insectes et en ont fait de petits gâteaux qu'ils pouvaient vendre. Les chiens les adorent, et ils peuvent aussi servir d'engrais. Toutefois, le grand marché est celui des aliments piscicoles. Aux États-Unis, aucun règlement n'empêche la vente d'insectes comme aliments pour les poissons.

Ce type m'a dit qu'il négociait depuis quatre ans avec les organismes de réglementation d'Ottawa pour obtenir l'autorisation de vendre ses petits gâteaux aux éleveurs. Voilà ce qui se passe. Cette histoire se reproduit partout. C'est l'environnement réglementaire qui a tué la poule aux œufs d'or.

[Français]

M. Schwanen : J'ai une réponse plutôt courte, car on en déjà beaucoup dit à ce sujet. Je suis d'accord avec les intervenants qui croient que les dépenses en matière d'infrastructure ont un effet positif, quoique limité à court terme. La vraie question est à savoir quel sera l'impact des dépenses en infrastructure à long terme. Tout dépend du choix des infrastructures. C'est, bien souvent, l'objet de nos travaux. Ces dépenses nous aideront-elles à exporter ou à augmenter notre productivité ou notre compétitivité? Investirons-nous dans les ponts, les frontières ou même les oléoducs? Ce sont ces investissements qui augmenteront la capacité du Canada à générer des revenus et des salaires élevés pour la population canadienne.

En termes d'infrastructures physiques, c'est très important, mais il faut faire les bons choix. Cet aspect est encore plus important que le total des dépenses. C'est tout ce que j'ai à dire pour l'instant, mais je pourrai vous donner d'autres détails si vous le voulez.

[Traduction]

Le président : Je voudrais demander à tous d'être plus concis dans les questions et les réponses pour que nous puissions terminer avant 18 heures.

[Translation]

Senator Massicotte: My question is for Mr. Hodgson and Mr. Schwanen, since we already know Ms. Yalnizyan's opinion.

A close look at the entire world, especially Japan, has given rise to theories on economic growth and monetary policy. A number of countries, however, have trouble creating an acceptable level of growth. So the question is do those theories still apply. Perhaps we're in a different age. Perhaps we'll experience a hundred years of fairly low growth, or perhaps we are wrong about the way to manage the economy.

Mr. Hodgson and Mr. Schwanen, are you concerned about that? Should we be preparing for low growth, given Canada's demographics, as well as those of Europe and elsewhere?

[English]

Mr. Hodgson: Here I would agree with Mr. Grubel. I would say that productivity growth is the magic solution. The trouble is that we have been a lousy performer for 25 years in this country. Our productivity growth rate is a whole percentage point below the Americans for the last 25 years, and there is no silver bullet. There is no simple solution.

The Chair: I might add that we've been talking about that in this committee for the last 20 years, at least.

Mr. Hodgson: Absolutely. We tend to look at sort of a suite of activities, and no one of them alone is going to solve the problem. You probably have to do all of them.

Arguably, our governments have gone two-thirds of the way forward in terms of the policies that they could change. We've had tax reform and pursued international free trade. Minister Bains has already talked about getting rid of barriers between provinces. We may have entered a period of, frankly, secular stagnation, where it is much harder to create growth. Focusing on that kind of growth, ideally on growth that is widely shared across the economy, should be driving our thinking, our budgets and almost every aspect of policy-making, but there is no silver bullet.

It is absolutely true that demographics drive the underlying growth potential but a country like Japan, for example, is only growing because of productivity growth. Many other industrial countries are going through the same experience. There is no quick fix. Thinking hard about things like innovation, bringing new products to market, how to actually feed the integration process, is part of the dialogue and the conversation.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Ma question s'adresse à MM. Hodgson et Schwanen, car nous connaissons déjà l'opinion de Mme Yalnizyan.

En examinant le monde entier, et surtout le Japon, on arrive à une théorie sur la croissance économique et à une théorie sur la politique monétaire. Toutefois, plusieurs pays ont de la difficulté à créer une croissance acceptable. On se demande donc si ces théories s'appliquent toujours. Peut-être que nous vivons à une époque différente. Peut-être que nous connaissons 100 ans de croissance relativement faible, ou peut-être que nous nous trompons sur la façon de gérer l'économie.

Monsieur Hodgson, monsieur Schwanen, avez-vous des craintes à cet égard? Est-ce que nous devons nous préparer à une croissance peu élevée, compte tenu de la situation démographique au Canada, en Europe et ailleurs?

[Traduction]

M. Hodgson : Sur ce point, je serais d'accord avec M. Grubel. Je dirais que la croissance de la productivité est la solution magique. Malheureusement, notre performance sur ce plan est médiocre depuis 25 ans, notre taux de croissance de la productivité étant d'un point entier de pourcentage inférieur à celui des États-Unis. Il n'y a pas de panacée. Je ne peux penser à aucune solution simple.

Le président : J'ajouterai qu'au comité, nous parlons de cette question depuis 20 ans au moins.

M. Hodgson : Absolument. Nous avons tendance à penser à toute une série d'activités dont aucune ne peut, seule, résoudre le problème. Nous devons sans doute les adopter toutes.

Il est probable que nos gouvernements ont déjà parcouru les deux tiers du chemin en ce qui concerne les politiques qu'ils ont la possibilité de changer. Nous avons une réforme fiscale et nous avons déployé des efforts pour conclure des accords de libre-échange. Le ministre Bains a déjà évoqué la possibilité de se débarrasser des barrières interprovinciales. Nous avons peut-être abordé une période, disons-le, de stagnation séculaire dans laquelle il est très difficile de générer de la croissance. Nous devrions idéalement concentrer nos efforts, nos budgets et presque tous les aspects de l'élaboration des politiques sur une forme de croissance qui serait largement répartie dans toute l'économie, mais il n'y a pas de panacée.

Il est tout à fait vrai que des facteurs démographiques conditionnent le potentiel sous-jacent de croissance. Toutefois, un pays comme le Japon, par exemple, ne se développe qu'à cause de la croissance de sa productivité. Beaucoup d'autres pays industrialisés connaissent les mêmes difficultés. Il n'y a pas de solution magique. Réfléchir intensément à des choses telles que l'innovation, la mise en marché de nouveaux produits et les

[Translation]

Mr. Schwanen: There is still some good news in the world. Some countries, like India, are experiencing accelerated growth. Even Africa is faring pretty well these days. Some countries, then, have found the right formula. Obviously, they aren't in the same boat as Canada.

Picking up on what my colleague Glen said, I would say that, to some extent, we missed our chance. We had all that oil revenue and, yet, we did not reinvest it in those areas that would have allowed us to increase our productivity and foster innovation through research and development. Nor did we reinvest it in important segments of the Canadian population that have trouble adapting to a technology-driven economy, owing to literacy and numeracy issues, for instance. If people don't keep up with the changing pace of technology, and vice versa, we are going to have problems on our hands.

I wouldn't throw in the towel just yet. We again have an opportunity to reinvest in programs and infrastructure that will generate better economic growth, so that we can deal with our fiscal challenges around the aging population more effectively. There are things we could have done and didn't, but it's never too late to make the right decisions.

[English]

Senator Marshall: I want to go back to the stimulus spending. When we talk about stimulus spending, why do we always talk about spending money on infrastructure? If the government is going to provide a certain amount of funding, hopefully there's a limit to how big a deficit they're going to run. Why is the emphasis on infrastructure? Is that where we would get the biggest return for the problems that we're having, or would it be better to put money into, I don't know, Bombardier? Why is the focus always on infrastructure spending? Is that where you would get the biggest bang for your buck?

One of the witnesses indicated that it would be beneficial more in the short term but not in the long term. Why does everybody focus on infrastructure? If you're going to use stimulus, and I'll not say that I would support a lot of stimulus spending, does it have to go to infrastructure? Why do people always focus on infrastructure? Is that where we're going to get the biggest return?

The Chair: Does anyone want to answer that?

Senator Marshall: I have another question if no one can answer that.

The Chair: I think they'll answer that.

moyens d'alimenter le processus d'intégration fait partie du dialogue et de la conversation.

[Français]

M. Schwanen : Il y a tout de même de bonnes nouvelles dans le monde. Certains pays connaissent une croissance accélérée, comme l'Inde. Même en Afrique, les choses vont relativement bien ces temps-ci. Il y a donc des pays qui trouvent la formule. Évidemment, ils ne sont pas dans la même situation que le Canada.

Pour donner suite aux propos de mon collègue, Glen, je dirais que nous avons un peu gaspillé notre chance. Nous avons eu tous ces revenus du pétrole, que nous n'avons pas réinvestis dans des domaines qui nous permettraient justement d'améliorer notre productivité et de favoriser l'innovation dans la recherche au développement. Nous ne les avons pas réinvestis non plus dans des couches de la population qui sont importantes au Canada et qui ont de la difficulté à s'adapter à une économie de pointe en termes de technologie. Il s'agit de problèmes liés à l'alphabétisation et aux notions de calcul, par exemple. Si les gens ne suivent pas l'évolution de la technologie, et vice versa, nous aurons des problèmes.

Je ne jeterai pas l'éponge. Nous avons une chance, encore une fois, de réinvestir dans des programmes et dans l'infrastructure de façon à générer une meilleure croissance économique, et ce, pour mieux faire face à nos défis fiscaux en termes de vieillissement de la population. Il y a des choses que nous aurions pu faire et que nous n'avons pas faites, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire.

[Traduction]

La sénatrice Marshall : Je voudrais revenir à la question des dépenses de relance. Chaque fois que nous parlons de relance, pourquoi insistons-nous toujours sur les dépenses d'infrastructure? Si le gouvernement doit avancer un certain montant de financement, nous espérons qu'il s'est fixé une limite pour ce qui est de la taille du déficit qu'il acceptera. Mais pourquoi insistons-nous sur l'infrastructure? Est-ce là que nous aurons le meilleur rendement? Ne vaudrait-il pas mieux utiliser l'argent — je ne sais pas — peut-être pour aider Bombardier? Pourquoi parle-t-on toujours d'infrastructure? Est-ce dans ce domaine que nous profiterons le plus de notre investissement?

Un témoin a dit que les dépenses de ce genre sont avantageuses à court terme, mais non à long terme. Pourquoi est-ce que tout le monde parle d'infrastructure? Si nous devons stimuler la croissance — et je ne dis pas que j'appuierai d'importantes dépenses de relance —, faut-il absolument le faire en passant par l'infrastructure? Pourquoi insister tant sur cet aspect? Promet-il vraiment le rendement le plus élevé?

Le président : Est-ce que quelqu'un souhaite répondre?

La sénatrice Marshall : J'ai une autre question à poser si personne ne veut répondre à celle-ci.

Le président : Je pense que les témoins sont prêts à répondre.

Mr. Hodgson: Maybe I'll start briefly. First, the multipliers are strong in infrastructure spending. They're also very visible; it's good politics.

There are other programs you could use. For example, I really liked the home renovation tax credit put in place in 2009. It got a lot of working folks back to work very quickly. It also allowed people to bring forward spending that they might have spent anyway. It was a very effective program for a short period of time.

Senator Marshall: More people think they benefit.

Mr. Hodgson: EI reform is another, if it could be done quickly. Clearly Albertans are facing a barrier with respect to getting access to Employment Insurance. That is another thing that could be done fairly quickly which will give you good payback. If you do the raw analysis, as we do every day, spending on infrastructure gives you good payback for every dollar spent.

Senator Marshall: One witness said that it's only in the short term, not the long term. That's not correct, is it? It is in the long term.

Do I have time for another question?

The Chair: Does anybody else want to take a crack at that? If not, quickly ask the question and we'll go on.

Ms. Yalnizyan: I wonder if I could weigh in briefly on the exceptionally interesting question about whether we should invest in Bombardier. I think that is one of those impossible questions to answer, because market conditions are changing rapidly for Bombardier and it's unclear what the future will hold. I'm glad I don't have to make that decision.

However, if we lose Bombardier we are looking at an impact on the Quebec economy that is larger than the impact of what the situation was for auto in 2008 in Ontario. It would have a huge ripple effect on the national economy.

It looks like it's dead easy to answer that one. It's like: Why would you do it? But it's not that dead easy yet.

Just in response to your question about why you would do something that is only good for the short term, infrastructure is the opposite of doing things for the short term if what you're talking about is hard infrastructure, which has a life of 20 or 30 years. I don't know where you live, but in large cities the gridlock we are experiencing in transportation because we do not have enough affordable housing and people are moving further

M. Hodgson : Je vais peut-être donner une brève réponse. Tout d'abord, le facteur multiplicateur des dépenses d'infrastructures est assez élevé. De plus, ces dépenses sont très visibles, ce qui est de bonne politique.

Nous pouvons aussi recourir à d'autres programmes. Par exemple, j'avais bien aimé le crédit d'impôt pour la rénovation domiciliaire qui avait été offert en 2009. Il avait permis à beaucoup de travailleurs au chômage de retrouver un emploi très rapidement. Il avait également donné aux gens la possibilité de faire un peu plus tôt une dépense qu'ils auraient peut-être faite de toute façon. Le programme a donné de très bons résultats pendant une courte période.

La sénatrice Marshall : Plus de gens pensent qu'ils en profitent.

M. Hodgson : La réforme de l'assurance-emploi est une autre possibilité, si on peut la réaliser rapidement. De toute évidence, les Albertains ont beaucoup de difficultés à accéder à l'assurance-emploi. C'est une autre initiative qu'on peut mettre en œuvre assez rapidement et qui donne de bons résultats. Il reste quand même qu'une analyse brute, comme nous en faisons tous les jours, révèle que les dépenses d'infrastructures donnent un bon rendement pour chaque dollar qui y est affecté.

La sénatrice Marshall : Un témoin a dit qu'il en est seulement ainsi à court terme, mais non à long terme. Ce n'est pas exact? C'est vraiment à long terme?

Me reste-t-il assez de temps pour une autre question?

Le président : Est-ce que quelqu'un d'autre veut essayer de répondre? Autrement, sénatrice, posez votre question.

Mme Yalnizyan : Je me demande si je peux intervenir brièvement pour répondre à la question exceptionnellement intéressante concernant l'opportunité d'investir dans Bombardier. Je pense que c'est l'une de ces questions auxquelles il est impossible de répondre parce que la situation du marché évolue rapidement pour cette entreprise et qu'il est difficile de prédire ce que l'avenir lui réserve. Je suis contente de ne pas avoir à prendre moi-même cette décision.

Toutefois, si nous perdions Bombardier, l'impact sur l'économie québécoise serait encore plus important que celui de la crise de 2008 sur l'industrie automobile ontarienne. Il y aurait aussi d'énormes répercussions sur l'économie nationale.

On peut donc avoir l'impression qu'il est extrêmement facile de répondre à la question. On peut se dire : pourquoi le ferions-nous? On se rend cependant compte qu'il n'est pas si facile que cela de répondre.

Vous avez demandé pourquoi nous devrions faire quelque chose qui ne serait avantageux qu'à court terme. Investir dans l'infrastructure est tout à fait le contraire de travailler pour le court terme si nous parlons d'ouvrages importants ayant une durée utile de 20 ou 30 ans. Je ne sais pas où vous vivez, mais, dans les grandes villes, la circulation est extrêmement lente parce que nous n'avons pas suffisamment de logements abordables et

and further away from their jobs is delaying businesses and workers and costing us a fortune, and we haven't figured out how to solve that.

So, if we figure out how to solve it, you get the markets functioning better, as well as laying down a foundation for the future.

Senator Marshall: Could I have a question on the second round if we get there?

The Chair: Yes, absolutely.

Senator Enverga: About the U.S. dollar and the Canadian dollar, there's always a debate on what is the best dollar rate that we can ever have. I know that when our dollar was high, one complaint was that nobody buys our goods, and then when it is low we need more help with this.

What is the ideal value of our Canadian dollar, given the fact that we're always trying to make it equal to the U.S. dollar? I'm thinking about Herb's comment about the American dollar. Is it better for us if we adopt the U.S. dollar? Is that possible? What is going to happen if we do that?

Mr. Grubel: That question was always posed to me when I proposed the creation of the "amero," with all the benefits it would bring. I just recently had a phone call from the chief economist of one of the big banks, former dean of a business school. He has been getting all kinds of feedback from industry saying, "We are absolutely devastated by this seesaw in the exchange rate. For us to plan business is just very difficult and costly." They would say it was far worse to have this.

My answer to that is but, of course, I don't know what it is. We ought to have a long discussion if we ever were to go into making it a one-to-one rate, whether we will exchange the Canadian dollar for 90 cents or for \$1.10 or whatever. I don't really know. The main point is that the increased certainty of not having the seesaw rates in our trade with the United States would encourage investment, specialization, level of trade and capital flows. It would be a tremendous benefit, I think, just like Ontario has a lot of benefits from having a market in which there are no fluctuations in prices, in Manitoba and in British Columbia and so on.

That's the essential argument. It's very abstract and academic. I just wanted it as a counter to his idea that a freely floating exchange rate is a solution for everyone.

Mr. Hodgson: Well, two small comments. Most economists think that the exchange rate at 85 cents is purchasing power parity, if you look at our analysis, that of the IMF and the OECD. But, of course, we're never there because the exchange rate is set on the market every day. We kind of pass through it on

que les gens vont habiter de plus en plus loin de leur lieu de travail. Cela retarde les entreprises et les travailleurs et finit par nous coûter une fortune. Jusqu'ici, nous n'avons pas trouvé un moyen de résoudre ce problème.

Par conséquent, si nous pouvons trouver une solution, les marchés fonctionneront mieux et nous aurons jeté les fondations pour l'avenir.

La sénatrice Marshall : Puis-je avoir une question au deuxième tour si nous en avons un?

Le président : Oui, absolument.

Le sénateur Enverga : Au sujet du dollar américain et du dollar canadien, on se demande toujours quel serait le meilleur taux de change que nous puissions avoir. Je sais que lorsque notre dollar était haut, on se plaignait parce que personne n'achetait nos marchandises. Et maintenant qu'il est bas, nous avons besoin d'aide.

Quelle serait la valeur idéale du dollar canadien, compte tenu du fait que nous avons toujours essayé de le rendre égal au dollar américain? Je pense au commentaire de Herb concernant la devise américaine. Serait-il préférable pour nous d'adopter le dollar américain? Cela est-il possible? Qu'arriverait-il si nous le faisons?

M. Grubel : On me posait toujours cette question lorsque je proposais d'adopter l'« amero » avec tous les avantages qu'il comporte. J'ai récemment parlé au téléphone avec l'économiste en chef de l'une des grandes banques, qui a déjà été doyen d'une importante école de commerce. Il recevait toutes sortes de messages de chefs d'entreprises qui lui disaient : « Nous sommes ravagés par les fluctuations constantes du taux de change. Il est extrêmement difficile et coûteux dans ces conditions de planifier nos activités. » Pour eux, cette situation était bien pire qu'un taux de change fixe.

Ma réponse à votre question, c'est bien entendu que je ne connais pas le taux de change idéal. Il nous faudrait tenir une longue discussion, si nous en arrivions un jour à nous entendre sur une monnaie commune, pour déterminer si le dollar canadien serait échangé à 90 cents ou à 1,10 \$. Je ne sais pas vraiment. Le point essentiel, c'est que la certitude accrue qui découlerait de l'absence de fluctuations dans nos échanges avec les États-Unis encouragerait l'investissement, la spécialisation, le commerce et les mouvements de capitaux. Ce serait un énorme avantage, un peu comme l'avantage que l'Ontario tire d'un marché exempt de fluctuations des prix, de même que le Manitoba, la Colombie-Britannique et les autres.

C'est l'argument essentiel. Le concept est très abstrait. Je voulais simplement l'avancer comme antithèse de l'idée qu'un taux de change flottant constitue la solution pour tout le monde.

M. Hodgson : Eh bien, j'ai deux petites observations à formuler. La plupart des économistes pensent qu'un taux de change de 85 cents représente la parité des pouvoirs d'achat. C'est ce qui ressort de notre analyse ainsi que de celles du FMI et de l'OCDE. Bien sûr, nous ne restons jamais à ce niveau parce que le

the way up and on the way down.

I could spend a lot of time rebutting fixed exchange rate symptoms. I think if you ask citizens in Spain, Greece and Italy about the benefit of being part of the euro, you would have a resounding rejection of a fixed exchange rate system within Europe, but we're not here to talk about Europe today.

The Chair: Mr. Schwanen, did you have a comment?

Mr. Schwanen: No, not really. I agree with what Glen said both about purchasing power parity and the dangers of a fixed exchange rate. You're losing your flexibility, and that is even more important than having the benefits of more certainty that Mr. Grubel described. I'd say let's not lose our flexibility via fixed exchange rate.

Ms. Yalnizyan: The only thing I would add to this conversation is that nobody knows what Canada's value is relative to the U.S., and it changes all the time. If we were talking about an "amero" a few years ago when we were above parity, would that be the right time to lock it in?

It's hard to have something fixed when the market is constantly changing, and different elements of it are changing. It now looks like, for the Canadian economy, that if we don't pivot to a different type of energy base we are looking at a long-term low dollar the way the market would value it.

Senator Enverga: I know some countries like Ecuador, El Salvador and some small countries have adopted the U.S. dollar. Do you know what happened to them? How is their economy? Are they faring any better than anyone else?

Mr. Hodgson: For the most part, for countries that adopt the U.S. dollar, their currency has gone through a disaster. They have no other anchor in their economy, so they basically default to the U.S. dollar. Zimbabwe would probably be well advised to adopt the U.S. dollar as their currency because their country is a disaster.

Mr. Grubel: I once asked Milton Friedman — I used to teach at the university of Chicago — what he thought about Mundell's argument for optimum currency areas. I asked, "If it's so good for all countries, would you recommend that Panama has its own currency?" He said, "No. They did the right thing by adopting the dollar." Panama today is one of the most prosperous countries of Central America. One reason is because the politicians cannot tell the central bank to finance their overspending like they did in Spain and in Greece. I have written a lot about this. The people of Greece will someday be grateful for having been in the euro

taux de change est fixé par le marché au jour le jour. Nous l'atteignons de temps en temps dans les périodes de hausse et les périodes de baisse.

Je pourrais passer beaucoup de temps à réfuter les avantages d'un taux de change fixe. Je crois que si vous demandiez aux Espagnols, aux Grecs et aux Italiens quels sont les avantages de l'appartenance à la zone euro, ils rejetteraient sans hésiter le système de taux de change fixe de l'Europe. Mais nous ne sommes pas ici aujourd'hui pour parler de l'Europe.

Le président : Monsieur Schwanen, voulez-vous intervenir?

M. Schwanen : Non, pas vraiment. Je suis d'accord avec Glen tant au sujet de la parité des pouvoirs d'achat que des dangers d'un taux de change fixe. Avec un taux fixe, on n'a plus de souplesse, ce qui est plus important que les avantages de la plus grande certitude dont parle M. Grubel. Je suis d'avis que nous ne devrions pas perdre notre souplesse en adoptant un taux de change fixe.

Mme Yalnizyan : Tout ce que j'ai à ajouter, c'est que personne ne connaît la valeur relative du dollar canadien par rapport au dollar américain parce que cette valeur change tout le temps. Si nous avions parlé de l'« amero » il y a quelques années, lorsque nous étions au-dessus de la parité, aurions-nous eu intérêt alors à adopter le taux de change fixe?

Il est difficile de fixer une valeur dans un marché en évolution constante dont chacun des éléments varie à sa façon. Pour le moment, j'ai l'impression qu'en l'absence d'une base énergétique différente, l'économie canadienne peut s'attendre à une longue période de dollar faible.

Le sénateur Enverga : Je sais qu'un certain nombre de petits pays, comme l'Équateur, El Salvador et d'autres, ont adopté le dollar américain. Savez-vous si cela a été avantageux pour eux? Comment se porte leur économie? Se débrouillent-ils mieux que les autres?

M. Hodgson : Dans la plupart des cas, les pays qui ont adopté le dollar américain avaient auparavant connu une situation monétaire catastrophique. N'ayant aucun autre ancrage dans leur économie, ils l'ont fait parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix. Le Zimbabwe serait sans doute bien avisé d'adopter le dollar américain comme devise parce que sa situation est vraiment catastrophique.

M. Grubel : J'ai demandé une fois à Milton Friedman — parce que j'ai déjà enseigné à l'Université de Chicago — ce qu'il pensait de l'argument de Mundell relatif à la zone optimale pour une devise. Je lui ai demandé : « Si c'est tellement avantageux pour tous les pays, recommanderiez-vous que le Panama ait sa propre monnaie? » Il a répondu : « Non. Le Panama a bien fait d'adopter le dollar. » Aujourd'hui, le Panama est l'un des pays les plus prospères de l'Amérique centrale. La raison, c'est que les politiciens ne peuvent plus ordonner à la banque centrale de financer leurs dépenses excessives comme l'ont fait l'Espagne et la

because they had politicians that constantly overspent and had their central bank print currency. They had inflation, and it was a very stagnant economy.

There are long arguments on both sides, and I'm just giving you a hint of what some of them are.

Senator L. Smith: Thank you very much for your participation today. I'll try to make this as short as possible.

Senator Massicotte, I think, started a question that spurred me on. You're locked in a room, four of you, including our esteemed guest who is far away in a television studio, and your mandate is the following: Each of you has to come up with one single factor or step or policy that you would stake your claim on to help move our country forward in terms of reinvigorating, reenergizing our economy, knowing that we are in the global market and affected by many, many, many issues outside of our control.

What I'm asking is for each of you to come up with your number one step or implementation that you would do if you were in a position of authority to make it happen.

Now, I know economists. I'm an economics major too, and I remember we used to have arguments in our fourth year with our teacher. There are five of us in the class, international economics, and we'd be drinking and having a great time and theorizing forever. But is there some practical means by which we could take a look at this?

Ms. Yalnizyan: I'd bring in a 10-year plan to deal with that \$177 billion worth of deferred maintenance that needs to be fixed now. It would get more expensive down the road. If we fix it, we can build and expand on it. I would have a 10-year plan clearly delimited. What are you going to do? When are you going to do it? I would raise taxes to do it. I wouldn't do it through deficit financing.

Senator L. Smith: Deferred maintenance is defined as what, please?

Ms. Yalnizyan: All of the stuff that the Federation of Canadian Municipalities has identified.

Senator L. Smith: Okay, so you're talking infrastructure.

Ms. Yalnizyan: Hard infrastructure. I'm not even talking about green infrastructure or social infrastructure, just fix the platform for growth that businesses, families, everybody uses.

Mr. Grubel: You asked a question which I often use and find out a lot about people's thinking. It's a very good trick.

Grèce. J'ai beaucoup écrit à ce sujet. Un jour, les Grecs seront reconnaissants de leur appartenance à la zone euro parce que leurs politiciens dépensaient constamment beaucoup trop et imposaient à leur banque centrale de faire marcher la planche à billets. Ils en ont payé le prix sous forme d'inflation et d'une économie très stagnante.

Il y a de longs arguments à faire valoir de part et d'autre, et je ne fais que vous en donner une idée.

Le sénateur L. Smith : Merci beaucoup de votre participation. Je vais tâcher d'être le plus bref possible.

Le sénateur Massicotte, je crois, a commencé une question qui m'a incité à intervenir. Vous êtes enfermés dans une salle, vous quatre, y compris notre estimé témoin qui se trouve très loin, dans un studio de télévision, et votre mandat est le suivant : vous devez, chacun de vous, trouver un seul facteur, une seule mesure ou une seule politique sur quoi vous vous appuyeriez pour aider notre pays à se relancer, pour insuffler une nouvelle vigueur, une nouvelle énergie à l'économie, sachant que nous sommes dans une économie mondialisée et que nous sommes touchés par de très nombreux problèmes qui échappent à notre maîtrise.

Je demande à chacun de vous de dire quelle est la mesure prioritaire que vous prendriez si vous étiez en position d'autorité pour la faire appliquer.

Je connais les économistes. J'ai moi-même une spécialisation en économie, et je me souviens que, en quatrième année, nous avions des discussions avec notre professeur. Nous étions cinq dans la classe, en économie internationale, nous buvions, nous avions du plaisir et nous théorisions à n'en plus finir. Mais y a-t-il quelque moyen pratique de nous attaquer au problème?

Mme Yalnizyan : Je proposerais un plan décennal visant à résorber les retards dans l'entretien différé, dont la valeur atteint les 177 milliards de dollars. Le coût des travaux ne fera qu'augmenter avec le temps. Si nous faisons les réparations, nous pourrions construire, nous pourrions ajouter d'autres infrastructures. Je proposerais donc un plan décennal clairement défini : qu'allez-vous faire, quand allez-vous le faire? Pour réaliser les travaux, je lèverais des impôts. Je ne les financerais pas par le déficit budgétaire.

Le sénateur L. Smith : Comment définit-on l'entretien différé, s'il vous plaît?

Mme Yalnizyan : C'est tout ce que la Fédération canadienne des municipalités a désigné comme tel.

Le sénateur L. Smith : Vous parlez donc d'infrastructures.

Mme Yalnizyan : Des infrastructures matérielles. Je ne parle même pas d'infrastructures vertes ou sociales. Qu'on répare les infrastructures de base nécessaires à la croissance, celles dont se servent les entreprises, les familles, tout le monde.

M. Grubel : Vous avez eu une question que je pose souvent. Elle permet d'en savoir long sur la façon de penser des gens. C'est un très bon stratagème.

I think that one of the great deterrents of investment and people's decision to spend, which would drive the economy, is uncertainty about the future. What is one of the great uncertainties right now? Well, we have just signed an agreement to dramatically cut back greenhouse gas emissions. What is it going to mean for industry? Are they going to have to cut back a lot? Are they going to be in trouble or will it stimulate them?

We have now a government that says, "Oh, you know, a little deficit spending that keeps the ratio of debt to GDP okay," you know, never mind about the fact that it's very difficult in the future to cut back with growth and we don't really know what the economic growth will be so that the GDP ratio will be what we predict in the future.

There are a lot of people in Canada who are very skeptical about the merit of getting into a cycle of deficit spending again. We took a long time to get out of that. I was part of the movement in 1993, the Reform Party, which brought about an important change in thinking, which brought us 10, 15 years of prosperity when other countries did not take the deficit down to where Chrétien did at that time.

There is all this uncertainty that is being created by government policies of intervention that are very destructive to consumer and investment spending. That's my answer.

Mr. Schwanen: I'll just say in passing that I agree with Mr. Grubel that a lot of sectors of our economy are overregulated and we need to let them loose a little bit.

We need to come to terms with the fact that we are still largely a resource-based economy and come to terms with our destiny really as a trading nation. Right now we seem to be hesitating on both fronts, whether it's a pipeline or trade agreements, and somehow we have to build some kind of social acceptance, if you will, as to how we move forward on energy, infrastructure and trade.

Speaking of infrastructure, I agree with Armine that the cost of congestion is terrible. One thing I would say about infrastructure is that living in a big city obviously it is extremely costly for the economy as a whole. The urban space doesn't generate for governments the revenues that it should be generating because of that problem.

I have a couple of notes on infrastructure spending. I will end on my stronger point, which is on infrastructure spending. Number one, it can improve long-term productivity in the economy; number two, it's easier to finance. You don't have to debt finance infrastructure spending. If the federal government wants to increase its infrastructure spending, it can amortize it over a very long period of time for the duration of the infrastructure. It doesn't have to go into deficit figures.

Une des choses qui découragent le plus les investissements et les dépenses de consommation, qui stimuleraient l'économie, c'est l'incertitude devant l'avenir. Quelle est l'une des grandes incertitudes en ce moment? Nous venons de signer un accord prévoyant une réduction radicale des émissions de gaz à effet de serre. Quelles seront les conséquences pour l'industrie? Les entreprises devront-elles les réduire beaucoup? Ces réductions vont-elles les plonger dans les difficultés ou les stimuler?

Et voici que le gouvernement dit : « Vous savez, un petit déficit actif qui laisse le ratio de la dette au PIB à un niveau raisonnable... » Peu importe si, plus tard, il est très difficile de le réduire, compte tenu du taux de croissance. Et nous ne savons pas vraiment quelle sera la croissance économique, celle qui permettrait d'avoir le ratio de la dette par rapport au PIB que nous prédisons.

Bien des gens, au Canada, s'interrogent vraiment sur l'intérêt que présente un nouveau cycle de déficit actif. Nous avons mis beaucoup de temps à en sortir. Cela a compté dans le mouvement de 1993, le Parti réformiste, qui a beaucoup changé la façon de penser. Et cela nous a valu 10 ou 15 ans de prospérité, tandis que d'autres pays n'ont pas abaissé le déficit comme Chrétien l'a fait.

Il y a donc toute cette incertitude suscitée par les politiques interventionnistes du gouvernement, qui nuisent aux dépenses des consommateurs et aux investissements. Voilà ma réponse.

M. Schwanen : Je dirai simplement en passant que je suis d'accord avec M. Grubel : beaucoup de secteurs de l'économie sont trop réglementés. Il faut leur laisser un peu de latitude.

Nous devons accepter que notre économie repose toujours en grande partie sur l'exploitation des ressources, et accepter notre destinée de pays commerçant. En ce moment, nous sommes hésitants sur les deux fronts, qu'il s'agisse des pipelines ou des accords commerciaux. D'une façon ou d'une autre, nous devons parvenir à une certaine acceptation sociale, en quelque sorte, sur la façon de faire avancer le dossier de l'énergie, des infrastructures et du commerce.

En ce qui concerne les infrastructures, je suis d'accord avec Armine pour dire que le coût de la congestion est terrible. Une chose, à propos des infrastructures : la vie dans les grandes villes coûte évidemment très cher à l'ensemble de l'économie. L'espace urbain ne rapporte pas aux gouvernements autant de revenus qu'il le devrait, à cause de ce problème.

J'ai une ou deux notes à propos des dépenses en infrastructure. Je vais terminer par mon point le plus solide, qui concerne ces dépenses. D'abord, elles peuvent améliorer la productivité à long terme de l'économie. Deuxièmement, ces dépenses sont plus faciles à financer que d'autres. On n'a pas à financer les infrastructures par des emprunts. Si le gouvernement fédéral veut augmenter ses dépenses en infrastructures, il peut les amortir sur un très longue période, soit celle de la durée des infrastructures. Il n'a pas à faire des déficits.

With respect to urban economies, the formula we're looking at right now — we will have a paper in the next couple of weeks on that — is a financing formula for infrastructure called “tax increment financing” that we're suggesting for Toronto and that others could adopt.

Again, funding for infrastructure, first, it has a positive impact if you choose the right type of infrastructure and, second, it's easier to finance than other programs.

Mr. Hodgson: I will give you one answer, and a short one. Investing in people is the single most important thing we can do. The fact that our Aboriginal kids have a high school graduation rate of less than 50 per cent is shocking. If there is one thing I would do, it's everything possible to ensure that Aboriginal kids get the same high school graduation rate as everybody else. Aboriginal high school graduation in a province like Saskatchewan is probably 45 per cent.

Mr. Grubel: How are you going to do it?

The Chair: That's a question for another day, Mr. Grubel, only because I've been here a long time.

We've discussed the question of productivity. I remember the Governor of the Bank of Canada, Mr. Dodge, coming here and we'd ask him, “Why is the dollar 65 cents?” and he'd go through this whole thing, it would all be based on commodity prices. But, really, Canada faces a difficult problem, and I'd like your comments on this. Oil prices have been determined by a kind of giant egg marketing board — a cartel. I'm a big believer in the market, so I knew that sooner or later the cartel would be broken by innovation.

The only thing that prevented me from becoming a billionaire is not knowing when, but I believe in the market and I believe that sooner or later that cartel will be broken. We had economic growth and investment on a price that was fixed by a bunch of Arab nations who controlled production and the economists weren't talking about it — no one was talking about it — and the fact that this was a false price. This is like raising the price of tomatoes to \$100 when everybody needs tomatoes to live. Well, guess what? That's a problem we have.

The 78-cent dollar, the 75-cent dollar and 74-cent dollar will not help productivity because this gives our manufacturers a 40 per cent advantage, so why would they invest? Why would they become more productive?

How do we balance the two? The question of the price of oil is not really the price of oil. The price of oil is what it is today. That's what it's going to be. And it may be \$12 a barrel once Iran starts pumping it out, so we shouldn't be counting on investing in \$100 oil again because it will not happen unless they fix the price.

En ce qui concerne les économies urbaines, la formule que nous envisageons en ce moment, et nous aurons un document à ce sujet d'ici une quinzaine, est une formule de financement des infrastructures appelée « financement par de nouveaux impôts ». C'est ce que nous proposons pour Toronto et que d'autres villes pourraient adopter.

Je le répète, le financement des infrastructures a un impact positif, si on choisit le bon type d'infrastructure, et, deuxièmement, elles sont plus faciles à financer que d'autres programmes.

M. Hodgson : Je vais vous donner une réponse, et elle sera brève. Le plus important que nous puissions faire, c'est investir dans les ressources humaines. C'est un scandale que les jeunes Autochtones aient un taux d'obtention de diplôme d'études secondaires de moins de 50 p. 100. S'il est une chose que je ferais, c'est déployer tous les efforts pour que les jeunes Autochtones aient le même taux d'obtention de ce diplôme que tous les autres jeunes. Le taux chez les Autochtones, dans une province comme la Saskatchewan, est probablement de 45 p. 100.

M. Grubel : Comment allez-vous vous y prendre?

Le président : C'est une question que nous aborderons un autre jour, monsieur Grubel. Parce que je suis ici depuis longtemps.

Nous avons discuté de la productivité. Je me souviens d'une comparution du gouverneur de la Banque du Canada, monsieur Dodge. Nous lui avons demandé pourquoi le dollar était à 65 cents. Et il a fait de grandes explications. Cela dépendait du prix des produits de base. Mais au fond, le Canada est placé devant un problème difficile, et je voudrais connaître votre opinion à ce sujet. Les prix du pétrole ont été déterminés par une sorte d'office géant de commercialisation des œufs, par un cartel. Je suis un partisan convaincu du marché. Je savais donc que, tôt ou tard, l'innovation aurait raison du cartel.

La seule chose qui m'a empêché de devenir milliardaire, c'est que je ne savais pas quand cela se produirait. La croissance économique et les investissements se faisaient en fonction d'un prix qui était fixé par une bande de pays arabes qui contrôlaient la production. Les économistes n'en parlaient pas, personne n'en parlait, mais en réalité, ce prix était faux. C'est comme si on portait le prix des tomates à 100 \$, alors que tout le monde a besoin de tomates. Vous savez quoi? C'est le problème que nous avons.

Le fait que le dollar soit à 78, 75 ou 74 cents ne fera pas augmenter la productivité, puisque cela donne un avantage de 40 p. 100 à nos fabricants. Pourquoi investiraient-ils? Pourquoi deviendraient-ils plus productifs?

Comment pouvons-nous concilier les deux éléments? Le problème du prix du pétrole ne se situe pas dans le prix du pétrole, en fait. Il est ce qu'il est. Il sera ce qu'il sera. Il pourrait être de 12 \$ le baril lorsque l'Iran commencera à produire. Nous ne devrions pas compter investir de nouveau dans du pétrole à

The 72-cent dollar won't help us gain productivity, so what are we to do?

Mr. Grubel: I would say that the price could also be \$200. If we have a big explosion of military conflict in the Middle East it might go to that. We really don't know. But as Václav Klaus said, "If we knew how to deal with these things, communism would have worked." We don't. We have to encourage markets so that people can react at a decentralized level. They may all be making individual decisions that may be wrong but, on balance, it's their money they're putting in there, and the worst thing we can do is believe that someone in Ottawa or Washington knows the right price. I fully agree with you. Nobody had foreseen fracking. That's what set it all off, and heaven knows what's around the corner.

I had an email from a student the other day. He said, "Professor Grubel, when you were lecturing on prices of energy you said you didn't know what the prices will be. They could be very low in the future. We could have a flood of oil products," and he said, "Everyone in the class said 'he's crazy,' and it turns out you were right, we just don't know." And yet so many people are prepared to say this is what's happening.

The question of instability in prices is in everything: cars, vegetables, wheat and fish. Everything is unstable. Can we do some planning to eliminate it? I don't think we are very good at it. As Stephen Poloz said, we've got to live with it.

Ms. Yalnizyan: I want to make a comment on why productivity doesn't seem to be giving us the payoff that traditionally it did. In an economy that was agrarian and became mechanized, we saw a huge increase in quality of life and standard of living. When we went from an agricultural to an industrial society, we saw a huge increase in the quality of life and the standard of living.

We are in some new wave of innovation, and it's awash everywhere. But its result is providing free things for the market: free things everywhere. That's one of reasons why there is such slow growth and not translating into better incomes for individuals or higher prices. So much of the wave of innovation that we are in the midst of is not about capturing a price from the market. It's flooding the market with opportunities we have never seen before. Consequently our models of how to capture productivity, how do you measure it? How do you translate growth into widespread prosperity?

The Chair: Give me an example.

Ms. Yalnizyan: Anything to do with IT; anything to do with music; anything to do with artificial intelligence; and the way we are now doing science research. Take a look at citations from medical studies or pharmaceutical studies, bona fide ones, and you have a cast of thousands. It's like a movie-credit list. The

100 \$, à moins que les producteurs ne fixent le prix. Le dollar à 72 cents n'aidera pas à améliorer la productivité. Que sommes-nous censés faire?

M. Grubel : Je dirais que le prix peut aussi être de 200 \$. Si un grand conflit militaire éclate au Moyen-Orient, le prix pourrait atteindre ce niveau. Nous ne savons vraiment pas. Comme Václav Klaus l'a dit : « Si nous avions su comment gérer ces choses-là, le communisme aurait marché. » Nous ne savons pas à quoi nous en tenir. Nous devons encourager les marchés pour que les gens puissent réagir de façon décentralisée. Il se peut qu'ils prennent tous des décisions individuelles mauvaises, mais en somme, c'est leur argent qu'ils investissent, et le pire que nous puissions faire, c'est croire que quelqu'un, à Ottawa ou à Washington, connaît le juste prix. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Personne n'avait prévu la fracture. C'est ce qui a tout déclenché. Et Dieu sait ce qui nous attend demain.

L'autre jour, j'ai reçu un courriel d'un étudiant me disant : « Monsieur Grubel, lorsque vous donniez des cours sur les prix de l'énergie, vous avez dit que vous ne saviez pas à quel niveau ils s'établiraient. Ils pourraient être très faibles, à l'avenir. Nous pourrions être inondés de produits pétroliers. » L'étudiant ajoute : « Tous, dans la classe, se disaient que vous étiez fou. Et il se trouve que vous aviez raison. Nous ne savons tout simplement pas. » Et pourtant, bien des gens sont prêts à dire que c'est ce qui est en train d'arriver.

L'instabilité des prix touche tout : voitures, légumes, blé, poisson. Tout est instable. Une planification permettrait-elle d'éliminer l'instabilité? Je ne crois pas que nous excellions sur ce plan. Comme on l'a déjà dit, il faut vivre avec.

Mme Yalnizyan : J'ai quelque chose à dire sur ce qui fait que la productivité ne semble pas rapporter autant que par le passé. Dans une économie agraire qui s'est mécanisée, nous avons observé une énorme progression de la qualité de vie, du niveau de vie. Lorsque nous sommes passés d'une société agricole à une société industrialisée, la qualité de vie et le niveau de vie ont fait un bond.

Nous sommes maintenant plongés dans quelque nouvelle vague d'innovation qui submerge tout. Mais elle apporte des choses gratuites pour le marché. Il y a des choses gratuites partout. C'est pourquoi, entre autres raisons, la croissance est si lente et ne se traduit pas par de meilleurs revenus pour les particuliers ou des prix plus élevés. Une très grande partie de l'actuelle vague d'innovation ne vise pas à obtenir un prix du marché. Elle vise plutôt à inonder le marché de possibilités inédites. Par conséquent, nos modèles qui servent à mesurer la productivité sont dépassés. Comment nous y prendre? Comment traduire la croissance en une prospérité générale?

Le président : Donnez-moi un exemple.

Mme Yalnizyan : Tout ce qui concerne la TI, la musique, l'intelligence artificielle, notre façon de faire de la recherche scientifique. Prenez les renvois dans les études médicales ou pharmaceutiques, je veux dire les vraies études. Il y en a des milliers. C'est un peu comme un générique de film. Il y a tant de

number of people contributing to advancing knowledge and product is now not individuals and individual patents, it's a wiki process. It is a process taking place in real time.

I'm not saying it's free, I'm just saying a lot of innovations and developments we're doing are not "monetizable." Twitter and Facebook are going nuts. Some of the biggest companies in the world don't know how to monetize the thing they have with billions of users. More than half the world is using their products, and they can't figure out how to make a profit out of it. We are in a new era, and it has a new dynamic of how we measure productivity.

The Chair: But they either make a profit or they're going to go broke.

Ms. Yalnizyan: They make profits —

The Chair: There you go.

Ms. Yalnizyan: — but they can't grow. The issue is growth. The issue is not making a profit or being viable, the issue is that shareholders want the old model of getting 4, 5, 8 per cent returns. Companies know how to deliver that. They do so by containing costs, which means cutting people, cutting wages, cutting inputs and figuring out a cheaper place to do it. There is an end game and you can't do that endlessly.

The new normal is you have a lot more stuff than you used to have, but you can't continuously reap rent out of it at the same rate as previously. We are seeing a new economy emerging out of the stuff that generates productivity, new ways of doing things anyway, but we haven't figured out how to harness it yet.

I'm saying we're living in a new economic reality that we have not figured out yet, and it's colliding with population aging which guarantees people will spend less money. Everything is leading to people spending less money, which means less growth and harder-to-capture profit. We are being challenged to think about what the economy is for and who it's for in a brand new way, in a way not seen since the agricultural revolutions. There's something new that is happening.

The Chair: You know, I don't want to get into an argument on this, but money doesn't disappear because you are spending less of it. People will spend it on something else.

Ms. Yalnizyan: No, we are dealing with a cohort of retirees, people who are too old to work, that is the biggest we've ever seen on the planet in China, the United States, Europe and Canada. We'll see a major drop in their income and we're going to have to adjust to the fact that a bigger share of the population literally cannot spend as much as they did because their incomes are lower. At the same time, young people are looking for free everything. They're getting less money than ever and they expect

gens qui contribuent à faire avancer le savoir et la conception des produits qu'on ne peut plus dire que ce sont des personnes et des brevets individuels, mais une démarche wiki. C'est un processus qui se déroule en temps réel.

Je ne dis pas que c'est gratuit. Je dis simplement que beaucoup d'innovations et d'avancées ne sont pas « monnayables ». Twitter et Facebook deviennent fous. Certaines des plus grandes entreprises dans le monde ne savent pas comment monnayer des produits qui ont des milliards d'utilisateurs. Plus de la moitié des habitants de la planète utilisent leurs produits, et elles n'arrivent pas à trouver comment en tirer un profit. C'est une nouvelle époque et il y a une nouvelle dynamique pour ce qui est de la mesure de la productivité.

Le président : Mais ou bien ils réalisent des bénéfices ou bien ils font faillite.

Mme Yalnizyan : Ils réalisent des bénéfices...

Le président : Encore la même chose.

Mme Yalnizyan : ... mais ils ne peuvent pas croître. L'enjeu, c'est la croissance. Le problème n'est pas de dégager des bénéfices ou d'atteindre la rentabilité; c'est plutôt que les actionnaires veulent, comme dans le passé, obtenir des rendements de 4, 5 ou 8 p. 100. Les entreprises savent comment obtenir ce résultat. Elles y parviennent en limitant leurs coûts, ce qui veut dire qu'elles réduisent les effectifs et les salaires et cherchent à s'implanter à des endroits où les coûts sont moindres. À un moment donné, il faut que cela cesse. On ne peut pas agir comme cela sans fin.

Dans la nouvelle normalité, on a beaucoup plus de choses que par le passé, mais on ne peut pas continuellement en tirer profit au même rythme qu'auparavant. Une nouvelle économie émerge de tous ces éléments qui accroissent la productivité ou de toute façon apportent de nouvelles manières de faire les choses, mais nous n'avons pas encore découvert comment exploiter tout cela.

Je dis que nous vivons dans une nouvelle réalité économique que nous ne sommes pas encore arrivés à comprendre, et il y a collision avec le vieillissement démographique, qui garantit que les consommateurs dépenseront moins. Tout évolue en ce sens, et moins de dépenses, cela veut dire moins de croissance et des bénéfices plus difficiles à aller chercher. Nous sommes contraints de nous demander, d'une manière toute nouvelle depuis les révolutions agricoles, à quoi sert l'économie et à qui elle sert. Quelque chose de nouveau est en train de se produire.

Le président : Je ne veux pas m'engager dans un débat à ce sujet, mais l'argent ne disparaît pas. Les gens le dépenseront autrement.

Mme Yalnizyan : Non, nous avons affaire à une cohorte de retraités, des gens qui sont trop âgés pour travailler, une cohorte plus importante que tout ce que nous ayons jamais vu sur la planète, en Chine, aux États-Unis, en Europe et au Canada. Leurs revenus vont accusé une baisse importante et nous allons devoir nous adapter au fait qu'une plus grande partie de la population ne peut plus dépenser autant qu'avant parce que ses revenus sont plus faibles. Parallèlement, les jeunes cherchent partout des choses

everything to be free. There is a lot of money washing around in the world, don't get me wrong, but it will not grow at the same rate.

The Chair: The mortality rate will look after the old people.

Mr. Hodgson: It is hard to add value in this conversation by finding something new and clever to say on top of that, although I really enjoyed Armine using "profit" and "monetization" in her comments. I think that's a first, and I enjoyed that a lot.

Fundamentally the challenge is how you become a price maker and not a price taker. Part of the reason we are suffering as an economy right now is because we became a price taker, and the price collapsed.

There are sectors, for example, which are growing well. We are doing research right now in the service sector. In Canada 70 per cent of GDP are now services. The challenge is to become a global leader in all sorts of services where you can actually capture the benefit.

We have world-leading life insurance companies, for example. In some sectors you can point to great success.

Senator Marshall: This is my second question. Negative interest rates, we keep hearing about them. What impact would that have on the economy?

The Chair: What are they, first of all? What are negative interest rates?

Senator Marshall: A, keep your money in the bank.

Ms. Yalnizyan: It's for the banks, not for you and me.

Mr. Grubel: If it were to spread beyond the banks, if you have a \$10,000 nest egg ready to spend if you get ill or have a car accident or something, cash reserve, the government says next year it will be worth only \$9,900. It is a tax on balances in the bank, and the idea is that it will give an incentive to spend.

Could I say something about services? There is a widespread misunderstanding about the nature of services. The vast majority of services are not McDonald's, haircuts or restaurants. The vast majority of services are professional services. The vast majority of professional services are embodied in goods that are exported. We don't have to export. It's nice that we have some life insurance companies that are exporting their services, but a lot of services, professional services — research, marketing, engineering, transportation and all that — are going into natural resources.

So when we expand manufacturing now in response to the shift of resources from natural resources into manufacturing, it really gives a big boost to professional income, and professional services

gratuites. Ils ont moins d'argent que jamais et ils s'attendent à ce que tout soit gratuit. Ne me comprenez pas mal : il y a abondance d'argent dans le monde, mais le rythme de croissance ne sera plus le même.

Le président : Le taux de mortalité va régler le cas des aînés.

M. Hodgson : Il est difficile d'enrichir ces échanges en y apportant quelque chose de neuf et d'intelligent, mais j'ai beaucoup aimé qu'Armine emploie les termes « bénéfiques » et « monétisation ». C'est une première et cela m'a beaucoup plu.

Fondamentalement, la difficulté est de trouver comment être décideur de prix au lieu de preneur de prix. Si notre économie est mise à mal en ce moment, c'est en partie parce que nous sommes devenus un preneur de prix, et que les prix se sont effondrés.

Il y a, par exemple, des secteurs qui affichent une bonne croissance. Nous sommes en train de faire des recherches sur le secteur des services. Au Canada, les services sont maintenant à l'origine de 70 p. 100 du PIB. Le défi à relever, c'est de devenir un chef de file mondial dans toutes sortes de services où nous pouvons réaliser des bénéfices.

Par exemple, nous avons des sociétés d'assurance-vie qui sont des chefs de file dans le monde. Il y a de grandes réussites dans certains secteurs.

La sénatrice Marshall : Voici ma deuxième question. Nous entendons parler de taux d'intérêt négatifs. Quel impact peuvent-ils avoir sur l'économie?

Le président : Pour commencer, de quoi s'agit-il? Que sont les taux d'intérêt négatifs?

La sénatrice Marshall : D'abord, gardez votre argent à la banque.

Mme Yalnizyan : C'est une question qui intéresse les banques, pas vous et moi.

M. Grubel : Si la pratique s'étendait au-delà des banques, voici ce qui se produirait : si vous avez un petit magot, une réserve d'argent liquide de 10 000 \$ que vous pourriez utiliser parce que vous tombez malade ou avez un accident de voiture, par exemple, le gouvernement dirait que l'an prochain, ce montant ne vaudra plus que 9 900 \$. C'est une taxe sur les soldes des comptes bancaires. L'idée, c'est de stimuler les dépenses.

Pourrais-je ajouter quelque chose à propos des services? Il y a un malentendu très répandu à propos de la nature des services. La vaste majorité des services, ce ne sont pas les repas chez McDonald's, les coupes de cheveux ou les restaurants. La vaste majorité des services professionnels sont intégrés aux marchandises exportées. Nous n'avons pas à exporter les services. Il est bien que quelques sociétés d'assurance-vie exportent les leurs, mais beaucoup de services, des services professionnels — recherche, marketing, génie, transport et tout le reste — sont utilisés dans le secteur des ressources naturelles.

Donc, lorsque nous donnons de l'expansion à l'activité manufacturière, en réaction au déplacement des ressources vers la fabrication à partir du secteur des ressources naturelles, cela

are being absorbed. The reason we have this tremendous growth in the income of those professionals is that their productivity has gone up by being able to do this.

Mr. Schwanen: I'd say ultimately productivity, in an old-fashioned way, is linked to investments. In that respect I'm a bit of an old-fashioned Keynesian. It's the animal spirits. If investors don't see the opportunities they won't invest in a new plant, machinery or equipment, and if they don't know, or if the future is clouded, as I think it is now by some of the factors that have been discussed.

I think that's the tough nut to crack, how to spur private-sector investment. We've been trying in different ways, but it all comes back to investments. Not just machinery and equipment, but skills, workplaces and so on. Infrastructure and public investment to some extent is a substitute or can help spur private investment, but if we don't see the private investment it will be hard to see the increase in productivity. That may be a bit of an obvious observation, but that's really the difficult question mark right now hanging over the economy, globally even.

[Translation]

Senator Bellemare: I have a quick question for you. I'm trying to figure out how we can protect ourselves against uncertainties.

According to previous witnesses, thanks to the value chain and globalization, many companies now have the ability to protect themselves, and the fluctuating loonie can help maintain a balance of sorts, owing to activities that are shared across the world. At the end of the day, the risk is not as high.

Is the risk lower now than it was in the days when globalization was less common? In other words, can fluctuations in the value of the dollar help companies protect themselves better than before?

[English]

Mr. Hodgson: You're right, there are firms in Canada that are investing offshore as a way to diversify their business operations around the world, but I would argue they're basically swapping one risk for another. Maybe they are benefiting in terms of the exchange rate risk, but they're taking other kinds of risks, such as taking control of their supply chain, for example, or the value chain — country risk that they wouldn't be exposed to.

You have to look at risk as a complete story. If the one that matters most to your business is the exchange rate, then you diversify your business by investing in the U.S., for example, so

augmente énormément les revenus des professionnels, et les services professionnels sont absorbés. S'il y a une telle croissance des revenus de ces professionnels, c'est que leur productivité a augmenté parce qu'ils ont pu se réorienter.

M. Schwanen : Je dirais au bout du compte que la productivité, à l'ancienne, est liée aux investissements. À cet égard, je suis plus ou moins un keynésien de la vieille école. C'est un réflexe animal. Si les investisseurs ne voient pas de possibilité prometteuse, ils ne vont pas investir dans une nouvelle usine, de nouvelles machines ou du nouveau matériel; et s'ils ne savent pas à quoi s'en tenir ou si l'avenir est incertain, ce qui est le cas en ce moment, étant donné certains facteurs dont nous vous avons discuté, ils ne vont pas le faire.

Selon moi, le gros problème à résoudre, c'est de trouver le moyen de stimuler les investissements du secteur privé. Nous avons essayé de différentes manières, mais on en revient toujours aux investissements. Il n'y a pas que les machines et le matériel, mais aussi les compétences, les lieux de travail, et tout le reste. Jusqu'à un certain point, les infrastructures et les investissements publics sont une solution de rechange ou peuvent aider à stimuler les investissements privés, mais si les investissements privés ne se manifestent pas, il sera difficile d'améliorer la productivité. Voilà une observation qui peut sembler aller de soi, mais c'est vraiment le grand point d'interrogation dans notre économie et même à l'échelle mondiale.

[Français]

La sénatrice Bellemare : J'ai une courte question à vous poser. J'essaie de comprendre comment on peut se protéger des incertitudes.

Selon des intervenants qui ont comparu auparavant, grâce à la chaîne des valeurs et à la globalisation, bon nombre d'entreprises sont désormais en mesure de se protéger, et les fluctuations du dollar canadien — en raison des activités qui sont partagées dans le monde — peuvent aider à maintenir un certain équilibre. En fin de compte, le risque serait moins élevé.

Le risque est-il moins élevé maintenant qu'à l'époque où il y avait moins de globalisation? En d'autres mots, les changements dans la valeur du dollar peuvent-ils aider à mieux protéger les entreprises qu'auparavant?

[Traduction]

M. Hodgson : Vous avez raison, il y a des entreprises au Canada qui investissent à l'étranger pour diversifier leurs activités dans le monde entier, mais je dirais que, au fond, elles remplacent un risque par un autre. Elles en tirent peut-être un avantage sur le plan du risque du taux de change, mais elles s'exposent à d'autres risques, comme le contrôle de la chaîne d'approvisionnement ou de la chaîne de valeur, des risques auxquels elles ne seraient pas exposées ici au pays.

Il faut considérer le risque dans son ensemble. Si le risque qui compte le plus pour l'entreprise est le taux de change, alors il faut diversifier l'entreprise en investissant aux États-Unis, si bien

that you have a hedge built into your business. It reduces that risk but you might encounter other kinds of risks that you'll then have to manage. The risk of litigation in the U.S., for example, would be for me a serious risk to have to manage.

Senator Bellemare: Pooling risks, like you do with insurance, might not bring certainty but could decrease, for the individual, the experimentation of flexibility in the environment.

Ms. Yalnizyan: The whole concept of pooling risks is done in large corporations getting larger. They vertically integrate and manage their risk by bringing in more suppliers. It depends on how you look at risk and how the risk gets shifted. Often they shift risk to their suppliers and contractors, which actually increases the risk throughout the supply chain for companies. You were talking about being a price taker previously. There are more price takers in the system and fewer price setters. They are more ruthless in the way they set prices; and those prices are coming down. There's accelerating risk in this global supply chain game, where more and more companies are finding same-store sales falling. One of the ways they lure more sales is by cutting costs, and they pass those costs onto their suppliers. It's a lot of kicking down the chain.

Whereas large companies are minimizing risk because of their ability to tap into the supply chain, the elements of the supply chain are seeing the risk devolve to the level that can least absorb the risk when things go bad.

Mr. Grubel: We live in a dangerous and risky world. We have been doing very well. We have the highest standard of living that Canadians have ever had. The world is better off than it has ever been. We have always had new challenges, new risks, the economy — a free society has dealt with it very well. The greatest threat to our future prosperity, in my view, is that we have too many dogooders who think that we need some heavy hand in Ottawa or in Washington to try to deal with these problems, which we have dealt with so successfully in the past, into the future and, in the process, prevent the kind of freedom of adjustment, of expression, and introduced political correctness to prevent expression of views that are not consistent with the current prevailing view.

Everybody says that infrastructure is the solution. Give me a break. There are no simple solutions to any of these problems. We know that when we had decentralized decision making, we had a tremendous amount of prosperity.

China was in a situation, and Japan, where 80 per cent to 90 per cent of their population were highly unproductive in agriculture. Then suddenly, they opened up their markets and said, "We should take advantage of what the world has already

qu'une couverture est intégrée à l'entreprise. Le risque s'en trouve atténué, mais il peut y avoir d'autres risques à gérer. Le risque de litige aux États-Unis, par exemple, serait à mes yeux un risque grave à gérer.

La sénatrice Bellemare : La mise en commun des risques, comme cela se fait en assurance, n'apporte peut-être pas la certitude, mais elle pourrait réduire, pour le particulier, les fluctuations du contexte.

Mme Yalnizyan : Les grandes sociétés mettent les risques en commun en devenant encore plus grandes. Elles recourent à l'intégration verticale et gèrent leurs risques en faisant appel à de plus nombreux fournisseurs. Cela dépend de la façon de considérer le risque et de le déplacer. Souvent, les sociétés déplacent le risque vers leurs fournisseurs et entrepreneurs, ce qui, en fait, accroît le risque dans toute la chaîne d'approvisionnement des sociétés. Vous avez dit tout à l'heure que nous étions des preneurs de prix. Il y a dans le système plus de preneurs de prix que de décideurs de prix. Et ceux-ci sont impitoyables dans leur façon d'établir les prix. Et les prix baissent. Le risque est accéléré dans ce jeu de la chaîne d'approvisionnement, où de plus en plus d'entreprises constatent que les achats dans un même magasin diminuent. L'une des façons de mousser les ventes, c'est de réduire les coûts et de les répercuter sur les fournisseurs. Il y a bien des coûts répercutés dans la chaîne.

Alors que les grandes sociétés réduisent les risques en utilisant leur capacité de mettre la chaîne d'approvisionnement à contribution, les éléments de cette chaîne voient le risque répercuté au niveau le moins en mesure de l'absorber, lorsque les choses tournent mal.

M. Grubel : Nous vivons dans un monde plein de dangers et de risques. Nous nous tirons fort bien d'affaire. Les Canadiens ont un niveau de vie plus élevé que jamais. Le monde est en meilleur état qu'il ne l'a jamais été. Nous avons toujours eu de nouveaux défis, de nouveaux risques, l'économie... Une société libre a su très bien y faire face. La plus grande menace qui pèse sur notre prospérité future, il me semble, c'est que nous avons trop de bien-pensants qui estiment que nous avons besoin de pouvoirs autoritaires à Ottawa ou à Washington pour régler à l'avenir ces problèmes, dont nous nous sommes fort bien débrouillés par le passé, quitte à nous priver de la liberté d'adaptation ou d'expression, et qui ont imposé la rectitude politique, de façon à prévenir l'expression d'opinions qui ne concordent pas avec la pensée régnante.

Tout le monde dit que l'infrastructure, c'est la solution. Un instant. Il n'y a pas de solution simple à ces problèmes. Nous savons que, lorsque nous avions une prise de décisions décentralisée, nous jouissions d'une très grande prospérité.

La Chine, et le Japon aussi, du reste, était dans une situation où de 80 à 90 p. 100 de la population était très peu productive dans le secteur agricole. Soudain, ces pays ont ouvert leurs marchés, disant : « Nous devrions profiter de ce que le reste du

developed.” They invested in the latest technology we had; and there was this tremendous boost in economic growth.

But Japan had the same problem, aside from aging, as China will have very soon: economic growth after a certain point, when they have all our technology that they have stolen, by innovation of the sort that I discussed — increased factor productivity.

Whenever somebody comes up with a new product in our society where we have strong representation of the people who will get hurt by this innovation, they can prevent it, while in China what is there? There are state-owned enterprises that have a lot of political connections. If an entrepreneur in China wants to do something that damages the interests of those industries, they go to Beijing and get killed. Unless we get, in China and Japan, greater institutional arrangement practices that allow equilibrium-disturbing innovations, we will see the kind of stagnation that Japan has had and China will have.

In *Why Nations Fail*, the person investigated a number of important countries. In each case, nations failed because institutions developed with the help of government, which prevented competition from the established interests. We are in danger of doing this in order to eliminate risk or whatever cause there is.

I think that is one of the greatest threats, in addition to reducing our freedoms.

The Chair: Thank you. We definitely had a variety of opinions today, I have to say. It was very interesting, and we enjoyed ourselves very much. Thanks to all of you.

Senators, we’ll say farewell to our witnesses and guests with a quick handshake and then go in camera for about 10 minutes.

Senator Day, could you stay since we don’t have any opposition members?

Senator Day: I wish I could, but I’m speaking at a gathering.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Thursday, February 18, 2016

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 10:39 a.m. to study the present state of the domestic and international financial system (topic: the causes and effects of the recent decline in the Canadian Dollar exchange rate).

Senator David Tkachuk (*Chair*) in the chair.

monde a déjà créé. » Ils ont investi dans nos technologies les plus récentes; et ils ont connu une énorme accélération de leur croissance économique.

Le Japon a eu le même problème, vieillissement démographique à part, que la Chine aura très bientôt : la croissance économique — après un certain moment, quand ils ont mis la main sur toute notre technologie qu’ils ont volée, technologie issue de l’innovation dont j’ai parlé — dépend d’une plus grande productivité des facteurs.

Chaque fois que quelqu’un propose un nouveau produit dans notre société et que cette innovation nuit à bien des gens, ceux-ci peuvent s’y opposer. Mais que se passe-t-il en Chine? Il y a des entreprises qui sont propriété de l’État et qui ont beaucoup de relations politiques. Si, en Chine, un entrepreneur veut faire quelque chose qui nuit aux intérêts de ces entreprises, celles-ci communiquent avec Beijing, et il se fait tuer. À moins que nous n’ayons, en Chine et au Japon, de meilleures dispositions institutionnelles permettant les innovations qui perturbent l’équilibre, nous verrons la stagnation que le Japon a connue et que la Chine connaîtra.

Dans *Why Nations Fail*, l’auteur enquête sur un certain nombre de pays importants. Dans chaque cas, la défaillance est attribuable au fait que des institutions se sont développées avec l’aide de l’État, qui a empêché la concurrence contre les intérêts établis. Nous risquons de faire la même chose pour éliminer le risque ou pour toute autre raison.

Voilà, selon moi, l’une des plus grandes menaces, avec la réduction de nos libertés.

Le président : Merci. Nous avons entendu aujourd’hui des opinions certainement très variées. C’était très intéressant, et nous avons eu beaucoup de plaisir. Merci à vous tous.

Honorables sénateurs, nous allons dire au revoir aux témoins et invités avec une rapide poignée de main, puis nous siégerons à huis clos pendant une dizaine de minutes.

Monsieur le sénateur Day, pourriez-vous rester, puisque nous n’avons aucun représentant de l’opposition?

Le sénateur Day : Je le voudrais bien, mais je dois prendre la parole à une réunion.

(La séance se poursuit à huis clos.)

OTTAWA, le jeudi 18 février 2016

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd’hui, à 10 h 39, pour étudier la situation actuelle du régime financier canadien et international (sujet : les causes et les effets de la baisse récente du taux de change du dollar canadien).

Le sénateur David Tkachuk (*président*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chair: Today we continue our study on the present state of the international and domestic financial system, and specifically the Canadian dollar.

We have before us today from the Canadian Chamber of Commerce, Hendrik Brakel, Senior Director, Economic, Financial and Tax Policy; and from the Canadian Federation of Independent Business, Ted Mallett, Vice-President and Chief Economist.

Mr. Mallett, please proceed with your presentation.

Ted Mallett, Vice-President and Chief Economist, Canadian Federation of Independent Business: Good morning. It's a pleasure to be here today to present on a topic that our members frequently talk to us about. Whether the dollar is way high or way low, it's certainly a common point of discussion.

I've reviewed some of the earlier testimony from last week. Certainly you had some high-profile economists talking about the causes of the decline of the currency and some of the prospects for its future. I don't have much to add to those kinds of discussions, as they did a very complete job of taking one through the various points. So I thought I would take a different tack and talk more about what the effects are, what we're hearing from our members and to what degree something can be done about it, because you can overreact or underreact. We'll give you perhaps a little background.

You may be aware that the CFIB is a membership association made up exclusively of independently owned businesses. We don't have any publicly traded businesses in our membership. These people understand the challenges and successes of running a business first-hand. Therefore, it is an extremely important element of being able to present to a committee such as this and get involved in public policy because we have one-on-one discussions with members.

We don't have any publicly held businesses, so most of our members are small, although there is no upward limit on size of enterprise. We have a number of very large enterprises in the membership, although they're privately held. Half of our members employ fewer than five people and only about 4 per cent employ more than 50. You can get a sense of the shift downward. Even so, our membership is perhaps biased on the large side when you talk about the small business community in general. The vast majority of small business owners is incorporated, even those providing source deductions on pension plans and so on, and are one-person businesses or maybe two-person businesses. Even so, we are biased toward the larger side of the small business community.

We extensively poll our members on policy issues and track business conditions. That's what I'm going to be sharing in my talk today. Our Business Barometer, which I provided some detailed information on, is a regular monthly sampling of business conditions and perspectives out there. Since

[Traduction]

Le président : Nous continuons aujourd'hui notre étude sur la situation actuelle du régime financier canadien et international, plus particulièrement sur le dollar canadien.

Nous accueillons M. Hendrik Brakel, directeur principal des politiques économiques, financières et fiscales de la Chambre de commerce du Canada; et M. Ted Mallett, vice-président et économiste en chef de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante.

Vous pouvez commencer votre exposé, monsieur Mallett.

Ted Mallett, vice-président et économiste en chef, Fédération canadienne de l'entreprise indépendante : Bonjour. Je suis ravi de vous présenter un exposé sur un sujet dont nos membres nous parlent fréquemment. Qu'elle soit élevée ou basse, la valeur du dollar est un sujet de discussion courant.

J'ai examiné une partie des témoignages de la semaine dernière. Des économistes connus vous ont parlé des causes de la dépréciation de la monnaie et des perspectives d'avenir. Je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce sujet, car ils ont très bien passé en revue les différents aspects. J'ai donc cru bon de prendre une approche différente et de parler des effets et de ce que nous disent nos membres, et d'expliquer dans quelle mesure il est possible de faire quelque chose, car on peut réagir de manière excessive ou trop modérée. Nous allons faire une petite mise en contexte.

Vous savez peut-être que tous les membres de la FCEI sont des entreprises indépendantes. Elle ne compte aucune société cotée en bourse. On parle de gens qui en savent beaucoup sur les difficultés et les réussites liées à la gestion d'une entreprise. Par conséquent, il est extrêmement important de pouvoir se présenter à un comité comme le vôtre et de participer aux questions d'intérêt public, car nous avons des discussions individuelles avec les membres.

Nous ne comptons pas de société ouverte parmi nos membres, de sorte que la plupart de membres sont des petites entreprises, bien qu'on n'ait pas établi de limite quant à la taille. Il y a un certain nombre de très grandes entreprises parmi nos membres, quoiqu'il s'agisse de sociétés fermées. La moitié de nos membres emploient moins de cinq personnes, et seulement environ 4 p. 100 de nos membres en emploient plus de 50. Cela vous donne une idée. Malgré cela, parlant des petites entreprises en général, nos membres sont des entreprises plutôt grandes que petites. La grande majorité des petites entreprises sont constituées en société, même celles qui font des retenues à la source pour les régimes de retraite, par exemple, et sont des entreprises ne comptant qu'une ou peut-être deux personnes. Il reste qu'on parle d'entreprises plutôt grandes que petites.

Nous faisons beaucoup de sondages auprès de nos membres sur des questions stratégiques et de suivis sur la situation des entreprises. C'est l'information que je vais vous donner aujourd'hui. Notre Baromètre des affaires sur lequel je vous ai fourni de l'information est un rapport mensuel sur la situation des

February 2009, we've been doing this monthly with a survey that has not changed in terms of its methodology. We value the importance of ensuring consistency so we have terms of reference. When there is a change in business conditions, we are able to see it clearly in our data.

I've provided four documents in my package for your review. I can briefly describe them before moving to the issue of currency. The two-page national report is a basic 12-month forward look at business conditions and expectations. We put business expectations in an index form at chart number 1 and compare that against GDP growth. It does a very good job of mirroring GDP growth in the economy. There is strong correlation between the two, but our numbers are released in the same month they're collected. We're releasing February results next Thursday, so we come in about two months ahead of the GDP estimate. It's a good leading indicator of how the economy is performing.

On page 2 we have things like full-time staffing intentions, general state of business health, future pricing and wage plans. Pricing is pertinent because that tends to show up some of the currency issues out there. We track business indicators, like unfilled orders, accounts receivables, capital intentions, spending intentions and limitations on growth. I direct your attention to chart number 11, bottom right corner, to "Major cost constraints." In the middle of that category is a grouping called "foreign currencies." It's deliberately worded vaguely because we have to have the same wording, whether the currency is at one level or another. It provides an indication of the kinds of points of pain.

These are not necessarily the highest costs that a business faces but they're probably the least controllable by a business owner. They are the issues that they deal with every day, such as taxes and regulations. Of course they are going to point that out as one of the high points.

Concern about currency costs and, therefore, concern about the high cost of buying U.S. products, is at the highest level now that we have ever seen from our survey going back to 2009. We don't have the same kind of question about construction going back earlier, so we can't compare with the early 2000s as a point of reference. Hopefully, in another couple of decades we'll have information that is more complete along those lines.

We have two other larger documents, but they are simply provincial and sector-based comparisons using the same information. We were able to break out this information in more detail. You can review it at your convenience. The last one that I want to direct your attention to is information that was not

entreprises et les perspectives. Depuis février 2009, nous en produisons tous les mois à l'aide d'un sondage dont la méthodologie ne change pas. Nous accordons une grande importance à la constance, de sorte que nous avons des paramètres. Lorsque la situation des entreprises change, nos données nous permettent de le constater.

Je vous ai fourni quatre documents pour votre étude. Je peux en faire une brève description avant de parler de la question de la monnaie. Le rapport national de deux pages donne un aperçu de la situation et des attentes des entreprises sur une période de 12 mois. Les attentes des entreprises sont présentées sous la forme d'un indice — au graphique n° 1 —, et nous faisons une comparaison avec la croissance du PIB. Cela reflète très bien la croissance du PIB dans l'économie. Il y a une forte corrélation entre les deux, mais nos données sont publiées durant le même mois au cours duquel elles sont recueillies. Nous publierons les résultats de février jeudi prochain, de sorte que c'est environ deux mois avant l'estimation du PIB. Il s'agit d'un important indicateur du rendement de l'économie.

À la page 2, nous avons les éléments suivants : intention de recruter du personnel à temps plein, performance globale de l'entreprise, fixation des prix et système de rémunération. La fixation des prix est pertinente, car elle tend à mettre en évidence une partie des questions liées à la monnaie. Nous suivons l'évolution des indicateurs économiques comme les suivants : carnet de commandes, comptes débiteurs, intentions liées aux immobilisations, intentions liées aux dépenses et obstacles à la croissance. J'attire votre attention sur le graphique n° 11, dans le coin droit au bas de la page, intitulé « Principales pressions sur les coûts ». Au milieu de cette catégorie, il y a un groupe qu'on appelle « devises étrangères ». C'est délibérément formulé de façon vague, car nous devons avoir la même formulation, peu importe la valeur de la monnaie. Cela donne une idée du type de points problématiques.

Il ne s'agit pas nécessairement des coûts les plus élevés qu'une entreprise doit assumer, mais ce sont probablement ceux qu'un propriétaire d'entreprise peut le moins contrôler. Il s'agit des questions dont ils doivent s'occuper quotidiennement, comme les impôts et la réglementation. Bien entendu, ils signaleront que c'est l'un des éléments importants.

Les préoccupations concernant les devises et, par conséquent, les coûts élevés des produits américains, n'ont jamais été aussi grandes depuis notre sondage de 2009. Si nous retournons un peu dans le temps, nous n'avons pas le même type de question concernant la construction, de sorte que nous ne pouvons pas faire de comparaison en prenant le début des années 2000 comme point de référence. Il est à espérer que d'ici deux ou trois décennies, l'information que nous aurons sera plus complète en ce sens.

Nous avons deux documents plus volumineux que les autres, mais il s'agit simplement de comparaisons provinciales et sectorielles concernant la même information. Nous avons été en mesure de donner des précisions sur ces renseignements. Vous pouvez les examiner au moment qui vous conviendra. Le dernier

available in our regular monthly publications that I provided with a little more detail for you to point out where the shoe is pinching in terms of currency. In terms of major cost constraints, chart number 1 at the top shows that close to 40 per cent of our members are saying that currency is a major concern for their business. Considering that not all businesses are directly associated with the trade markets, that's a pretty high number. It's quadrupled since 2011-12.

If you superimpose the value of the currency, you can see a perfect inverse relationship between the two elements. It clearly has become a major issue for our membership. Breaking that into size-of-business and sector issues shows other details.

It doesn't look like it's a size-of-business issue. It's hitting businesses no matter what size they are. Amongst the micro businesses of fewer than five employees, it's gone from an issue of 8 per cent up to about 25 per cent; so it has tripled. For larger enterprises it's a bigger issue, and we've also seen larger increases in concern.

It's certainly more of a sectoral issue. There is nothing surprising in these things, but in the wholesale sector, the retail sector and even to a large degree the manufacturing sector is where most concerns seem to be showing up. Although I didn't put it in chart form, we were able to get down into far more detailed sectoral analysis as well. For example, the sectors affected most according to our membership, and I simply compare the 2011-12 perspective versus the 2015-16 perspective that groups them into nicer chunks over time, are wholesalers of HVAC equipment; farm, lawn and garden equipment; home furnishings; books; periodicals; music; construction, forestry and mining equipment; machinery; and electrical products manufacturing.

It's interesting that we are also dealing with concurrent issues around restructuring of the economy and the need for greater productivity gains. Those sectors are bringing products in that we hope other businesses will purchase to increase productive capacity. On the one hand, they are facing higher costs in bringing those particular products into Canada; while on the other hand, they are the products are needed most urgently in the Canadian economy to leverage and regain a more balanced economy.

It would be nice to have a longer history for this kind of information, but we'll keep tracking it consistently. Hopefully we will be able to provide further information on it. Small firms are price takers. There is not a whole lot that they are expecting us to do. They are not lobbying us to push for a higher dollar or a lower dollar from where it is. They are used to dealing with these kinds of things. Small firms have, to some degree, the ability to hedge perhaps some of their currencies. But the smaller the business the

document sur lequel je veux attirer votre attention contient des informations qui n'étaient pas fournies dans nos publications mensuelles. Je voulais vous donner plus de renseignements pour montrer ce qui achoppe sur le plan des monnaies. En ce qui concerne les principales pressions sur les coûts, le premier graphique indique que selon près de 40 p. 100 de nos membres, les devises constituent une principale préoccupation. Étant donné que les entreprises ne sont pas toutes liées directement aux marchés, il s'agit d'une très grande proportion. Elle a quadruplé depuis 2011-2012.

En superposant la valeur de la monnaie, on voit une relation inverse parfaite entre les deux éléments. De toute évidence, c'est devenu un enjeu majeur pour nos membres. En décomposant les données selon la taille des entreprises et les secteurs, on obtient d'autres renseignements.

Il semble que la taille de l'entreprise ne soit pas un facteur. Cela frappe les entreprises, peu importe leur taille. Parmi les microentreprises de moins de cinq employés, le taux est passé de 8 à 25 p. 100; il a donc triplé. Du côté des grandes entreprises, c'est un enjeu plus important, et l'augmentation des préoccupations est plus marquée.

Il s'agit davantage d'une question sectorielle. Il n'y a rien d'étonnant là-dedans, mais il semble que c'est dans les secteurs du commerce de gros et de détail et même, dans une large mesure, le secteur manufacturier, que les préoccupations sont plus vives. Bien que je n'aie pas de représentation graphique, nous avons été en mesure de faire une analyse sectorielle beaucoup plus poussée. Par exemple, selon nos membres, les secteurs les plus touchés — et il s'agit simplement de faire une comparaison entre les perspectives de 2011-2012 et celles de 2015-2016 qui les regroupent d'une meilleure façon sur une certaine période — sont les suivants : marchands en gros d'équipement de chauffage, de ventilation et de climatisation; matériel agricole et matériel pour pelouses et jardins; accessoires ménagers d'ameublement; livres; périodiques; musique; construction, matériel forestier et matériel d'exploitation minière; machines; et fabrication de produits électriques.

Fait intéressant, il y a également des questions parallèles concernant la restructuration de l'économie et le besoin d'accroître les gains de productivité. Ces secteurs importent des produits et nous espérons que d'autres entreprises les achèteront pour accroître la capacité de production. D'une part, en important ces produits au Canada, ils doivent payer plus cher. D'autre part, ce sont les produits dont l'économie canadienne a le plus urgemment besoin pour retrouver un équilibre.

Ce serait une bonne chose si ces renseignements que nous avons couvraient une plus longue période, mais nous continuerons de recueillir l'information régulièrement. Nous espérons être en mesure de fournir de plus amples renseignements à ce sujet. Les petites entreprises sont des preneurs de prix. Elles ne s'attendent pas à ce que nous fassions beaucoup de choses. Elles n'exercent pas de pressions sur nous pour que nous militions pour une hausse ou une baisse. Elles sont

more expensive hedging is on a unit basis, so it becomes more of a challenge. The cost to business is immediate and they ride the wave whether it's a success or not. That's really how they have to operate and really it's reflected in the kind of comments that we get.

With that, I can wrap up my comments and I'm happy to hear questions.

Hendrik Brakel, Senior Director, Economic, Financial and Tax Policy, Canadian Chamber of Commerce: I will tell you a little bit about our forecast for the Canadian dollar, our outlook going ahead, and really what it means for Canadian business, what we've heard from our members because it has been, as my colleague said, a huge issue for Canadian business.

Our forecast for the Canadian dollar will average 71 cents in 2016 and rise to average about 74 cents in 2017 and then edge gradually up from there.

One of the challenges with forecasting the dollar this year is wild market conditions. We have never seen it like this. So far in 2016, Canada has one of the best-performing stock markets in the world. That's because the TSX has only fallen 5 per cent. The S&P 500 fell 8 per cent, the NASDAQ is down 10 per cent, European shares are down 17 per cent and the Shanghai Composite Index is down 22 per cent. We've never seen financial markets moving like this.

And it is just not just financial markets. Tim Cook, the CEO of Apple, one of the world's most profitable companies, was talking about their quarterly results. He said we are seeing "extreme conditions unlike anything we've experienced before" in the global economy.

So it's a strange global economy. Rich countries seem to be doing a little better. The U.S. is expected to grow somewhere around 2.5 per cent to 3 per cent this year. Europe is pulling out of its funk, growing somewhere around 1.5 per cent to 1.8 per cent. What we're seeing is a really surprising slowdown in emerging markets and really tight financial conditions. One of the phenomena that we're hearing from our members in the banking community is these huge flows of liquidity, which are really roiling global markets.

The quantitative easing that took place in 2009 was huge from then on. It averted a global crisis. We should be very thankful that the U.S. federal reserve avoided the types of cascading bank failures we saw back in the 1930s, but it had unintended consequences in that the U.S. monetary base, the amount of

habituees à faire face à ce genre de choses. Dans une certaine mesure, les petites entreprises ont peut-être la capacité de couvrir le risque de change en partie. Or, plus l'entreprise est petite, plus les opérations de couverture sont coûteuses sur une base unitaire, ce qui rend les choses plus difficiles. Les coûts sont immédiats pour l'entreprise et elle suit la vague, peu importe que les choses fonctionnent ou non. C'est vraiment de cette façon qu'elles doivent fonctionner, ce qu'illustrent les observations qu'on nous présente.

Cela dit, je vais m'arrêter ici, et je serai ravi de répondre à vos questions.

Hendrik Brakel, directeur principal, Politiques économiques, financières et fiscales, Chambre de commerce du Canada : Je vais vous parler un peu de nos prévisions sur le dollar canadien, de notre vision sur la suite des choses, et ce que cela signifie vraiment pour les entreprises canadiennes, ce que nos membres nous ont dit, car comme l'a affirmé mon collègue, c'est un enjeu énorme pour les entreprises canadiennes.

Nous prévoyons que le taux de change du dollar canadien s'établira, en moyenne, à 71 cents en 2016 et à 74 cents en 2017, et que la valeur du dollar canadien augmentera légèrement de façon graduelle à partir de là.

S'il est difficile de faire des prévisions sur le dollar cette année, c'est entre autres à cause des conditions extrêmes du marché. Nous n'avons jamais vu une telle situation. Jusqu'à maintenant, en 2016, le Canada a l'un des marchés boursiers les plus performants au monde. C'est parce que le TSX n'a reculé que de 5 p. 100. Le S&P 500 a chuté de 8 p. 100, le NASDAQ, de 10 p. 100, les indices européens, de 17 p. 100, et l'indice composé de Shanghai, de 22 p. 100. Jamais nous n'avons vu de tels mouvements dans les marchés financiers.

Il ne s'agit pas seulement des marchés financiers. En parlant de ses résultats trimestriels, Tim Cook, le directeur général d'Apple — l'une des entreprises les plus rentables dans le monde — a dit que « nous n'avons jamais vu de conditions aussi extrêmes auparavant dans l'économie mondiale ».

Le contexte économique mondial est donc étrange. Les pays riches semblent s'en tirer un peu mieux. On s'attend à ce que les États-Unis connaissent une croissance se situant entre environ 2,5 p. 100 et 3 p. 100 cette année. L'Europe va mieux, et connaît une croissance de 1,5 à 1,8 p. 100 environ. Nous observons un ralentissement très inattendu des économies émergentes et un resserrement des conditions financières. Nos membres, qui font partie du milieu bancaire, nous parlent entre autres d'énormes flux de liquidité, un phénomène qui perturbe vraiment les marchés mondiaux.

Les mesures d'assouplissement quantitatif qui ont été prises en 2009 ont été très importantes. Elles ont permis d'éviter une crise mondiale. Nous devrions nous réjouir de voir que la Réserve fédérale américaine a évité une cascade de faillites bancaires comme celle des années 1930. Les mesures ont toutefois eu des

funds available to the U.S. financial system, rose from US \$800 billion up to about \$4 trillion, so it almost quintupled. There was a huge amount of money in there.

Economists talk about the portfolio rebalancing effect where government bond yields dropped to zero because the fed was buying up all these bonds and so yields dropped to zero, and then investors move into corporate bonds, and then mixed portfolio people see corporate bond yields dropping so they get into equities, and then the equities get into emerging markets and commodities and currencies. There is this movement along the risk profile from less risky assets to more risky assets. And now the quantitative easing has stopped.

It stopped back in 2015, which is why we saw those big shifts in emerging market currencies. In fact now we're seeing the inverse; things are starting to tighten. Every time in the past when we've seen tightening of U.S. monetary policy, we've certainly seen negative impacts on equity markets but we've also seen impacts on currencies. This is an unprecedented tightening, because we've gone from spectacular liquidity coming into the system to some tightening.

The big consequences for emerging markets was in 2015 investors and companies pulled \$735 billion out of emerging markets — the worst capital flight in 15 years. A lot of these emerging markets that have been accustomed to borrowing limitless amounts of U.S. dollars really cheaply suddenly found their borrowing costs rising and their currencies falling.

This all comes at the same time that you have this slowdown in China, which we're not really sure about. It's a little bit unpredictable. All of this is very bad news for commodity prices, because emerging markets are the biggest consumers of commodities. China buys half the world's iron ore. It's responsible for about 28 per cent of the growth in demand for oil. So a slowdown in China, in emerging markets, really impacts commodity flows.

What does it mean for the dollar? First, with regard to oil prices, global oil demand was usually going up at about 2.5 million to 3 million barrels per day in additional demand each year. A lot of the forecasters back in 2014 thought \$100-oil would just continue forever because, thank goodness, the oil sands are pumping out more oil, thank goodness the Americans had this fracturing because we're struggling to keep up with rising demand for oil. Suddenly, when emerging markets slowed down, we saw a big decline in demand and so there is this surplus of oil on the market.

conséquences imprévues en ce sens que la base monétaire américaine, les fonds qui sont disponibles dans le système financier américain, est passée de 800 milliards à 4 billions de dollars américains; elle a donc presque quintuplé. Il y avait énormément d'argent.

Des économistes parlent de l'effet du repositionnement de portefeuille, c'est-à-dire que les rendements des obligations du gouvernement sont tombés à zéro parce que la Réserve fédérale américaine achetait toutes ces obligations, de sorte que les rendements sont tombés à zéro. Les investisseurs se sont tournés vers des obligations de sociétés, et les gens qui avaient un portefeuille mixte ont vu les rendements des obligations de sociétés chuter et sont alors passés à des actions, aux marchés émergents, aux produits de base et aux devises. Il y a ce mouvement concernant le profil de risque, des actifs moins à risque à des actifs plus risqués. L'assouplissement quantitatif est maintenant terminé.

Il s'est terminé en 2015, et c'est pourquoi nous avons observé d'importantes variations dans les monnaies des marchés émergents. En fait, il se passe l'inverse; on commence à voir un resserrement. Dans le passé, chaque fois qu'il y a eu un resserrement de la politique monétaire américaine, cela a entraîné des répercussions négatives sur les marchés boursiers, de même que des répercussions sur les monnaies. Il s'agit d'un resserrement sans précédent, car nous sommes passés d'une période durant laquelle une quantité spectaculaire de liquidités ont été injectées dans le système à une période de resserrement.

Concernant les lourdes conséquences pour les marchés émergents, en 2015, des investisseurs et des entreprises ont retiré 735 milliards de dollars de ces marchés — la pire fuite de capitaux en 15 ans. Bon nombre de ces marchés émergents qui ont été habitués à emprunter de l'argent américain à des coûts très peu élevés, ont vu soudainement leurs coûts d'emprunt augmenter et leurs monnaies perdre de leur valeur.

Tout cela arrive en même temps que le ralentissement en Chine, qui nous laisse un peu perplexes. C'est un peu imprévisible. Dans l'ensemble, les nouvelles ne sont pas très bonnes pour les prix des produits de base, car les marchés émergents en sont les plus grands consommateurs. La Chine achète la moitié des minerais de fer dans le monde. Elle est responsable d'environ 28 p. 100 de l'accroissement de la demande de pétrole. C'est pourquoi un ralentissement en Chine, dans les marchés émergents, a d'importantes répercussions sur les flux des marchandises.

Qu'est-ce que cela signifie pour le dollar? Tout d'abord, en ce qui concerne le prix du pétrole, sur le plan de l'augmentation de la demande mondiale, on parlait habituellement d'environ 2,5 à 3 millions de barils par jour chaque année. En 2014, bien des prévisionnistes pensaient que le baril de pétrole vaudrait toujours 100 \$ parce qu'heureusement, on extrayait plus de pétrole des sables bitumineux et les Américains avaient la fracturation; nous avions de la difficulté à suivre la demande croissante de pétrole. Tout à coup, lorsque les marchés émergents ont ralenti, nous avons vu la demande baisser fortement, ce qui fait qu'on enregistre un surplus de pétrole sur le marché.

We're looking at a surplus of 1.5 million, 1.2 million barrels per day this year, which will probably shrink and come back to balance sometime in 2017. Our forecast for oil should be somewhere in \$35- to \$40-range by the end of this year, rising to \$50 next year. So there is a consequence for that vis-à-vis the Canadian dollar.

As I'm sure the other witnesses said, the biggest factor in the Canadian dollar is oil prices. We used to joke that oil prices and the Canadian dollar are like an old married couple because they go everywhere together. Sometimes one wanders off, but they always get back together in the end. Historically the correlation is 80 per cent, such that a \$10-increase in the price of barrel of oil usually affects the loonie by about 3 cents.

The second factor is the interest rate differential between Canada and the United States. As you know, the U.S. fed raised interest rates by 25 basis points in December. We are anticipating three more interest rate increases in 2016, to bring the interest rates all the way up to 1 per cent. None of the investors or the financial community thinks that interest rates are going up in Canada. In fact, we saw speeches by the Governor of the Bank of Canada talking about negative interest rates and quantitative easing and some of the other tools he could use to essentially stimulate the economy if Canada went lower.

The third factor that pushed the loonie above parity was that Canada was a safe haven. We had gone through this great financial crisis with no bailouts, our banks the strongest in the world, and so we saw huge portfolios flows going into Canada because we were the safe haven. Now the U.S. is doing better so there's not the same need for a safe haven and, finally, investors are more aware of some of Canada's vulnerabilities.

All that is to say investors see rising rates and strength in the U.S., and lower rates and vulnerabilities in Canada. So you see the investors are moving out of Canada into the U.S. dollar. So that's why we have the loonie at 71 cents.

What does it mean for Canada? Actually results have been mixed, but it has been positive for exports: last year exports declined by 1 per cent. It sounds bad, but that's actually pretty good. When you think 24 per cent of Canada's exports are oil and gas related, and prices fell by half. The math is very easy. That's a 12 per cent hit to exports, so how to fill that great gaping hole was with manufactured goods and services. We saw some spectacular results last year: auto exports up 14 per cent, aerospace exports up 29 per cent, communications technology up 13 per cent. Services did really well; U.S. tourism visits up 8 per cent.

Nous parlons d'un excédent de 1,5 ou 1,2 million de barils par jour cette année, qui diminuera probablement, et nous retrouverons un équilibre en 2017. Nous prévoyons que le prix du pétrole se situera entre 35 et 40 \$ d'ici la fin de l'année et qu'il augmentera à 50 \$ l'an prochain. Il y a des conséquences par rapport au dollar canadien.

Je suis sûr que les autres témoins vous ont dit que le plus grand facteur concernant le dollar canadien, ce sont les cours du pétrole. Nous avons l'habitude de blaguer en disant que les cours du pétrole et le dollar canadien sont comme un vieux couple marié, car ils se suivent partout. Il arrive parfois que l'un d'eux s'égaré, mais ils finissent toujours par revenir ensemble. Historiquement, la corrélation s'établit à 80 p. 100, de sorte qu'une augmentation du prix du baril de 10 \$ fait généralement varier le huard d'environ 3 cents.

Le deuxième facteur, c'est l'écart de taux d'intérêt entre le Canada et les États-Unis. Comme vous le savez, la Réserve fédérale américaine a augmenté les taux d'intérêt de 25 points de base en décembre. Nous nous attendons à ce qu'il y ait trois autres hausses en 2016, ce qui ferait grimper les taux d'intérêt à 1 p. 100. Aucun investisseur ou membre du milieu financier ne croit que les taux d'intérêt sont à la hausse au Canada. En fait, dans ses exposés, le gouverneur de la Banque du Canada parle de taux d'intérêt négatif et d'assouplissement quantitatif et de certains autres outils qu'il pourrait utiliser essentiellement pour stimuler l'économie si le Canada connaissait une autre baisse.

Le troisième facteur qui a entraîné le huard au-dessus de la parité avec le dollar américain, c'est le fait que le Canada était un refuge. Nous avons traversé la grande crise financière sans que des mesures de sauvetage aient été prises; nous avons les banques les plus sûres du monde; et nous avons vu des flux de portefeuilles très importants au Canada parce que c'est un refuge. À l'heure actuelle, aux États-Unis, l'économie se porte mieux, le pays a moins besoin d'un refuge et, enfin, les investisseurs connaissent mieux les faiblesses du Canada.

Tout cela pour dire que les investisseurs voient des taux en hausse et de la fermeté aux États-Unis, mais de faibles taux et des vulnérabilités au Canada. On voit donc les investisseurs quitter le Canada pour aller aux États-Unis. C'est la raison pour laquelle notre dollar vaut 71 cents.

Qu'est-ce que cela signifie pour le Canada? En fait, les résultats sont variables, mais la situation est positive pour les exportations : l'année dernière, les exportations ont diminué de 1 p. 100. Cela ne paraît pas bien, mais c'est en fait plutôt bon, quand on pense que 24 p. 100 des exportations canadiennes sont liées au pétrole et au gaz et que les prix ont diminué de moitié. Le calcul est très facile à faire. Les exportations ont subi une baisse de 12 p. 100, alors on a comblé ce trou béant par l'exportation de biens et de services. Nous avons connu des résultats spectaculaires, l'année passée : les exportations du domaine de l'automobile ont grimpé de 14 p. 100, celles du domaine de

As my colleague mentioned, there are sort of mixed results here in a lot of the natural resources companies and a lot of the services companies where their wages are in Canadian dollars, the bulk of their costs are in Canadian dollars and their revenues are in U.S. dollars, so that has been helpful and we have seen companies benefit.

I was talking to an Ottawa-based company called MDS Aero, and they do test cells for turbine engines. They were saying that the challenge they had when the dollar was at parity is they were always struggling to cut costs: can we run a facility with 15 people instead of the 20 that the Americans usually use? From 2003 to 2008 the loonie rose 8 per cent per year, which is very difficult for a business like that, but now their costs are quite competitive.

During that harsh period, when we had the loonie above parity, we saw a decline in the number of exporting companies in Canada. But those companies that are still there are now really competitive and they're doing quite well with the loonie at 71 cents.

Now, that being said, we don't think a lower loonie is a panacea for Canadian competitiveness because one of the coping mechanisms, and one of the things that our world class companies do, is to link into global supply chains. They are sourcing from all over the world and bringing in parts from United States, Japan and Asia, so a decline in the loonie just raises their input costs. The other thing is that we really want Canadian businesses to invest more in capital, to invest overseas and to invest in the latest computer technology, so it becomes much more expensive with a lower loonie.

All that to say it's a fairly mixed bag, but overall it has had some modest benefits for exports.

Senator Massicotte: Thank you to both of you for being here.

Mr. Mallett, I look at your survey, and 30 to 40 per cent of your membership base is very worried about the higher cost of the dollar. Yet, when you have 47 per cent of GDP that is trade oriented, where are your clients that benefit from a more expensive U.S. dollar? How come we don't see that in your graphs?

Mr. Mallett: We certainly show that there is a large-scale shifting of perspective within the membership. If you look at the general business conditions, the optimism out there, by province we find it at record low levels in Alberta for obvious reasons. We haven't seen the turnaround as quickly in the other parts of the country. A year ago, we were saying that this is probably an equal

l'aérospatiale, de 29 p. 100, et celle de la technologie des communications, de 13 p. 100. Les services ont eu d'excellents résultats et le tourisme américain a augmenté le 8 p. 100.

Comme mon collègue l'a mentionné, il y a des résultats très variés dans bon nombre des sociétés de ressources naturelles et d'entreprises de services où les salaires sont payés en dollars canadiens et où les coûts sont principalement en dollars canadiens, mais où les revenus sont en dollars américains, ce qui aide. Nous avons vu des entreprises en profiter.

Je parlais aux gens d'une entreprise d'Ottawa appelée MDS Aero, et ils font des cellules d'essai pour des moteurs à turbine. Ils disaient que le problème qu'ils avaient quand le dollar canadien était égal au dollar américain, c'est qu'ils avaient toujours de la difficulté à réduire les coûts; pouvons-nous exploiter une installation avec 15 personnes plutôt qu'avec 20 personnes comme les Américains le font habituellement? De 2003 à 2008, le dollar canadien a augmenté de 8 ¢ par année, ce qui est très difficile pour une entreprise de ce genre. Cependant, leurs coûts sont maintenant très concurrentiels.

Pendant cette période difficile, quand le dollar canadien dépassait le dollar américain, nous avons constaté une baisse du nombre d'entreprises canadiennes exportatrices. Cependant, ces entreprises qui sont toujours là sont maintenant vraiment compétitives et obtiennent de très bons résultats avec le dollar à 71 ¢.

Ceci étant dit, nous ne croyons pas qu'un dollar faible soit une panacée pour la compétitivité canadienne, car l'un des mécanismes d'adaptation, et l'une des choses que nos sociétés de classe mondiale font, c'est d'accéder aux chaînes d'approvisionnement mondiales. Elles s'approvisionnent partout dans le monde et font venir des pièces des États-Unis, du Japon et d'Asie, ce qui fait qu'une baisse du huard ne fait que hausser le coût de leurs intrants. L'autre chose, c'est que nous voulons vraiment que les entreprises canadiennes investissent davantage dans le capital, qu'elles investissent à l'étranger et qu'elles investissent dans la technologie informatique de pointe, alors cela devient nettement plus coûteux quand le huard est faible.

Tout cela pour dire que c'est un peu de tout, mais que dans l'ensemble, il y a de légers avantages pour les exportations.

Le sénateur Massicotte : Merci à vous deux d'être là.

Monsieur Mallett, je regarde votre enquête, et je vois que 30 à 40 p. 100 de vos membres sont très inquiets du coût plus élevé du dollar. Cependant, quand vous avez 47 p. 100 du PIB qui est axé sur le commerce, où sont vos clients qui profitent d'un dollar américain plus coûteux? Pourquoi ne voyons-nous pas cela dans vos diagrammes?

M. Mallett : Nous montrons certainement qu'il y a un changement de perspective à grande échelle au sein de nos membres. Si vous regardez les conditions commerciales générales, nous constatons que l'optimisme, par province, a atteint un creux sans précédent en Alberta pour des raisons évidentes. Nous n'avons pas vu la reprise aussi rapidement que dans les autres

situation here, where we are going to have a decline in fortunes in one, but we are going to see a lifting in others. We haven't seen that lifting yet, largely because of the uncertainty associated with costs.

A large degree of exporters also rely on imported products for their subcomponents. It is not always an automatic benefit to one particular business because they are an exporter. A lot depends on their mix of inputs and outputs. What is interesting, though, is that we do note stronger rebound in the Atlantic provinces on the positive side. Tourism is a form of export, especially for U.S. travellers. The most optimistic businesses in Canada are in Nova Scotia right now, for a number of reasons, possibly related to the navy contracts, also possibly related to many on the resource side. These are very connected economies to the Northeast U.S.

We are seeing that kind of turnaround. It's just that the benefits that many thought were perhaps automatic and that would kick in quickly in fact move much more slowly than anybody thought.

Senator Massicotte: Just on that note, as you know, the bank economists were here last week. They were basically saying it's sort of *kif-kif*, the benefit of the cost of the dollar.

Let me ask Mr. Brakel a question. The Conference Board of Canada was here yesterday; the economist was here. He said that we are not seeing the immediate lift to the economy from the lower dollar because our manufacturing sector is not as competitive as it should be, either because they lack capacity or they're not as competitive or modern in their processes. Therefore, he was saying that we will not to see a lift for some period of time until they re-invest, because they cannot compete. That's a little discouraging, which means we will suffer a delay before our economy benefits from that dollar due to the fact that our Canadian players, particularly the manufacturing sector, are not competitive and not adequately organized.

Mr. Brakel: That is an excellent point, and what we are hearing from our manufacturers is they are running into those production constraints. They can't find the skilled people that they need. They're hiring, but they just can't find them.

The decision to invest in plant and equipment, to spend millions of dollars expanding your facility, is a 10-, 20-year decision horizon. It is difficult to make a decision like that based on what the loonie is doing in 2015 and 2016. They have a long-term horizon in mind, so they've seen where the dollar has been. The challenge has been that, over the past 12 years, the dollar has fluctuated between 63 cents and \$1.08. To try to make decisions based on where the loonie is going is a tough proposition.

régions du pays. Il y a un an, nous disions que la situation s'aplanirait, en ce sens qu'il y avait bien un revers de fortune ici, mais qu'il y aurait une hausse ailleurs. Nous n'avons pas vu cela encore, dans une grande mesure en raison de l'incertitude liée aux coûts.

De très nombreux exportateurs misent aussi sur des produits importés pour leurs sous-composants. Ce n'est pas nécessairement un avantage automatique pour une entreprise en particulier parce qu'elle exporte. Sa combinaison d'intrants et d'extrants joue un grand rôle. Ce qui est intéressant, cependant, c'est que nous ne constatons pas une reprise plus forte dans les provinces de l'Atlantique, côté positif. Le tourisme est une forme d'exportation, en particulier pour les voyageurs américains. Les entreprises les plus optimistes du Canada se trouvent en Nouvelle-Écosse, en ce moment, pour diverses raisons peut-être liées aux contrats de la marine et aussi au secteur des ressources. Ce sont des économies très connectées au nord-est des États-Unis.

Nous constatons ce genre de délai. C'est tout simplement que les avantages dont bien des gens pensaient qu'ils seraient automatiques et qu'ils apparaîtraient rapidement se présentent en réalité beaucoup plus lentement que ce que quiconque pensait.

Le sénateur Massicotte : À ce sujet, comme vous le savez, les économistes bancaires étaient ici la semaine passée. Ils disaient en gros que c'est kif-kif, concernant les avantages liés au coût du dollar.

Permettez-moi de poser une question à M. Brakel. Le Conference Board du Canada était ici hier; l'économiste était ici. Il a dit que nous ne constatons pas la reprise économique immédiate que devrait causer la faiblesse du dollar à cause du secteur manufacturier qui n'est pas aussi concurrentiel qu'il devrait l'être, soit parce qu'il manque de capacité ou parce que ses processus ne sont pas aussi concurrentiels ou modernes qu'il le faut. Il disait donc que nous ne verrions pas de reprise avant un certain temps, tant qu'ils ne réinvestiront pas, parce qu'ils ne peuvent soutenir la concurrence. C'est un peu décourageant; nous allons devoir attendre avant que notre économie profite de la faiblesse de notre dollar parce que nos joueurs canadiens, en particulier dans le secteur manufacturier, ne sont pas compétitifs et ne sont pas convenablement organisés.

M. Brakel : C'est un excellent point, et ce que nous entendons du côté de nos fabricants, c'est qu'ils rencontrent ces contraintes de production. Ils ne peuvent trouver les personnes qualifiées qu'il leur faut. Ils recrutent, mais ils ne peuvent en trouver.

La décision d'investir dans les installations et l'équipement, de dépenser des millions pour agrandir les installations, c'est une décision qui se prend sur un horizon de 10 à 20 ans. Il est difficile de prendre une telle décision compte tenu de ce que le huard fait en 2015 et 2016. Ils ont un horizon à long terme à l'esprit, alors ils ont vu où le dollar est allé. Le défi, c'est qu'au cours des 12 dernières années, le dollar a fluctué entre 63 ¢ et 1,08 \$. Il est assez difficile de prendre des décisions en fonction de ce que fait le dollar.

We have seen pickup in business investment, but it is not showing up in the overall numbers because it is being overwhelmed by the sharp drop in business investment in CapEx that is happening in the oil and gas industry. Overall, business investment numbers are very weak in Canada. It is a negative for the economy, but it is because the natural resources decline has been so sharp that it is overwhelming any gains we are seeing.

Senator Massicotte: On that note if I could, I know you mentioned hedging a little bit, but you have a large membership base, up to 500 employees. The Canadian Chamber of Commerce has many large players. There is really no excuse. If the dollar is so important to their profitability, they should not be speculating on that kind of commodity. They should have hedged. It's not that expensive and it's well organized. There is immense depth to that hedging market. Why did your bigger members not do so? They were basically profiting at no cost from the previous circumstance, but now they are getting burnt maybe from bad decision making on their behalf.

Mr. Brakel: Certainly there is a huge financial industry in Canada and any bank would be very happy and delighted to help any company hedge the currency.

I think some of the challenges are the complexity associated with it, the predictability of what sort of revenues you are going to get. We have heard mixed things from our members. Some do absolutely hedge. Others deliberately don't hedge.

For example, in gold and oil companies, people buy those stocks because they want those stocks to react like the oil and the gold market does. If you hedge, then you take that away from the investor. A lot of the oil companies deliberately don't hedge so that their stocks move the way their investors want.

Mr. Mallett: Investment decisions are made by humans, after all. It is not just a statement to say that a certain sector is uncompetitive worldwide and that that is an issue.

The concerns we get from our members aren't necessarily about whether the dollar is too high or too low. What they really don't like is the uncertainty around that. It is very difficult to make that forward decision about hedging without knowing what the risks and costs are because they are very difficult to quantify.

The same goes for how far ahead they have to plan for, whether they have to commit to a price list, for example, that they send their customers or how much they have to commit to purchasing inputs from other countries. Those are all big decisions. The more that the dollar moves around, as Hendrik said, the more difficult that kind of decision is. They develop a risk premium for that. In a more uncertain world, it means that

Nous avons vu une reprise dans les placements d'entreprises, mais cela ne paraît pas dans les chiffres généraux en raison du fléchissement marqué des placements d'entreprises dans CapEx qui se produit en ce moment dans le secteur pétrolier et gazier. Dans l'ensemble, les placements d'entreprises sont très faibles au Canada. C'est négatif pour l'économie, mais c'est parce que la baisse dans le secteur des ressources naturelles est si brutale qu'elle contrecarre tous les gains que nous constatons.

Le sénateur Massicotte : Là-dessus, si vous me le permettez, je sais que vous avez un peu parlé d'opérations de couverture, mais vous avez de nombreux membres, des employés au nombre de 500. La Chambre de commerce du Canada compte de nombreux joueurs importants. Il n'y a vraiment pas de raison. Si le dollar est si important pour leur profitabilité, ils ne devraient pas spéculer sur ce genre de produits de base. Ils auraient dû opter pour des opérations de couverture. Ce n'est pas si coûteux et c'est bien organisé. Le marché des services de couverture a beaucoup de profondeur. Pourquoi vos membres les plus importants ne l'ont-ils pas fait? Ils profitaient sans coût des circonstances antérieures, mais maintenant, ils se font brûler parce qu'ils ont peut-être pris de mauvaises décisions.

M. Brakel : Il y a, à n'en pas douter, un secteur financier énorme au Canada, et n'importe quelle banque serait ravie d'aider une entreprise à couvrir le risque de change.

Je pense qu'une partie des difficultés sont liées à la complexité de cela, à la prévisibilité des revenus que vous allez obtenir. Nous avons entendu des choses diverses de la part de nos membres. Certains recourent à cela sans hésitation. D'autres choisissent de ne pas le faire.

Par exemple, concernant les sociétés aurifères et les sociétés pétrolières, les gens achètent ces actions parce qu'ils veulent que les actions réagissent comme le marché pétrolier et le marché aurifère le font. Si vous optez pour une couverture, vous enlevez cela à l'investisseur. De très nombreuses sociétés pétrolières choisissent de ne pas obtenir de couverture pour que leurs actions réagissent comme les investisseurs le souhaitent.

M. Mallett : Les décisions de placement sont prises par des humains, après tout. On ne déclare pas simplement qu'un secteur donné n'est pas concurrentiel à l'échelle mondiale et que cela représente un problème.

Les préoccupations dont nos membres nous font part ne portent pas nécessairement sur le dollar qui est trop fort ou trop faible. Ce qu'ils n'aiment vraiment pas, c'est l'incertitude autour de cela. Il est très difficile de prendre une décision relative à la couverture sans savoir quels sont les risques et les coûts, car ils sont très difficiles à quantifier.

Il en va de même concernant l'horizon de planification, la nécessité de respecter la liste de prix, par exemple, qu'ils envoient à leurs clients ou la mesure dans laquelle ils doivent s'engager à acheter les intrants dans d'autres pays. Ce sont toutes de grandes décisions. Plus le dollar bouge, comme Hendrik l'a dit, plus ce genre de décisions est difficile à prendre. Ils développent une prime de risque pour cela. Dans un monde plus incertain, cela

they are less interested in investing. That is part of the issue. If we could come up with an ideal way to stabilize the movements in currency or at least give people more assurance of where it is likely to be that could help, but that has its costs and difficulties as well.

Senator Enverga: Thank you for the presentation. It has been mentioned many times that the low price of oil is a factor. Every time the oil price goes down, our dollar goes down too. As you said, one does not live without the other.

We keep on buying oil from outside the country. What happens if we buy our own oil? That is, keep the money within our country? Would that be a good thing for the Canadian dollar?

Mr. Brakel: Generally, Canada is a big net exporter of oil. The reason the international financial community is buying and selling Canadian dollars every day is, in large part, to get our oil. We are stuck with having that fluctuation between the Canadian dollar and oil prices.

But you are right, absolutely. Instead of importing oil from Venezuela and other countries, if we had pipelines keeping our oil within Canada that would absolutely be of benefit to Canada. We wouldn't have to import from other countries.

Senator Enverga: So how much benefit is it? Do you have something like a cost or growth estimate if were to we keep buying our own oil and don't import anything from another country?

Mr. Brakel: One of the challenges we have in North America is that refineries are glutted with oil. When we talk about West Texas Intermediate — that is the \$32 that it is at today — actually, for Western Canadian Select, which is a different grade of oil, there is a discount below that. Often Western Canadian Select is \$5 cheaper because it's heavier, it has a lot of sulphur, and they are shipping it to these refineries that are glutted with oil. What we'd like to do is get Canadian oil out to Asia, out east and all sorts of other places where they really need our oil so that we get a bit of a higher premium.

A few years ago the Chamber did an estimate, and they called it the *\$50 Million a Day* that we are losing in oil revenues because we can't get our oil out to the higher price markets, like in Asia and elsewhere. So, absolutely, redirecting our oil within Canada and getting it out to Asia would be a huge benefit to us.

Senator Enverga: We talk about infrastructure and putting money into infrastructure. Do you think a pipeline would be great infrastructure to help our economy and our dollar at the same time?

Mr. Brakel: Absolutely. The Chamber of Commerce supports it. We think it's critical for us to get our natural resources to market. There is incredible technology going into natural resources. Big parts of the green technology industry are

signifie qu'ils souhaitent moins investir. Cela fait partie du problème. Si nous pouvions trouver une façon idéale de stabiliser la monnaie ou au moins donner aux gens plus d'assurance sur ce qu'il en adviendra, cela pourrait aider, mais cela aussi s'accompagne de coûts et de difficultés.

Le sénateur Enverga : Merci de votre exposé. On a mentionné souvent que le faible prix du pétrole est un facteur. Chaque fois que le prix du pétrole fléchit, notre dollar fléchit aussi. Comme vous l'avez dit, l'un ne vit pas sans l'autre.

Nous continuons d'acheter du pétrole à l'étranger. Qu'arrive-t-il si nous achetons notre propre pétrole? Si nous gardons l'argent ici? Serait-ce une bonne chose pour le dollar canadien?

M. Brakel : En général, le Canada est un gros exportateur net de pétrole. La raison pour laquelle les milieux financiers internationaux achètent et vendent des dollars canadiens chaque jour, c'est en grande partie pour avoir notre pétrole. Nous sommes pris avec cette fluctuation entre le dollar canadien et les prix du pétrole.

Mais vous avez tout à fait raison. Plutôt que d'importer du pétrole du Venezuela et d'ailleurs, si nous avions des pipelines qui nous permettraient de garder notre pétrole au Canada, ce serait sans équivoque à l'avantage du Canada. Nous n'aurions pas à en importer.

Le sénateur Enverga : Qu'est-ce que cela représente comme avantage? Avez-vous une estimation de coût ou de croissance, si nous achetions notre pétrole et n'en importions pas?

M. Brakel : L'une des difficultés que nous avons, en Amérique du Nord, c'est que les raffineries sont saturées. Quand nous parlons du pétrole West Texas Intermediate — au prix actuel de 32 \$ —, en réalité, pour le pétrole Western Canadian Select, il y a un escompte et cela correspond à moins que le montant. Souvent le Western Canadian Select est de 5 \$ moins cher parce qu'il est plus lourd, qu'il contient beaucoup de soufre et qu'on l'expédie vers les raffineries saturées de pétrole. Ce que nous aimerions faire, c'est expédier le pétrole canadien en Asie, vers l'est, et à toutes sortes d'autres endroits où ils ont vraiment besoin de notre pétrole pour que nous puissions ainsi en tirer un peu plus.

Il y a quelques années, la Chambre de commerce du Canada a fait une estimation, et ils l'ont appelée *\$50 Million a Day*, ce qui correspond à ce que nous perdons en revenus sur le pétrole parce que nous pouvons amener notre pétrole sur les marchés où les prix sont les plus hauts, comme en Asie et ailleurs. Donc, rediriger notre pétrole au Canada et l'expédier en Asie représenterait un avantage énorme pour nous, oui.

Le sénateur Enverga : Nous parlons d'infrastructure et d'investissement dans l'infrastructure. Pensez-vous qu'un pipeline serait un bon élément d'infrastructure qui aiderait notre économie et notre dollar en même temps?

M. Brakel : Absolument. La Chambre de commerce appuie cela. Nous pensons qu'il est essentiel pour que nous puissions amener nos ressources naturelles sur le marché. Il y a de la technologie incroyable qui sert aux ressources naturelles.

coming from the natural resources industry. It's growing. If we make these critical investments and get our natural resources to market, yes, absolutely, we are very bullish on natural resources.

Senator Tannas: We had a good discussion yesterday with some witnesses around productivity. Senator Massicotte has talked a bit about it and you have responded, but I think we heard that Canada, in general, has about a 1 per cent productivity gap between us and the United States. Is there a difference the smaller the business? Is that gap wider? Is it the same? Is it smaller? Do you have any comments on why?

Mr. Mallett: Yes, I can certainly talk about that.

There is often a mixing or confusing of two concepts: one is economies of scale and the other is productivity growth. Certainly with small firms, when you talk about labour activity, they are more labour intensive, therefore less capital intensive, and therefore have lower labour productivity.

The more important issue is the growth in that productivity over time. There is mixed reaction. Looking at some points through the business cycle in the 1980s and 1990s perhaps some small firms were on the low side. Later results, especially small manufacturers and so on, were showing higher productivity growth than large enterprises. The difficulty is that no one has a good, solid measure of productivity because it's a vaporous kind of measure. It's how much output you produce for every given unit of inputs. How do you measure inputs? You can measure people but you cannot necessarily measure how much effort they're putting into their work. They may be showing up every day to work and working just as hard in some measures, but are they actually doing the right things and so on.

It's a difficult concept to measure. Many of the measures that we have tend to break things into categories that may not make a whole lot of sense because the business community is a series of vertically integrated steps. Small firms are embedded in those steps so that there may be a large manufacturer making a particular product, but they are buying hoses and parts from a medium-sized supplier but everyone is hiring an accountant and a lawyer and payroll services and all that, which may be a smaller enterprise.

Simply saying, "Let's group all these suppliers into a small group and then make the large firms. Oh, gee, those small firms are less productive; therefore they are a drag in the economy." No, they're embedded within the whole production process and the reason they're there is that it's better for these larger enterprises to subcontract that work out than doing it themselves.

There is a lot of confusion when you try to break those kinds of measures into size categories, or even industry categories, because there is so much interplay or interconnectedness between these

D'importants éléments du secteur de la technologie verte viennent de l'industrie des ressources naturelles. Il y a une croissance. Si nous faisons ces investissements cruciaux et que nous amenons nos ressources naturelles sur le marché, oui, absolument, nous sommes très axés sur les ressources naturelles.

Le sénateur Tannas : Nous avons eu une bonne discussion hier, avec certains témoins, au sujet de la productivité. Le sénateur Massicotte en a parlé un peu et vous avez répondu, mais je pense que nous avons entendu que le Canada, en général, a un écart de productivité d'environ 1 p. 100 par rapport aux États-Unis. Est-ce qu'il y a une différence pour les petites entreprises? L'écart est-il plus grand? Est-il le même? Est-il plus petit? Pouvez-vous nous dire pourquoi?

M. Mallett : Oui, je peux certainement vous parler de cela.

On mêle souvent deux principes : le premier est les économies d'échelle, et l'autre, la croissance de la productivité. Avec les petites entreprises, quand vous parlez d'activité liée à la main-d'œuvre, c'est une activité à prédominance de main-d'œuvre, et donc moins exigeante en investissements, ce qui fait que la productivité du travail est donc plus faible.

La préoccupation la plus importante réside dans la croissance de cette productivité au fil du temps. La réaction est mixte. À divers moments du cycle commercial, dans les années 1980 et 1990, certaines petites entreprises affichaient plutôt une faible croissance. Plus tard, les petits fabricants et autres ont affiché une croissance de la productivité supérieure à celle des grandes entreprises. La difficulté, c'est que personne n'a de moyen solide de mesurer la productivité parce que c'est un type de mesure incertain. C'est ce que vous produisez pour chaque unité donnée d'intrants. Comment mesure-t-on les intrants? Vous pouvez mesurer les personnes, mais pas nécessairement l'effort qu'elles déploient pour faire leur travail. Ces personnes se présentent au travail tous les jours et travaillent aussi fort dans une certaine mesure, mais font-elles exactement les bonnes choses, et tout cela?

C'est un concept difficile à mesurer. Bon nombre des mesures que nous avons tendent à répartir les choses en catégories qui n'ont pas nécessairement beaucoup de sens parce que le milieu des affaires est une série d'étapes intégrées verticalement. Les petites entreprises sont intégrées dans ces étapes, ce qui fait qu'un gros fabricant fait peut-être un produit en particulier, mais il achète des boyaux et des pièces d'un fournisseur de taille moyenne, mais tout le monde utilise les services d'un comptable et d'un avocat, lequel forme peut-être une petite entreprise.

On ne peut pas tout simplement dire : « Regroupons tous ces fournisseurs en un petit groupe et formons les grandes entreprises. Mais, oh, ces petites entreprises sont moins productives, alors elles contribuent à ralentir l'économie. » Non, elles sont intégrées dans le processus de production général, et la raison pour laquelle elles sont là, c'est que c'est mieux pour les grandes entreprises de sous-traiter le travail que de le faire elles-mêmes.

Il y a beaucoup de confusion quand on essaie de placer ces types de mesures en catégories de grandeur, ou même de les catégoriser selon le secteur, parce qu'il y a tellement de liens entre

kinds of businesses. It can be quite deceiving to be able to break those things into issues. That is not to say that productivity is not an important issue, but we have to look at it in a holistic sense rather than a micro sense.

Senator Tannas: Maybe we're getting off topic, but small business America or small business Canada, where are the deltas or are there any significant deltas that you have seen in your research and your work? We hear loud and clear from your organization and from others that small business is the engine of our economies, and thank God for small businesses and all that. So are there any comparators between American small business and Canadian small business?

Mr. Mallett: Small firms in the U.S. have an easier time growing. You've heard all the policy arguments around tax rates and so on, but I think there are also some major advantages around the way the geo-economic structure of the U.S. is so much more structured around networks and hub and spoke and so on. The upper U.S. Northeast is a densely populated area. People can move from St. Louis to Chicago to Nashville to Columbus, and all those cities are within an hour or two of driving. Canada isn't structured that way.

Apart from southern Ontario and southern Quebec, we have a long ribbon of cities that requires a very different transportation infrastructure. The wholesale sector is completely different. Canadian firms going from micro- to small- to medium-sized have to grow almost in an unnatural way, whereas in the U.S., if you become a solid supplier in central Ohio you can service Michigan, Indiana, South Carolina, all within a reasonable driving distance. You can't do that in Canada purely because of the geography.

I think that's one of the major disadvantages the Canadian economy has, probably because of the way our geography is laid out for us.

[Translation]

Senator Bellemare: I am trying to make sense of the data you have presented, especially the data from the Canadian Federation of Independent Business. Those results are surprising. I am wondering how much they have to do with your membership, as you say that 50 per cent of your members — and you have 109,000 of them — are from companies with five or more employees. So they are very small businesses.

The data is provided by sector, but there is a percentage indicating the cost constraints. I have always thought that, at the CFIB — as well as in chambers of commerce — a lot of your members were independent workers, small companies truly associated with independent work, in which case, as you said

ces types d'entreprises. On peut vraiment se tromper en catégorisant ces choses. Cela ne signifie pas que la productivité n'est pas un aspect important, mais nous devons regarder le tout, plutôt que de scruter les détails.

Le sénateur Tannas : Nous nous éloignons peut-être du sujet, mais en ce qui concerne les petites entreprises aux États-Unis et les petites entreprises au Canada, où se trouvent les divergences, ou les divergences importantes que vous avez constatées dans vos recherches et dans vos travaux? Votre organisation, entre autres, nous a dit haut et fort que la petite entreprise est le moteur de nos économies, que nous avons de la chance d'avoir de petites entreprises et tout cela. Est-ce qu'il y a des comparateurs entre les petites entreprises des États-Unis et celles du Canada?

M. Mallett : Pour les petites entreprises aux États-Unis, il est plus facile de prendre de l'expansion. Vous avez entendu tous les arguments stratégiques concernant les taux d'imposition et tout cela, mais je pense qu'il y a aussi de très grands avantages qui accompagnent la structure géoéconomique des États-Unis, laquelle est étroitement axée sur les réseaux, les plaques tournantes et tout cela. La partie nord du nord-est des États-Unis est une région densément peuplée. Les gens peuvent partir de St. Louis pour aller à Chicago, puis Nashville, puis Columbus, et toutes ces villes sont à une heure ou deux de route. Le Canada n'est pas structuré ainsi.

Outre le Sud de l'Ontario et du Québec, nous avons un long ruban de villes, ce qui exige une infrastructure de transport très différente. Le secteur du commerce de gros est complètement différent. Les entreprises canadiennes, qu'il s'agisse de microentreprises, de petites entreprises ou de moyennes entreprises, doivent croître d'une manière non naturelle, alors qu'aux États-Unis, si vous devenez un solide fournisseur du centre de l'Ohio, vous pouvez desservir le Michigan, l'Indiana, la Caroline du Sud, et tout cela, à une distance de route raisonnable. Vous ne pouvez pas faire cela au Canada, simplement à cause de la géographie.

Je pense que c'est l'un des grands désavantages de l'économie canadienne, parce que nous sommes probablement victimes de notre géographie.

[Français]

La sénatrice Bellemare : J'essaie de dégager un sens des données que vous nous avez présentées, en particulier les données qui nous proviennent de la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante. Ces résultats sont surprenants. Je me demande dans quelle mesure ils seraient liés à la composition de vos membres, parce que vous dites que 50 p. 100 de vos membres — vous avez 109 000 membres — proviennent d'entreprises de cinq employés et plus. Donc, ce sont de très petites entreprises.

Lorsqu'on examine les données, elles sont présentées selon les secteurs, mais il y a le pourcentage qui indique la pression sur les coûts. J'ai toujours pensé qu'à la FCEI — de même que pour les chambres de commerce —, parmi vos membres, il y avait beaucoup de travailleurs autonomes, de petites entreprises

yourself, the work is very intensive in terms of labour, but not in terms of capital. I have always thought that these were companies with a significant domestic market. Given that the dollar is low, I would have thought that foreign competitors, large consulting firms and small Canadian companies would have had an advantage. I understand that, if your members are only small retailers, they import a lot of products. Therefore, they will be hurt a bit by all this, just like consumers.

Can you shed some light on the issue by telling me about your members by sector, and telling me what sector you represent the most?

[English]

Mr. Mallett: Thank you very much for the question. Our membership is quite reflective of the business community at large. We don't have any obvious strength in one particular area or the other. Just fewer than 10 per cent of our members are manufacturers. Between 20 per cent to 25 per cent of our members are retailers; about 10 per cent are construction businesses; about 6 per cent are in the agri-business, area farmers and related industries.

The service sector is a bit underrepresented in our membership compared to the economy as a whole, but that is largely because just being a membership organization where we're knocking on doors saying, "Hey, join CFIB," they tend to be more hidden. They don't have signs in front of their businesses as much as a vendor or a retailer or whatever. But it is broadly reflective of the economy as a whole, between goods producing and the service sector.

It is an important question to ask whether there are advantages for small, nimble businesses to be able to respond positively to the kinds of changing forces we've got. Absolutely, I think there are tremendous opportunities and small firms have proven to be capable of filling opportunities when they take place, but it still takes time.

You have to have somebody with enough capital to be able to buy their inventory, develop or hire the people they need to meet the possible demand for their services. We are just saying that it can't take place within months of the dollar moving from one level to the next. Also, it requires confidence that the dollar will stay at a certain level to be able to do that.

Another interesting point relates to the previous question on technology. One reason that small firms are more labour intensive and less capital intensive is that labour is available in very small units. When you think about hiring somebody to help out in a

vraiment associées au travail autonome, auquel cas, comme vous l'avez dit vous-même, le travail est très intensif en matière de main-d'œuvre, mais pas en capital. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'entreprises qui avaient un marché interne important. Ainsi, étant donné que le dollar est faible, j'aurais cru que les compétiteurs étrangers, les grandes firmes de consultants, et les petites entreprises canadiennes auraient un avantage. Je comprends que, en ce qui concerne les détaillants, si vos membres ne sont que des vendeurs de petits commerces, ils importent beaucoup de produits. Donc, ils souffriront un peu de tout cela, tout comme le consommateur.

Pouvez-vous m'éclairer en me décrivant vos membres selon les secteurs, et me dire quel secteur vous représentez le plus?

[Traduction]

M. Mallett : Je vous remercie de cette question. Nos membres sont très représentatifs du milieu des affaires en général. Il n'y a pas un secteur ou un autre qui ressort particulièrement comme étant dominant. Un peu moins de 10 p. 100 de nos membres sont des fabricants. De 20 à 25 p. 100 de nos membres sont des détaillants; environ 10 p. 100 sont des entreprises de construction; environ 6 p. 100 sont des agroentreprises, des agriculteurs locaux et des entreprises connexes.

Le secteur des services est un peu sous-représenté parmi nos membres, par rapport à l'économie dans son ensemble, mais c'est dans une très grande mesure parce qu'il faut adhérer à notre organisation en tant que membre, que nous frappons aux portes pour inviter les entreprises à y adhérer et que les entreprises de ce secteur en particulier sont un peu cachées. Il n'y a pas d'affiche devant les locaux de ces entreprises comme c'est le cas devant la plupart des installations des fournisseurs ou des détaillants, par exemple. Nos membres sont tout de même généralement représentatifs de l'économie dans son ensemble, qu'il s'agisse de production de biens ou de fourniture de services.

La question de savoir s'il est avantageux pour les petites entreprises agiles d'être en mesure de répondre positivement aux types de forces changeantes que nous avons est importante. Je pense qu'à n'en pas douter, les possibilités sont formidables, et les petites entreprises ont montré qu'elles sont capables de saisir ces possibilités quand elles se présentent, mais il faut quand même du temps.

Il faut que quelqu'un ait assez de capital pour acheter le stock, et former ou recruter le personnel qu'il faut pour répondre à la demande dont leurs services pourraient faire l'objet. Nous disons simplement que cela ne peut se produire en quelques mois, après que le dollar soit passé d'un niveau à un autre. Il faut aussi l'assurance que le dollar va demeurer à un niveau donné, pour faire cela.

La question antérieure sur la technologie soulève un autre point intéressant. L'une des raisons pour lesquelles les petites entreprises sont plus exigeantes en main-d'œuvre et moins exigeantes en capital, c'est que la main-d'œuvre se présente en

business, you can hire someone for about three hours. The call-in requirements are such that you have to pay part-time temps for three hours when you call them in. That is a small unit of production.

If you want to buy a small unit of technology, you probably have to buy a machine or a truck. You could lease it; that is one element. That is why leasing is a much more common factor now. However, technology is only available in fairly large units, and a business has to get to a certain size. There is a minimum size of that unit, whether it's a customer-relationship management system, a piece of machinery, a truck, or a backhoe. You have to have the confidence that you'll get two or three years of good use of that product to be able to use it effectively. A piece of labour, hiring someone for a couple of hours, is a short-term thing. That is why for small firms it is less expensive to expand on labour than on technology.

Senator L. Smith: We've had a group of economists before us over the last couple of weeks talking about the fluctuations in the dollar and the causes, et cetera. We have asked questions related to assisting corporations, whether big or small.

I know it is hard to come up with a plan because there are some different categories of business, et cetera. In each of the presentations there was the decision about whether to invest in building Canada based on whether you have world-class talent. Market technology was one challenge of many manufacturers' global supply chains, best capital equipment. Another was relative efficiency, cost of transportation and availability of pricing information and so on.

If you had to make a three- or four-point plan that could apply generally to Canadian business to help them weather the storm and move forward, could you come up with your top three or four points that you think would be advantageous to Canadian companies, whether big or small?

Mr. Brakel: Absolutely. As we talked about before, people will not make decisions to invest millions of dollars based on where the loonie is. You have to have the long-term revenues and the business plan.

The first priority we hear from businesses across the country is the skills gap: "I can't find the employees." Any investments in training and enhanced flexibility to bring more immigrants to Canada would be first.

Senator L. Smith: The skills gap.

Mr. Brakel: Yes.

Senator L. Smith: Lack of education or experience? What is the skills gap?

très petites unités. Si vous avez besoin d'aide, vous pouvez retenir les services d'une personne pour trois heures environ. Les exigences en matière d'appels sont telles que vous devez payer une personne à temps partiel pour trois heures, quand vous la faites entrer au travail. C'est une petite unité de production.

Si vous voulez faire l'achat d'une petite unité de technologie, vous devez probablement avoir à acheter une machine ou un camion. Vous pourriez le louer; c'est un élément. C'est la raison pour laquelle la location est nettement plus courante maintenant. Cependant, la technologie n'est offerte qu'en unités assez considérables, et une entreprise doit en arriver à une certaine taille. L'unité en question est d'une taille minimale, qu'il s'agisse d'un système de gestion des relations avec les clients, d'une pièce d'équipement, d'un camion ou d'une rétrocaveuse. Vous devez avoir la certitude que vous en tirerez au moins deux ou trois années d'usage efficace pour pouvoir l'utiliser efficacement. Engager une personne pour quelques heures est une chose à court terme. C'est la raison pour laquelle il est moins coûteux pour les petites entreprises de prendre de l'expansion du côté de la main-d'œuvre que du côté de la technologie.

Le sénateur L. Smith : Au fil des dernières semaines, nous avons reçu des économistes qui nous ont parlé des fluctuations du dollar, des causes, et cetera. Nous avons posé des questions sur les façons d'aider les entreprises, petites et grandes.

Je sais qu'il est difficile d'établir un plan en raison des différentes catégories d'entreprises, et tout cela. Dans chacun des exposés, il était question de déterminer s'il fallait investir dans la construction du Canada en fonction des talents de classe mondiale. La technologie sur le marché est un enjeu pour les chaînes d'approvisionnement mondial de nombreux fabricants, et les meilleurs biens d'équipement. L'efficacité relative en était un autre, ainsi que le coût des transports et l'accès à l'information sur les prix, et cetera.

Si vous deviez établir un plan en trois ou quatre points qui s'appliquerait généralement aux entreprises canadiennes, pour les aider à résister à la tempête et à progresser, qu'est-ce qui serait avantageux pour les entreprises canadiennes, grandes ou petites?

M. Brakel : Tout à fait. Comme nous en avons parlé précédemment, les gens ne prennent pas la décision d'investir des millions de dollars en fonction de la situation du huard. Il faut avoir les revenus à long terme et le plan d'affaires.

Pour les entreprises à l'échelle du pays, ce qui passe avant tout, c'est le manque de compétences : « Je suis incapable de trouver des employés. » Tout investissement dans la formation et dans l'assouplissement des règles permettant de faire venir plus d'immigrants au Canada serait prioritaire.

Le sénateur L. Smith : Le manque de compétences.

M. Brakel : Oui.

Le sénateur L. Smith : Le manque d'éducation ou de compétences? Qu'est-ce que le manque de compétences?

Mr. Brakel: It is. Jobs and technologies out there today require greater and greater skills. We have unemployed people in Canada, but their skills don't always match with the skills required to fill the vacancies.

The success of new companies in services is all about the people and talent the business has; so skills are always number 1.

The second point we would make is the types of infrastructure investment that can give us big productivity gains to get our products to market more easily and cheaply. Some investments in infrastructure, like ports, roads or even the digital technology, can give us productivity gains in the long term. There's a lot of private sector investment in infrastructure out there and the government just has to sort of provide support. For example, VIA Rail would like to build a new passenger rail system to connect Toronto, Ottawa and Montreal. We're not talking about high-speed rail but about normal-speed rail because currently all those trains have to travel at 50 miles per hour because freight trains share the tracks. If we had dedicated passenger rail, we could double the speeds up to 90 or 100 miles an hour and we'd all get to Toronto in two hours and Montreal in one. Wouldn't that be great? These are investments that the government has to support.

So we would say skills, infrastructure and more support for innovation and technology. Those would be the suggestions.

Senator L. Smith: Do you guys have committees across the country that look at these types of issues to try to prioritize and get those messages out, besides all the analyses you do?

Mr. Brakel: Yes. We have committees on tax and innovation.

Yesterday, the Canadian Chamber of Commerce launched their Top 10 Barriers to Canadian Competitiveness initiative, going through the biggest things that are holding Canadian businesses back. They're issues like getting our resources to market, getting up to scale and making the investments in capital.

One stat that always troubled me was that for every dollar that an American company spends on capital, Canadians are at about 65 cents. We were catching up when the dollar was at parity and it was much cheaper for Canadians to bring in that technology, but we are worried that we will start to slow again.

Senator L. Smith: I would ask that of Mr. Mallett?

M. Brakel : C'est cela. Les emplois et la technologie, de nos jours, exigent des compétences de plus en plus grandes. Nous avons des chômeurs au Canada, mais leurs compétences ne correspondent pas toujours aux compétences qui sont requises pour doter les postes vacants.

Le succès des nouvelles entreprises de services se fonde entièrement sur les personnes et sur les talents que l'entreprise possède; les compétences passent avant tout.

Le deuxième point que nous voulons souligner, ce sont les types d'investissements dans l'infrastructure qui peuvent nous donner de forts gains de productivité et nous permettre d'amener nos produits sur les marchés plus facilement et à moindre coût. Certains investissements dans l'infrastructure, comme les ports, les routes et, même, la technologie numérique peuvent nous donner des gains de productivité à long terme. Le secteur privé investit beaucoup dans l'infrastructure en ce moment, et le gouvernement n'a en fait qu'à donner son soutien. Par exemple, VIA Rail aimerait construire un nouveau réseau de transport ferroviaire de passagers reliant Toronto, Ottawa et Montréal. Nous ne parlons pas d'un réseau pour train à haute vitesse, mais d'un réseau pour trains normaux, car en ce moment, tous les trains doivent rouler à 50 milles à l'heure à cause des trains de marchandises qui utilisent la même voie ferrée. Si nous avions des voies ferrées réservées aux trains de passagers, la vitesse pourrait être le double, à 90 ou 100 milles à l'heure, et nous arriverions tous à Toronto en deux heures, et à Montréal en une heure. Ne serait-ce pas fantastique? Ce sont des investissements que le gouvernement doit soutenir.

Donc, nous dirions que ce sont les compétences, l'infrastructure et un meilleur soutien à l'innovation et à la technologie. Ce sont les suggestions.

Le sénateur L. Smith : Est-ce que vous avez des comités à l'échelle du pays qui se penchent sur les questions de ce genre dans le but d'établir les priorités et de passer les messages, en plus de l'analyse que vous faites?

M. Brakel : Oui. Nous avons des comités sur l'imposition et l'innovation.

Hier, la Chambre de commerce du Canada a lancé son initiative, Les 10 principaux obstacles à la compétitivité, visant les facteurs les plus importants qui empêchent les entreprises canadiennes d'avancer. Il y a des problèmes comme celui de nos ressources qui ne se rendent pas sur les marchés, la nécessité de nous mettre à niveau et de faire les investissements en capital.

S'il est une statistique qui me trouble toujours, c'est celle selon laquelle pour chaque dollar qu'une entreprise américaine consacre au capital, les Canadiens consacrent 65 ¢. Nous étions en train de les rattraper quand le dollar canadien était à parité et qu'il était beaucoup moins cher pour les Canadiens d'acquérir la technologie, mais nous nous inquiétons que tout cela se remette à ralentir.

Le sénateur L. Smith : J'aimerais que M. Mallett réponde à la question.

Mr. Mallett: I don't disagree at all with Mr. Brakel's statement, but it is interesting that I have a very different list.

Senator L. Smith: What is your list?

Mr. Mallett: Let us start with the broad principles of promoting and protecting the entrepreneurial culture within Canada. We are envied around the world for having people who are confident enough to start their own businesses and succeed. We have enough success in business creation around here, which helps in the long run. It's not quite at the level we see in the U.S., largely because of other structural advantages, but it is not something that we should ignore or take lightly.

It will be an interesting test, because Alberta and Saskatchewan have more self-employed people per capita than anywhere else in the country — B.C. as well. Because those economies have been challenged, Alberta and Saskatchewan the most, it will be interesting to see how quickly they rebound if there's a restructuring. I have high hopes that because people have had so much exposure to self-employment and entrepreneurship in those economies they will be able to restructure faster than elsewhere in the country.

The flexibility to operate is the second one. Things like the small business tax rate is critical to maintaining the ability of firms to retain equity where they don't have the availability of scale in that they can't borrow or take on equity markets to the same degree. Things like the small business tax credit helps give a signal. We are not in favour of things like direct government intervention or direct government subsidies to small businesses.

Finally, and many people have said it before, open markets nationally by removing internal trade barriers will allow businesses to grow organically between provinces. This is critically important as well because businesses naturally grow to the most available market to them. If it is easier to sell to another country than to customers in another province, it says something about how restrictive it is in Canada. Those are my three asks.

Senator L. Smith: If we do a study on opening barriers between provinces, would you like to give us testimony in support and participate in it?

Mr. Mallett: Wholeheartedly. I am sure the chamber would like that, too.

Mr. Brakel: We would love it.

Senator L. Smith: Did you talk about venture capital in terms of changing the Canadian mentality from risk aversion to taking more risk?

M. Mallett : Je ne suis pas du tout en désaccord avec ce que M. Brakel a dit, mais, chose intéressante, ma liste est très différente.

Le sénateur L. Smith : Quelle est votre liste?

M. Mallett : Partons des principes généraux de promotion et de protection de la culture entrepreneuriale au Canada. On nous envie partout dans le monde d'avoir des gens assez confiants pour se lancer en affaires et réussir. Nous avons un bon succès en création d'entreprises, ici, ce qui aide à long terme. Nous ne sommes pas tout à fait au même niveau que les États-Unis, dans une grande mesure en raison d'autres avantages d'ordre structural, mais ce n'est pas un facteur que nous devons ignorer ou prendre à la légère.

Ce sera un test intéressant, car l'Alberta et la Saskatchewan comptent plus de travailleurs autonomes par personne que n'importe où ailleurs au pays, y compris en Colombie-Britannique. Parce que ces économies ont été mises au défi — l'Alberta et la Saskatchewan plus que toutes —, il sera intéressant de voir à quel rythme elles vont rebondir s'il y a une restructuration. Je nourris beaucoup d'espoir, parce que les gens sont si exposés au travail autonome et à l'entrepreneuriat, dans ces économies, qu'ils seront en mesure de se restructurer plus vite qu'ailleurs au pays.

Vient ensuite la flexibilité requise pour fonctionner. Des choses comme l'imposition des petites entreprises sont essentielles au maintien de la capacité des entreprises de préserver leur valeur si elles n'ont pas l'échelle, en ce sens qu'elles ne peuvent emprunter ou s'attaquer aux marchés des actions dans la même mesure. Les choses comme le crédit d'impôt aux petites entreprises donnent un signal. Nous ne préconisons pas des choses comme l'intervention directe du gouvernement ou des subventions gouvernementales directes aux petites entreprises.

Enfin — bien des gens l'ont dit avant —, l'ouverture des marchés nationaux par le retrait des obstacles internes au commerce permettra aux entreprises de croître de façon organique entre les provinces. C'est essentiel aussi, car les entreprises croissent naturellement vers le marché qui leur est le plus accessible. S'il est plus facile de vendre à un autre pays qu'aux clients d'une autre province, cela en dit long sur les restrictions au Canada. Ce sont mes trois demandes.

Le sénateur L. Smith : Si nous menons une étude sur l'aplanissement des obstacles entre les provinces, aimeriez-vous témoigner et y participer?

M. Mallett : Sans hésitation. Et je suis sûr que la Chambre de commerce du Canada le souhaiterait aussi.

M. Brakel : Nous en serions ravis.

Le sénateur L. Smith : Avez-vous parlé de capital de risque dans l'optique d'un changement de mentalité au Canada, où l'on passerait de l'aversion pour le risque à l'augmentation des risques?

Mr. Mallett: It's not that we have so much risk aversion. The venture capital market in Canada is dealing with a much smaller pool. It is not so much the quality of the pool; it's much smaller. The U.S. VC system has its hubs in Massachusetts and Silicon Valley, California. It's difficult to get that kind of scale of effort going. Venture capital is only a very thin edge of business creation in Canada. The vast majority of business startups happen on a shoestring, using parents' money or friends' basements, and that's as much as we have to promote and protect.

Mr. Brakel: Just to build on Ted's comments, absolutely, venture capital is critical. We issued a report last year on how to build up the venture capital industry in Canada because we hear from a lot of companies in Canada, like Shopify, which is just around the corner, that they get repeated offers to go to the United States where it is more alluring, but what we want to do is to build up a really strong domestic venture capital industry in Canada. There are questions about size, but it is growing. We could do so much more.

You look at some of the solutions, like B.C.'s investment tax credit, which is a 30 per cent refundable tax credit, but you have to have your money in for five years. We think that has worked really well in B.C. We know that flow-through shares work really well for mineral exploration. What is the point of giving a company a tax credit if they are not going to have any revenues for the next five years? So, instead, that tax credit is passed along to the investors. That has worked really well for mineral exploration, but it can work really well in biotech.

We exempt the capital gains on your TFSAs to encourage people to save more for retirement. Why not exempt certain capital gains if you invest in a high-risk company that's going to produce a new technology?

Venture capital, absolutely, I think is critical to growing our businesses.

Senator Greene: I'm interested in your comment about your Nova Scotia members being the most optimistic members that you've got across the country. I'm interested in this because I would suspect that, if you took a survey of Nova Scotians in general, they would not be amongst even the top five provinces.

Can you explain why you believe your members are more optimistic than perhaps the population as a whole in the province would be?

Mr. Mallett: I think it is a very good question. Let me just refer to the Nova Scotia results, which would be the third page of the provincial document I had. Traditionally, during the recovery

M. Mallett : Ce n'est pas que nous soyons si allergiques au risque. Le marché du capital de risque au Canada mise sur un bassin nettement plus petit. Ce n'est pas une question de qualité, mais de quantité. Le bassin est nettement plus petit. Aux États-Unis, le système relatif au capital de risque a des plaques tournantes au Massachusetts et dans la Silicon Valley, en Californie. Il est difficile d'obtenir une telle échelle d'effort. Le capital de risque n'est qu'une très mince partie de la création d'entreprises au Canada. La grande majorité des entreprises qui démarrent le font avec très peu, et misent sur l'argent des parents ou les sous-sols des amis, et c'est tout ce que nous avons à promouvoir et à protéger.

M. Brakel : J'ajouterais aux observations de Ted qu'en effet, le capital de risque est essentiel. Nous avons publié un rapport, le mois passé, sur la façon d'asseoir l'industrie du capital de risque du Canada, parce que nous entendons beaucoup dire que des entreprises au Canada, comme Shopify, qui émerge, reçoivent à répétition des offres pour aller aux États-Unis, là où c'est plus attrayant, mais ce que nous voulons, c'est construire une industrie du capital de risque vraiment solide au Canada. Il y a des questions sur la taille, mais on constate une croissance. Nous pourrions en faire tellement plus.

Il y a des solutions comme le crédit d'impôt à l'investissement de la Colombie-Britannique, un crédit d'impôt remboursable de 30 p. 100, mais il faut que l'argent soit là pour cinq ans. Nous pensons que cela a très bien fonctionné en Colombie-Britannique. Nous savons que les actions accréditives fonctionnent vraiment bien pour l'exploration minière. À quoi sert-il de donner un crédit d'impôt à une entreprise si elle ne peut avoir de revenus pour les cinq années suivantes? Au lieu de cela, le crédit d'impôt est transmis aux investisseurs. Cela fonctionne vraiment bien pour l'exploration minière, mais cela fonctionnerait aussi vraiment bien pour la biotechnologie.

Nous exemptons les gains en capital sur les CELI pour encourager les gens à épargner pour la retraite. Pourquoi ne pas exempter certains gains en capital si vous investissez dans une entreprise à haut risque qui va produire de la nouvelle technologie?

Le capital de risque, oui, absolument, je pense que c'est essentiel à la croissance de nos entreprises.

Le sénateur Greene : J'ai trouvé intéressant votre commentaire au sujet de vos membres de la Nouvelle-Écosse qui sont vos membres les plus optimistes à l'échelle du pays. Cela m'intéresse, car je pense qu'un sondage général des Néo-Écossais les placerait parmi les cinq premières provinces.

Pouvez-vous expliquer pourquoi vous croyez que vos membres sont plus optimistes que le serait l'ensemble de la population de la province?

M. Mallett : Je pense que c'est une excellente question. Permettez-moi de revenir sur les résultats de la Nouvelle-Écosse, qui se trouvent à la troisième page du document provincial que

from the financial crisis, Nova Scotia firms were lagging behind the national average quite significantly but really, starting at the end of 2014, we saw a significant hiking up of optimism.

The structure of the question that is used for that particular index is how you expect your business to perform 12 months from now. It's a forward expectation, so it's a relative measure. I'm going to be better off than I am now, on average.

Perhaps one can say that Nova Scotia businesses are due some optimism because they have been lagging for such a long time. If you look at the general state of business health, which is chart number three in that area, it has traditionally lagged. Only 30 to 40 per cent of businesses said that their businesses were in good health. That's low. That's nationally, but lately, in the past two years, we are now up to roughly the 50 per cent number which is, historically, one of the higher numbers that we tend to get across the country.

We think that a lot of this is because of the stimulating effects of the dollar, because so much of the Nova Scotia economy has revolved around either forestry or tourism, that they expect that there are some spinoff benefits that happen more quickly than in, say, a manufacturing base like Ontario and Quebec, where it takes more time for a currency change to have an effect on the forward expectations. If they are selling their products overseas or to the U.S., they will see other benefits.

The transmission of the benefits of a lower currency has been faster in the Maritimes than in other provinces.

Senator Greene: Amongst your members then in the Maritimes in general, would the tourism component be the largest?

Mr. Mallett: Tourism isn't officially a sector in the SIC sense, but it's hospitality and transportation. There are a lot of service businesses that are connected with tourism and so on. It is very difficult to have a direct connection with that, but I suspect that we have an awful lot more waiting within the tourism sector no matter what the industry sector is in that province. It's a good question. It's worth delving into in more detail.

Senator Greene: It's very interesting because there is a lack of connection between where I believe most Nova Scotians are about the future and the businesses they might work for.

Mr. Mallett: It's better to have that than the other way around.

Senator Greene: Yes, I suppose it is.

Mr. Mallett: Hopefully, the optimism of employers will find its way into the general populous, through the people working for them, and I think, over time, you'll probably see consumer sentiment start rising in Nova Scotia as well.

j'avais. Traditionnellement, pendant la reprise qui a suivi la crise financière, les entreprises néo-écossaises étaient nettement derrière, par comparaison avec la moyenne nationale, mais en réalité, à compter de la fin de 2014, nous avons vu l'optimisme grimper.

La question qui est utilisée pour cet indice particulier est : quel rendement pensez-vous que votre entreprise donnera dans 12 mois? C'est une attente pour l'avenir, alors c'est une mesure relative. En moyenne, les choses iront mieux que maintenant.

On pourrait dire que les entreprises de la Nouvelle-Écosse devraient se montrer optimistes, parce qu'elles sont à la traîne depuis si longtemps. Si vous regardez l'état de santé général des entreprises, sur le diagramme trois, il est traditionnellement derrière. Seules 30 à 40 p. 100 des entreprises ont dit que leurs affaires étaient saines. C'est faible. C'est à l'échelle nationale, mais dernièrement, depuis deux ans, nous en sommes à peu près à 50 p. 100, ce qui est depuis toujours l'un des meilleurs résultats que nous obtenons généralement à l'échelle du pays.

Nous croyons que c'est en grande partie attribuable aux effets stimulants du dollar, étant donné qu'une si grande partie de l'économie de la Nouvelle-Écosse tourne autour de la foresterie ou du tourisme, ce qui fait qu'ils s'attendent à des retombées plus rapides que, par exemple, dans le secteur manufacturier de l'Ontario et du Québec, là où il faut plus de temps pour que l'évolution de la monnaie produise un effet sur les attentes pour l'avenir. S'ils vendent leurs produits à l'étranger ou aux États-Unis, ils constateront d'autres avantages.

La transmission des avantages d'une monnaie plus faible se fait plus rapidement dans les Maritimes que dans les autres provinces.

Le sénateur Greene : Parmi vos membres qui sont dans les Maritimes, en général, est-ce que le volet du tourisme est le plus important?

M. Mallett : Le tourisme n'est pas officiellement un secteur dans la classification type des industries, mais on y trouve l'accueil et le transport. Il y a de nombreuses entreprises qui sont liées au tourisme et tout cela. Il est très difficile d'établir un lien direct avec cela, mais je soupçonne que nous devons attendre énormément plus concernant le tourisme, peu importe le secteur industriel dans la province. C'est une bonne question. Il vaudrait la peine de se pencher plus longuement là-dessus.

Le sénateur Greene : C'est intéressant, car on ne peut faire le lien entre là où je pense que la plupart des Néo-Écossais se situent par rapport à l'avenir et les entreprises pour lesquelles ils pourraient travailler.

M. Mallett : C'est préférable ainsi que l'inverse.

Le sénateur Greene : Oui, en effet.

M. Mallett : Espérons que l'optimisme des employeurs se communiquera à la population générale, par l'intermédiaire des personnes qui travaillent pour elles. Je pense qu'avec le temps, vous verrez l'humeur des consommateurs se mettre à s'améliorer en Nouvelle-Écosse aussi.

Senator Greene: I hope so.

Senator Ringuette: Mr. Mallett, particularly — my regards to Dan Kelly by the way — I'm looking at your graph 11, major cost constraints nationally. Bank fees I know very well, and I have been trying to highlight that issue and will continue to do so.

However, what is very intriguing to me is the insurance issue in your graph. Insurance is in the private sector. We think that the competition is relatively good in Canada so that there is flexibility with regard to cost and so forth, but have you investigated why insurance has such a high rate and of concern to your members?

Mr. Mallett: Insurance is one of those areas that businesses have very little control over. There tends to be a bit of whipsawing that takes place within the industry. When there is a major shock; 9/11 created a massive ripple effect through the insurance sector.

Senator Ringuette: That was a decade ago.

Mr. Mallett: That's the way that it seems to move. Small business owners may have a feeling about what their own risk profile is, but the insurance industry has another idea of what risk profile is. So it's not a meeting of minds of what businesses feel is an appropriate risk profile versus what they are being charged by insurance companies. We tend to find very delayed movements in the cost of insurance for small firms based on some of those ripples that take place within broader insurance markets.

Again, we talked about hedging. That's a form of insurance. It's a form of sales insurance for businesses, and there is a cost associated with that. But if the cost of buying that insurance is out of line with what a business feels their appropriate risk profile is then you will have concerns over that sort of thing.

Again, it's not a direct measure of the costs themselves; it's a feeling about how much control they have over their ability to manage those costs.

Senator Ringuette: As 45 per cent of your members said that the cost of insurance was an issue, have you investigated why? The commodity issue, capital, technology, occupancy, tax regulation, we understand those, but to my surprise after banking the insurance cost is a major constraint. To me, it's an indication that the insurance scheme needs to be looked at. Why is it creating such a cost constraint on our business community?

Mr. Mallett: I'll have to take a look at that in greater detail, if you want to raise that with others. But I can go back into some of our history and see where that changes and where it is related to other elements. It is a very good question.

Le sénateur Greene : Je l'espère.

La sénatrice Ringuette : Monsieur Mallett, en particulier — mes salutations à Dan Kelly, en passant —, je regarde votre graphique 11, concernant les principales pressions sur les coûts à l'échelle nationale. Je suis très au fait des frais bancaires, j'essaie de mettre cette question en lumière et je vais continuer de le faire.

Ce qui m'intrigue toutefois, ce sont les assurances qui paraissent dans votre graphique. L'assurance relève du secteur privé. Nous pensons que la concurrence est plutôt bonne au Canada, offrant ainsi une souplesse pour ce qui est des coûts et ainsi de suite. Avez-vous tenté de savoir pourquoi les assurances coûtent tant et préoccupent tellement vos membres?

M. Mallett : L'assurance est l'un des secteurs sur lesquels les entreprises n'exercent que très peu de contrôle. Il tend à y avoir des fluctuations au sein du secteur lorsqu'il y a un grand choc. Ainsi, le 11 septembre a envoyé des ondes de choc au sein du secteur des assurances.

La sénatrice Ringuette : C'était il y a 10 ans.

M. Mallett : C'est la façon dont semble évoluer le secteur. Les propriétaires de petites entreprises ont peut-être une idée de leur profil de risque, mais le secteur des assurances s'en fait une autre. Il n'y a donc pas de correspondance entre ce que les entreprises pensent être un profil de risque convenable et les primes exigées par les compagnies d'assurance. Nous trouvons que les primes payées par les petites entreprises tardent longtemps à évoluer si l'on pense aux ondes de choc sur les marchés d'assurance plus élargis.

Encore une fois, il s'agit de se couvrir. C'est une forme d'assurance. C'est une forme d'assurance pour les ventes des entreprises, et il y a un coût qui l'accompagne. Mais si les primes d'assurance ne concordent pas avec le profil de risque envisagé par l'entreprise, il y aura des préoccupations à cet égard.

Je le répète : ce n'est pas une évaluation directe des coûts; c'est la perception qu'ont les entreprises de leur capacité de gérer les coûts.

La sénatrice Ringuette : Puisque 45 p. 100 de vos membres ont indiqué que le coût des assurances était un problème, avez-vous cherché à comprendre pourquoi? Les problèmes associés aux produits de base, au capital, à la technologie, au taux d'occupation, à la réglementation fiscale, nous les comprenons, mais à ma grande surprise, vient après les frais bancaires le coût des assurances comme facteur important. Pour moi, cela indique qu'il faut revoir le régime des assurances. Pourquoi les primes exercent-elles tant de pression sur nos entreprises?

M. Mallett : Il va falloir que j'examine le dossier de plus près, et vous pouvez bien sûr poser la question aux autres témoins. Mais je peux examiner notre histoire, voir où sont survenus les changements et déterminer s'il y a des liens avec d'autres facteurs. C'est une excellente question.

[Translation]

Senator Massicotte: Mr. Brakel, concerning venture capital funds, you suggested changing the tax credits program to encourage investors, especially small ones, to invest in those funds. Our committee has debated this a lot, but the most significant dilemma in terms of venture capital, in my opinion, has to do with the fact that it is not profitable over a period of 10 to 15 years. The returns are not in line with the risk taken. Should the government and the taxpayers subsidize venture capital investments?

I am a bit puzzled. Fundamentally, those mechanisms have to stand on their own two feet, but they are not profitable. Additions are made to the funds through the government, the BDC, and so on, as that is very important for the Canadian economy. However, something is not right. It is questionable to provide funding when it is not profitable from the outset. Do you have any comments on that?

Mr. Brakel: You are completely right. Profitability and the rate of return on those types of funds carry a very high risk, and the amount of time that passes before a return is enjoyed is long. Those are long-term investments. So we believe that the government definitely has a role to play, and the investments made by the BDC have greatly helped the venture capital industry in Canada. When we bring this up with Canada's Venture Capital and Private Equity Association, they tell us that these types of investments require the private sector to match the investment. That increases the industry's investment capacity.

So we believe that the government certainly has a role to play. As you said so well, profitability is very often low, but when the government creates fiscal incentives to improve the revenue on those investments, it may help attract a lot more capital.

Around the world, in the United States as in Europe, the government plays an important role in that kind of venture capital.

Senator Bellemare: Mr. Mallett, I was looking at the business barometer, and all the provinces, with the exception of Alberta, are more optimistic than the Canadian average. Among your members, is the percentage of respondents from Alberta proportionally higher than that the province's population in your survey?

[English]

Mr. Mallett: No, it's roughly equivalent. About ten per cent of our members are based in Alberta. We have a lot of members in Saskatchewan as well, maybe another 5 per cent, but because those two provinces are so far below the national average it's weighting down significantly. We've never seen barometer index levels down to the 20s, where Alberta is right now, and that's

[Français]

Le sénateur Massicotte : Monsieur Brakel, en ce qui concerne les fonds de capital de risque, vous avez suggéré de modifier le programme de crédits pour inciter les investisseurs, surtout les petits, à investir dans ces fonds. Notre comité en a beaucoup débattu, mais le dilemme le plus important en ce qui concerne le capital de risque, à mon avis, est lié au fait que ce n'est pas profitable pour une période de 10 à 15 ans. Les retours ne sont pas équivalents aux risques entrepris. Le gouvernement et les contribuables devaient-ils subventionner les investissements de capital de risque?

Je suis un peu perplexe. Fondamentalement, il faut que ces mécanismes se tiennent debout par eux-mêmes, mais ce n'est pas rentable. Par l'intermédiaire du gouvernement, de la BDC, et cetera, on ajoute à des fonds, parce que c'est très important pour l'économie canadienne. Cependant, quelque chose ne fonctionne pas. Verser des crédits alors que ce n'est pas rentable au départ, c'est douteux. Avez-vous des commentaires à faire à cet égard?

M. Brakel : Vous avez tout à fait raison. La rentabilité, le taux de retours sur ce genre de fonds présentent un risque très élevé, et le temps qui s'écoule avant de toucher un retour est long; ce sont des investissements de longue durée. Donc, nous croyons que le gouvernement a certainement un rôle à jouer, et les investissements faits par la BDC ont beaucoup aidé l'industrie du capital de risque au Canada. Lorsqu'on aborde la question avec l'Association canadienne du capital de risque et d'investissement, elle nous dit que ce genre d'investissements exige du secteur privé qu'il investisse l'équivalent des fonds. Ainsi, cela augmente la capacité d'investissement de cette industrie.

Nous croyons donc que le gouvernement a certainement un rôle à jouer. Comme vous l'avez si bien dit, la rentabilité étant très souvent faible, mais lorsque le gouvernement crée des incitatifs sur le plan fiscal pour améliorer le revenu de ces investissements, cela peut aider à attirer beaucoup plus de capital.

Partout dans le monde, aux États-Unis comme en Europe, le gouvernement joue un rôle important dans ce genre de capital de risque.

La sénatrice Bellemare : Monsieur Mallett, je regardais le baromètre des affaires des provinces, et toutes les provinces, à l'exception de l'Alberta, sont plus optimistes que la moyenne canadienne. Parmi vos membres, le pourcentage des répondants qui proviennent de l'Alberta est-il plus élevé proportionnellement à la population de cette province dans votre sondage?

[Traduction]

M. Mallett : Non, c'est à peu près pareil. Environ 10 p. 100 de nos membres se trouvent en Alberta. Nous avons aussi pas mal de membres en Saskatchewan, peut-être un autre 5 p. 100, mais puisque ces deux provinces se situent tellement en deçà de la moyenne nationale, elles exercent une pression considérable. Nous n'avons jamais vu l'index barométrique se situer en deçà de

what is bringing the whole average down. That's why almost everybody else is above the average.

[Translation]

Senator Bellemare: All the others are above the average, even Saskatchewan, which is at 58.7. Alberta is the only one that is lower. That is why I was thinking that there should be a significant proportion, but you say it is only about 10 per cent.

[English]

Senator Enverga: It's actually on the same line of questioning. Saskatchewan and Alberta have some similarities. What is wrong with Alberta, and how come Saskatchewan is a lot better than Alberta? Is there any big difference between the two?

Mr. Mallett: Alberta's economy has had a couple of generations of adapting to the oil extraction industry. Heavy investment in oil sands, heavy oil and so on has created a structured economy around that. Saskatchewan is far newer at that element. It was more traditionally a farming economy, potash, timber, uranium to some degree as well, so it only came fairly late to the process of oil and gas extraction. Therefore, its economy was not structurally built around that element. That's why we are seeing a different kind of reaction, at least in terms of this element.

The same can be applied to Newfoundland and Labrador. They are facing the same kinds of conditions for their offshore industry. Maybe their prices are not quite so dire because we are dealing with the Brent as opposed to WTI, but the small business sector is not integrated within oil extraction as the Alberta economy has been.

The Chair: Thank you. Senators, I have a little note that I'm going to read. This is our last meeting on the currency issue, and so I have a little note to read that I think is quite appropriate. I'm just going to read it into the record before we say goodbye to our witnesses.

The note reads: "Senators, although I am no longer on the committee, or a senator for that matter, I would like to close the loop on a very important issue. As members may recall, on April 9, 2014, I purchased 0.18 bitcoin in committee, from a bitcoin ATM, for \$100. Several members reminded me that I would have to pay a capital gains tax should I cash out that bitcoin at a profit. Well, colleagues, you can rest easy knowing that my assistant cashed out my 0.18 bitcoin for \$85, a net loss of \$15 over a course of almost two years. I actually should have received close to 89 for my bitcoin, but the machine does not dispense change. I wish you all the best. Senator Irving Gerstein."

30, là où se trouve l'Alberta actuellement, et c'est ce qui rabaisse la moyenne. C'est la raison pour laquelle presque toutes les autres se situent au-dessus de la moyenne.

[Français]

La sénatrice Bellemare : Toutes les autres sont au-dessus de la moyenne, même la Saskatchewan qui est à 58,7. Il y a seulement l'Alberta. C'est la raison pour laquelle je me disais qu'il devait y avoir une proportion importante, mais vous dites que c'est d'environ 10 p. 100 seulement.

[Traduction]

Le sénateur Enverga : Ma question porte sur le même sujet. On constate des similarités entre la Saskatchewan et l'Alberta. Quel est le problème en Alberta, et comment se fait-il que la Saskatchewan se porte beaucoup mieux? Y a-t-il une grande différence entre les deux provinces?

M. Mallett : L'économie de l'Alberta s'est adaptée à l'industrie d'extraction pétrolière au fil des générations. On a investi des sommes considérables dans les sables bitumineux, dans le pétrole lourd et ainsi de suite, et une économie structurée s'est construite autour de ces activités. La Saskatchewan a beaucoup moins d'expérience. L'économie reposait traditionnellement sur l'agriculture, avec des secteurs de potasse, de bois d'œuvre, et d'uranium d'une certaine taille, et ce n'est que récemment que la province exploite ses réserves de pétrole et de gaz naturel. C'est la raison pour laquelle son économie n'était pas fondée sur ce secteur. D'où la réaction différente, du moins pour ce qui de ce secteur.

Terre-Neuve-et-Labrador est confrontée au même problème. Son secteur d'extraction en mer fait face aux mêmes conditions. Il se peut que les prix ne soient pas aussi bas, puisqu'il s'agit du pétrole Brent, plutôt que du pétrole WTI, et le secteur des petites entreprises n'est pas aussi intégré à celui de l'extraction pétrolière qu'il ne l'est dans l'économie de l'Alberta.

Le président : Merci. Chers collègues, j'ai ici une petite note que je vais vous lire. Nous en sommes à notre dernière réunion sur le taux de change, et la note me semble tout à fait appropriée. Je vais la lire pour le compte rendu avant que nos témoins ne nous quittent.

La note se lit ainsi : « Chers collègues, même si je ne suis plus membre du comité, ni même sénateur, j'aimerais boucler la boucle sur une question très importante. Le 9 avril 2014, comme se souviendront peut-être les membres du comité, j'ai acheté d'un guichet automatique 0,18 bitcoin lors d'une séance du comité, ce qui m'a coûté 100 \$. Plusieurs membres m'ont rappelé que j'aurais à payer de l'impôt sur les gains en capital si je réalisais un profit sur mon achat de bitcoin. Chers collègues, soyez rassurés, mon assistant a encaissé mon 0,18 bitcoin et a obtenu 85 \$, soit une perte nette de 15 \$ sur une période de presque deux ans. J'aurais dû en fait recevoir presque 89 \$ pour mon bitcoin, mais la

Witnesses, thank you very much for a very informative session. I think we have all enjoyed it very much. Senators, again, if you could remain for a few minutes in a closed session after we say goodbye. I want to make sure everybody's represented here. We were very uncomfortable yesterday because it was only Tories, and I don't want to conduct business that way. If we could all remain, that would be great.

(The committee continued in camera.)

OTTAWA, Wednesday, February 24, 2016

The Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce met this day at 4:23 p.m. to study the issues pertaining to internal barriers to trade.

Senator David Tkachuk (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Good afternoon and welcome to the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce.

My name is David Tkachuk and I'm the chair of this committee. Today is our first meeting on our special study of issues pertaining to internal barriers to trade.

I would like to welcome for the first time before our committee the Honourable Navdeep Bains, Member of Parliament for Mississauga—Malton and appointed Minister of Innovation, Science and Economic Development on November 4, 2015. Minister Bains has extensive parliamentary experience, having represented Mississauga—Brampton South from 2004 to 2011. He served as Privy Councillor and Parliamentary Secretary to Prime Minister Paul Martin and then as Critic for Public Works and Government Services; Treasury Board, International Trade, Natural Resources; and Small Business and Tourism. Minister Bains has a Bachelor of Administrative Studies from York University, a Masters of Business Administration from the University of Windsor and he holds a Certified Management Accountant designation.

Accompanying the minister today are officials from Innovation, Science and Economic Development, John Knubley, Deputy Minister; Mitch Davies, Assistant Deputy Minister and Internal Trade Promotion Office, Strategic Policy Sector; and Nipun Vats, Director General and Internal Trade Promotion Office, Strategic Policy Sector. Joining us for the second portion of our meeting, when the minister leaves, will be Stephen Fertuck, Director of Internal Trade Promotion Office.

machine ne donnait pas de plus petites coupures. Veuillez agréer mes sentiments les meilleurs. Irving Gerstein, sénateur. »

Messieurs, merci beaucoup pour vos exposés fort informatifs. Je crois que nous en avons tous profité. Chers collègues, je vous demanderais de rester quelques minutes après le départ de nos témoins, afin que nous puissions poursuivre à huis clos. Je veux être sûr que tout le monde est représenté. Nous étions fort mal à l'aise hier, car il n'y avait que des conservateurs, et je ne veux pas que le comité fonctionne ainsi. Je demande à tous de rester, merci beaucoup.

(La séance poursuit à huis clos.)

OTTAWA, le mercredi 24 février 2016

Le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce se réunit aujourd'hui, à 16 h 23, pour étudier les questions relatives aux barrières au commerce intérieur.

Le sénateur David Tkachuk (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour et bienvenue au Comité sénatorial permanent des banques et du commerce.

Je m'appelle David Tkachuk et je suis le président du comité. Nous nous réunissons aujourd'hui dans le cadre de notre première réunion portant sur l'étude des questions relatives aux barrières au commerce intérieur.

J'aimerais souhaiter la bienvenue pour la première fois au comité à l'honorable Navdeep Bains, député de la circonscription de Mississauga—Malton, qui a été nommé ministre de l'Innovation, des Sciences et du Développement économique le 4 novembre 2015. À titre de député de Mississauga—Brampton Sud de 2004 à 2011, le ministre Bains a acquis une vaste expérience au Parlement. Il a notamment agi dans les fonctions de secrétaire parlementaire du premier ministre Paul Martin et de porte-parole responsable de Travaux publics et Services gouvernementaux, du Conseil du Trésor, du Commerce international, des Ressources naturelles, et de la Petite entreprise et du Tourisme. Le ministre Bains possède un baccalauréat en administration de l'Université York et une maîtrise en administration des affaires de l'Université de Windsor. Il est également comptable en management accrédité.

Le ministre est accompagné aujourd'hui de fonctionnaires du ministère de l'Innovation, des Sciences et du Développement. Nous accueillons John Knubley, sous-ministre, Mitch Davies, sous-ministre adjoint, Bureau de la promotion du commerce intérieur, Secteur de la politique stratégique, et Nipun Vats, directeur général, Bureau de la promotion du commerce intérieur, Secteur de la politique stratégique. À la deuxième partie de la séance, lorsque le ministre nous quittera, nous recevrons Stephen Fertuck, directeur, Bureau de la promotion du commerce intérieur.

Minister, please proceed with your opening remarks, after which we will go to a question and answer session. I understand you have to leave by 5:15. I do apologize for our late start, but we had a fellow minister in the Senate, which took longer than we thought.

Hon. Navdeep Bains, P.C., M.P., Minister of Innovation, Science and Economic Development: Thank you very much, chair, for that introduction. My colleague, the Minister of National Defence, can be very engaging, so it's completely understandable. I do appreciate this opportunity.

I am pleased to be here before the committee to provide an overview of our government's approach to internal trade. Thank you, chair, for bringing forward this motion and drawing attention to our government's efforts to enhance economic growth across Canada, not in the short term but also in the long term. I also want to take this opportunity to thank you for your engagement on this file. We have had discussions about this, and I look forward to working with your committee to advance this agenda.

As you know, we are collaborating closely with the provinces and territories to modernize the framework for trade in Canada in support of a stronger, more innovative economy. My department is currently in negotiations with provinces and territories on an improved Agreement on Internal Trade, and we are well on our way to comprehensively renewing the AIT for the first time since it came into effect in 1995. I must confess that I'm very optimistic as I think we are headed in the right direction and making meaningful progress. In my comments, I will take the opportunity to offer a substantive update on our collective efforts to strengthen internal trade together in close collaboration with the provinces and territories.

I know that this committee has conducted major studies, and I want to say that it is great because the expertise and knowledge on this committee are critical in the areas of productivity, retirement, taxation, and digital currency, to name a few. For me on a personal level and for our team, it's an honour to be here. I understand that you are returning to the subject of internal trade following previous attempts in 2006 and 2008 in this regard.

Strengthening trade flows within Canada is a long-standing objective. The original Agreement on Internal Trade was signed back in 1994 under the leadership of former Prime Minister Jean Chrétien and the former Minister of Industry, John Manley. I have spoken with both of them personally on this file, and I'm convinced about the importance, the legacy and the opportunities that this file presents. While the original AIT was a positive step, trade within Canada is not always entirely free and open. There

Monsieur le ministre, vous pouvez commencer votre déclaration liminaire, après quoi nous passerons à la période des questions. Je crois savoir que vous devez partir avant 17 h 15. Je vous prie de nous excuser d'avoir commencé la réunion en retard, mais nous avons un autre ministre au Sénat dont la comparution a pris plus de temps que prévu.

L'honorable Navdeep Bains, C.P., député, ministre de l'Innovation, des Sciences et du Développement économique : Merci beaucoup, monsieur le président, de cette présentation. Mon collègue, le ministre de la Défense nationale, peut être très volubile, alors je comprends tout à fait. Je vous remercie de l'occasion de témoigner devant vous.

Je suis heureux de me présenter ici aujourd'hui pour vous donner un aperçu de l'approche de notre gouvernement en matière de commerce intérieur. Je vous remercie, monsieur le président, d'avoir présenté cette motion et de mettre ainsi en lumière les efforts de notre gouvernement pour assurer une croissance économique à long terme au Canada, et pas à court terme, mais bien à long terme. Je veux également profiter de l'occasion pour vous remercier de votre participation dans ce dossier. Nous avons eu des discussions à ce sujet, et j'ai hâte de travailler avec votre comité pour faire progresser ce dossier.

Comme vous le savez, nous travaillons de très près avec les provinces et les territoires pour moderniser les règles encadrant le commerce au Canada. Notre but est de rendre l'économie plus forte et plus novatrice. Mon ministère négocie actuellement avec les provinces et les territoires dans le but d'améliorer l'Accord sur le commerce intérieur. Nous faisons de bons progrès également vers le premier renouvellement approfondi de l'accord depuis son entrée en vigueur en 1995. Je dois avouer que je suis très optimiste, car je pense que nous nous dirigeons dans la bonne direction et que nous faisons d'importants progrès. Dans mes remarques, je vais profiter de l'occasion pour vous donner une mise à jour détaillée de nos efforts collectifs en vue de renforcer le commerce intérieur en collaboration avec les gouvernements provinciaux et territoriaux.

Je sais que votre comité a mené des analyses approfondies, et je tiens à dire que c'est merveilleux, car l'expertise et les connaissances des membres du comité sont essentielles dans les secteurs de la productivité, de la retraite et des monnaies numériques, pour ne nommer que ceux-là. C'est un honneur d'être ici pour notre équipe et moi. Je sais que vous étudiez à nouveau le sujet du commerce intérieur pour donner suite à vos tentatives précédentes en 2006 et en 2008.

L'objectif de renforcer les échanges commerciaux à l'intérieur de nos frontières n'est certainement pas nouveau. L'Accord initial sur le commerce intérieur a été signé en 1994, sous la gouverne de l'ancien premier ministre Jean Chrétien et de l'ancien ministre de l'Industrie, John Manley. J'ai discuté de cette question avec eux, et je suis convaincu de l'importance, de l'héritage et des possibilités de ce dossier. La conclusion de l'accord était un bon pas en avant, mais le commerce n'est pas toujours libre et ouvert

are some outright barriers, but often trade barriers are more subtle, taking the form of different regulations and standards.

As well, there's been some progress since the original AIT was put in place. Most significantly, labour mobility was improved for regulated occupations in 2009, demonstrating the priority that governments of the day placed on enhancing Canada's labour markets. Since then and over time, a consensus began to emerge around the need for comprehensively renewing the AIT. In late 2012, the federal government became the Chair of the Committee on Internal Trade, which is the ministerial body that governs AIT. By working with stakeholders, particularly in the business community, and with think tanks such as Canada's Public Policy Forum, we started to gain some momentum.

You may recall that my predecessor, Minister Moore, released a proposal to renew AIT in the summer of 2014. Soon after, the premiers took on the challenge of The Council of the Federation, committing to major updates by March 2016, which is next month. In the fall of 2014, the federal, provincial and territorial ministers of internal trade agreed to launch negotiations.

The need for change exists, and your study on internal trade barriers rightfully identifies that need and to understand the case for change. Very simply, the current AIT is an important starting point, but it has grown out of date. It's over 20 years old and allows barriers to persist in too many sectors. It really is out of step with Canada's international trade agreements. The North American Free Trade Agreement, for example, was the impetus for creating the AIT framework initially in 1995. Today, with the Canada-EU Free Trade Agreement, we have set a high bar for trade with the EU and owe it to ourselves to upgrade the framework within which we trade with each other.

The federal government worked closely with the provinces and territories on CETA, which is a pretty good standard for an agreement. We now need to carry that ambition forward. The key word is "ambition." We need to have an ambitious agenda when we move forward to modernize internal trade.

au Canada. Certains obstacles au commerce sont clairs alors que d'autres sont plus subtils, comme les variations dans la réglementation ou les normes.

De plus, des progrès ont été accomplis depuis la mise en place de l'Accord sur le commerce intérieur. La réalisation la plus marquante est celle de la mobilité de la main-d'œuvre dans les professions réglementées en 2009. Ce pas en avant illustre à quel point les gouvernements au pouvoir à l'époque accordaient une grande importance au renforcement du marché du travail canadien. Depuis, et avec les années, un consensus a commencé à se former au sujet de la nécessité d'une réforme approfondie de l'accord. À la fin de 2012, le gouvernement fédéral a assumé la présidence du Comité sur le commerce intérieur, le regroupement ministériel qui régit l'accord. Le gouvernement fédéral a travaillé de pair avec les parties concernées, dont le milieu des affaires et des groupes de réflexion comme le Forum des politiques publiques, et un vent de changement a commencé à souffler.

Vous vous rappelez sans doute que mon prédécesseur, le ministre Moore, avait proposé, à l'été 2014, de renouveler l'Accord sur le commerce intérieur. Peu de temps après, les premiers ministres ont accepté de relever le défi au sein du Conseil de la fédération et se sont engagés à apporter des changements importants au plus tard en mars 2016, qui est le mois prochain. À l'automne 2014, les ministres fédéraux, provinciaux et territoriaux chargés du commerce intérieur se sont entendus pour amorcer les négociations.

Des changements s'imposent, et votre étude sur le commerce intérieur souligne, à juste titre, cette nécessité d'apporter des changements. Bref, l'Accord actuel sur le commerce intérieur constitue un point de départ important, mais il est dépassé. L'accord a 20 ans et nous constatons que des barrières au commerce persistent dans un trop grand nombre de secteurs. L'accord accuse vraiment un retard sur les ententes commerciales internationales du Canada. C'est la conclusion de l'Accord de libre-échange nord-américain qui a mené à la création du cadre de l'Accord sur le commerce intérieur en 1995. Aujourd'hui, l'Accord de libre-échange entre le Canada et l'Union européenne fixe la barre haute en ce qui a trait au commerce avec l'Union européenne. Nous nous devons de mettre à jour le cadre en vertu duquel nous faisons du commerce ensemble.

Le gouvernement fédéral a travaillé de près avec les provinces et les territoires pour conclure l'AECG, qui est une très bonne norme pour établir un accord. Nous devons mettre en place ce programme ambitieux. Le mot-clé est « ambitieux ». Nous devons avoir un programme ambitieux pour moderniser notre réglementation du commerce intérieur.

In addition, in renewing the AIT, we can address issues of misaligned regulations and standards. In some instances, we have regional patchworks of regulation that result in a web of red tape that cost businesses time and money.

In effect, a new agreement would also be more transparent with the structure that is consistent with our international approach, as I mentioned earlier. It would include a strong system for working together to align regulations, and it would open procurement markets in line with CETA.

With respect to the importance of internal trade, our level of ambition matters because internal trade is an essential part of our economy. It represents about 40 per cent of the goods and services exported from provinces and territories that move across the borders within Canada. This is a very significant amount. Also, internal trade provides consumers and businesses across the country with access to high-quality Canadian goods and services and provides a platform for Canadian companies to scale up their operations for export.

I think that's a very important point, honourable senators, because many companies need to succeed in Canada before they can go global, and this is a missed opportunity. It also contributes to growth and jobs, accounting for close to 20 per cent of Canada's GDP and nearly \$400 billion of our economy. It's more stable in the international trade market as well as diversified across economic sectors. It's an important part of working towards better preparing Canadian firms to scale up, grow up and compete internationally, as I said before.

For large companies, these trade barriers imply new costs. For small companies, trade barriers can restrict operations to within a province, which limits growth.

The need for AIT renewal is clear. And as I have signaled to all my provincial and territorial counterparts under this government, it will be done on a collaborative basis that respects the jurisdictional responsibilities of the federal and provincial governments. The key point is collaboration. This is something we really feel will allow us to reach the end goal.

Officials have had multiple rounds of negotiations for well over a year, a process that has been chaired by my colleague from Ontario, my counterpart, Minister Brad Duguid. Only last week I met with my ministerial counterparts to take stock of progress and make sure we can work towards a truly ambitious new

J'ajoute aussi que le renouvellement de l'Accord sur le commerce intérieur nous permettra d'harmoniser la réglementation et les normes au pays. Dans certains domaines, la réglementation est disparate d'une région à l'autre. Les entreprises doivent se frayer un chemin dans des tracasseries administratives qui leur coûtent temps et argent.

En effet, le nouvel accord devra être également plus transparent et devra adopter une structure semblable à celle de nos accords internationaux, comme je l'ai mentionné plus tôt. Cette nouvelle entente devra comprendre un système robuste permettant d'harmoniser la réglementation d'un commun accord entre les parties. De plus, les marchés d'approvisionnement devront être ouverts, comme c'est le cas aux termes de l'AECG.

En ce qui a trait à l'importance du commerce intérieur, nous devons être ambitieux, car le commerce intérieur constitue un volet fondamental de l'économie canadienne. Environ 40 p. 100 des produits et services exportés par les provinces et les territoires traversent les frontières intérieures du Canada. C'est énorme. De plus, le commerce intérieur permet aux consommateurs et aux entreprises partout au pays d'obtenir des produits et des services de qualité supérieure. Le commerce intérieur est aussi une plateforme qui donne aux entreprises canadiennes les moyens d'élargir leurs activités pour se préparer à exporter.

Je pense que c'est un point très important, honorables sénateurs, car de nombreuses entreprises doivent prospérer au Canada avant de pouvoir faire des affaires sur la scène internationale, et c'est une occasion ratée. Le commerce intérieur est également une source de croissance et d'emplois qui représente près de 20 p. 100 du PIB et près de 400 milliards de dollars pour l'économie. Ces échanges sont plus stables que le commerce international et sont diversifiés au sein de plusieurs secteurs économiques. Le commerce intérieur est important pour permettre aux entreprises canadiennes à se préparer à accroître leurs activités, à prendre de l'expansion et à affronter la concurrence sur les marchés mondiaux, comme je l'ai dit plus tôt.

Pour les grandes entreprises, les obstacles au commerce intérieur sont synonymes de coûts supplémentaires. Ces obstacles peuvent aussi limiter les activités des petites entreprises à leur province, ce qui freine leur croissance.

La nécessité de renouveler l'Accord sur le commerce intérieur ne fait aucun doute. Comme je l'ai mentionné à mes homologues provinciaux et territoriaux, ce renouvellement sera fondé sur la collaboration et sur le respect de la sphère de compétence du gouvernement fédéral et des provinces. L'élément clé est la collaboration. Nous estimons qu'elle nous permettra vraiment d'atteindre notre but ultime.

Les représentants des gouvernements ont tenu plusieurs rondes de négociations depuis plus d'un an. Les travaux sont présidés par mon homologue ontarien, le ministre Brad Duguid. La semaine dernière, j'ai rencontré mes collègues ministres pour faire le point sur les progrès réalisés à ce jour et pour confirmer que nous

agreement. I must confess that he has done a tremendous job in working with all our provincial counterparts in leading us in these efforts.

We are working toward significant improvements on issues that would strengthen the Canadian economic union such as government procurement and regulatory cooperation. These are two very significant issues.

Although I cannot get into specific details at the moment, as we're still negotiating and the process is ongoing, I would be happy to provide an overview of areas being discussed during the time provided for questions. I'm hopeful that we will have an ambitious new agreement in the near future, but there is still a lot of work to be done. I recognize that this committee has been part of the history of the Senate since Parliament first met, and I want to say that you have a long-standing reputation for providing thoughtful and considered advice on financial trade and corporate issues.

As you move forward with your study, honourable senators, I will be keen to hear your conclusions on a number of key areas that are relevant to the AIT renewal. For example, while most national business associations have been strongly supportive of AIT renewal, it would be helpful to hear from stakeholders about the most important differences in the regulations or policies of the governments that create friction in Canada's internal market.

I would also be keen to hear your conclusions on how, beyond a new agreement, governments can help to facilitate trade within Canada, including tools and information that make it easier for businesses to expand beyond provincial borders and to access government procurement opportunities. There are some initiatives already ongoing in this regard, such as in the area of corporate registration, and there may certainly be others that could enhance our internal market.

Honourable senators, I thank the committee for undertaking this study on internal trade barriers. As I said, AIT renewal is a central element of enhancing the framework for economic development for all Canadians. It offers an opportunity for governments across this country to demonstrate a commitment to supporting Canadian businesses and helping them to grow and compete.

Indeed, AIT renewal is an invitation for us to work together across governments and across parties in support of a vibrant, more prosperous national economy. The challenge is great, but so is the opportunity, and I'm deeply committed to working with my counterparts across Canada in order to build a stronger, more innovative economy together.

sommes en voie de conclure un nouvel accord réellement ambitieux. Je dois avouer qu'il a fait de l'excellent travail pour travailler avec tous nos homologues provinciaux dans le cadre de ces efforts.

Nous voulons apporter des améliorations marquantes dans des domaines qui renforcent l'union économique canadienne. Il s'agit de domaines comme l'approvisionnement des gouvernements et la collaboration en matière de réglementation. Ce sont deux questions très importantes.

Étant donné que des négociations et le processus sont en cours, je ne pourrai pas entrer dans les détails. Je serai toutefois heureux de vous donner, à la période des questions, un aperçu des thèmes qui sont abordés. Je souhaite qu'un nouvel accord ambitieux soit conclu sous peu, mais nous avons encore beaucoup de travail devant nous. Je reconnais que votre comité existe depuis la toute première session parlementaire, et je tiens à dire que vous avez la réputation bien établie d'offrir des conseils réfléchis et éclairés sur les questions entourant les finances, le commerce et les entreprises.

Au fur et à mesure que votre étude progressera, honorables sénateurs, je prendrai connaissance avec intérêt de vos conclusions touchant les domaines clés qui concernent le renouvellement de l'Accord sur le commerce intérieur. Par exemple, la plupart des associations nationales d'entreprises appuient fermement le renouvellement de l'accord. Je crois qu'il serait utile que les intervenants nous indiquent les différences les plus marquantes pour eux en ce qui a trait aux règlements et aux politiques des gouvernements qui entraînent des frictions dans le marché intérieur.

J'aimerais aussi entendre votre avis sur les manières, outre la conclusion d'un nouvel accord, dont les gouvernements peuvent faciliter les échanges commerciaux au pays. Je pense entre autres aux outils et aux renseignements qui pourraient aider les entreprises à franchir la frontière de leur province et à accéder aux programmes d'approvisionnement des gouvernements. Des projets sont déjà en cours à cet égard, notamment dans le domaine de l'inscription des entreprises, et il y en a certainement d'autres qui pourraient contribuer à renforcer le marché intérieur.

Honorables sénateurs, je vous remercie d'avoir entrepris cette étude des obstacles au commerce intérieur. Comme je l'ai dit, le renouvellement de l'Accord sur le commerce intérieur est une pièce maîtresse pour améliorer le cadre de développement économique, au profit de tous les Canadiens. Les gouvernements du tout le pays ont l'occasion de concrétiser leur engagement à appuyer les entreprises canadiennes et à soutenir leur croissance et leur compétitivité.

En effet, le renouvellement de l'Accord sur le commerce intérieur offre l'occasion à tous les gouvernements et à tous les partis d'unir leurs efforts pour appuyer le dynamisme et la prospérité de l'économie nationale. Le défi est grand, mais les possibilités sont énormes. Je suis fermement engagé à travailler avec mes homologues de partout au Canada pour bâtir une économie plus forte et plus novatrice.

I thank the committee for inviting me to appear on this important study, and I'd be pleased to take any questions that you may have.

The Chair: Thank you, Mr. Bains.

Senator Greene: Thank you very much. I appreciate you being here. I think it's a wonderful opportunity for us and hopefully for you.

Given my perception that most of the difficulties on this issue are at the provincial level, not the federal level, are there any specific barriers to trade at the federal level that ought to be done away with?

The second part of the question is this: To the extent that all the barriers are provincial — and I tend to think they are — rather than federal, what can the federal government do on this issue beyond exhortation and arranging meetings and things like that?

Mr. Bains: Thank you very much, senator, for the question.

The power to convene cannot be underestimated. I think the fact that we played a leadership role in helping to facilitate these meetings and making sure that we continue to keep engaged with our provincial counterparts is a very important aspect of the Agreement on Internal Trade.

With respect to your question, there are six priority areas that we discussed that do have implications at the federal level. Of course, procurement is one very important area where at the federal level there is tremendous opportunity, but we have also identified goods and services, investment, technical barriers and regulatory cooperation.

So there is some regulatory cooperation that, of course, as you mentioned, exists amongst the provinces. I think they need to figure that out amongst themselves, and if asked, contribute in a meaningful way, but I think ideally they will lead those discussions.

There are some regulations within the federal jurisdiction that we can work with, but I think the key opportunity for us, for example, is in the area of procurement.

Senator Greene: Procurement?

Mr. Bains: Yes.

Senator Greene: Could you elaborate on that a little?

Mr. Bains: For example, when I talked about being ambitious and making sure that we hold ourselves to standards of some of our international trade agreements, there is a situation or scenario, for example, where if we were to ratify CETA, European companies, businesses and enterprises could have better access to Canadian procurement than Canadian companies because of these barriers. So that's an area that we

Je remercie le comité de m'avoir invité à témoigner dans le cadre de cette étude importante. Je serai heureux de répondre à vos questions.

Le président : Merci, monsieur Bains.

Le sénateur Greene : Merci beaucoup. Je vous suis reconnaissant d'être ici. Je pense que c'est une merveilleuse occasion pour le comité et, on l'espère, pour vous aussi.

Puisque j'estime que la plupart des problèmes dans ce dossier sont à l'échelon provincial, et non pas à l'échelon fédéral, y a-t-il des barrières précises au commerce au niveau fédéral qui doivent être éliminées?

La deuxième partie de la question est la suivante : dans la mesure où toutes les barrières sont au provincial — et j'ai tendance à penser que c'est le cas — plutôt qu'au fédéral, que peut faire le gouvernement fédéral à cet égard, outre exhorter les parties concernées à intervenir et à tenir des réunions?

M. Bains : Merci beaucoup, sénateur, de la question.

Il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de convoquer des réunions. Je pense que le fait que nous assumions un rôle de chef de file pour contribuer à la tenue de ces réunions et poursuivre notre collaboration avec nos homologues provinciaux est un élément très important de l'Accord sur le commerce intérieur.

Pour répondre à votre question, il y a six secteurs prioritaires dont nous avons discuté qui ont des répercussions au niveau fédéral. Bien entendu, l'approvisionnement est un secteur très important où il y a d'énormes possibilités pour le fédéral, mais nous avons également relevé les secteurs des biens et des services, des barrières techniques et de la coopération réglementaire.

Il y a donc une certaine coopération en matière de réglementation qui, comme vous l'avez mentionné, existe entre les provinces. Je pense qu'elles doivent trouver comment, si on leur demande, apporter une contribution substantielle, mais je pense qu'idéalement, elles devraient diriger ces discussions.

Il existe une réglementation au fédéral que nous pouvons appliquer, mais je pense que les meilleures possibilités qui s'offrent à nous sont dans le secteur de l'approvisionnement, par exemple.

Le sénateur Greene : L'approvisionnement?

M. Bains : Oui.

Le sénateur Greene : Pouvez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet?

M. Bains : Par exemple, lorsque j'ai parlé de mettre en place un programme ambitieux et de nous assurer de respecter les normes de certains de nos accords commerciaux internationaux, il y a une situation ou un scénario, par exemple, où si nous décidons de ratifier l'AECG, les entreprises européennes pourraient avoir un meilleur accès à l'approvisionnement canadien que les entreprises canadiennes en raison de ces barrières. C'est une situation qui

are concerned about. It is an illustration of something we need to deal with in a timely manner in light of the fact that we are in the process of ratifying CETA.

Senator Enverga: Thank you for your presentation, minister. You mentioned earlier that some major work had been done before you accepted your position. What was done before? What is there still to be done?

Mr. Bains: Since 1995, there have been 14 different protocols and changes to the AIT, and these are, I would say, incremental steps.

I think what is really interesting to note is that my predecessor acknowledged the opportunity to advance it in a more meaningful way. The previous government, Minister Moore, took a leadership role, but also our provincial counterparts and the premiers, the Council of the Federation, took this on as a challenge, as I said in my remarks. They met and started some of these discussions.

But what is really unique and different this time around is our negative list approach. As I talked about the CETA model and ambition, what we've done differently this time in terms of our current negotiations under AIT, we have taken the CETA approach, where everything is in and then you identify exemptions or exceptions. That builds upon the previous work. I think there was modest movement, particularly around labour mobility, as I mentioned, in 2009. But this new approach is consistent with the work we have done internationally and presents us with a tremendous opportunity to be much more ambitious. And I am confident that if we maintain focus on that approach, we can achieve positive outcomes.

Senator Enverga: What is the percentage of goals that were accomplished during the other terms?

Mr. Bains: It's difficult to quantify percentages, and that is why we're undertaking a process to develop an index. This index for interprovincial trade barriers is designed to create a baseline. What are current irritants? What are some of the current challenges? What are the costs? For example, there are estimates that go from \$3 billion up to \$49 billion in terms of costs. It's difficult. That's a pretty big range if you ask me. We are trying to create this index that, to your point, can measure where our baseline is. Then, when we proceed with negotiating this agreement on internal trade, we can measure what that looks like in terms of quantitative success. That's something that we should have accomplished by this fall — this index — which will allow us to give more specific and concrete measures, rather than the examples like trucking regulation challenges or challenges with registration of corporations or challenges around regulatory concerns. Those are good examples, but I think this is a good quantitative way to measure it.

nous inquiète. Cela prouve que c'est quelque chose que nous devons régler rapidement puisque nous sommes sur la voie de ratifier l'AECG.

Le sénateur Enverga : Merci de votre exposé. Vous avez mentionné plus tôt que beaucoup de travail a été fait avant que vous acceptiez votre poste. Qu'est-ce qui a été fait avant? Et que reste-t-il à faire?

M. Bains : Depuis 1995, il y a eu 14 protocoles différents et changements à l'Accord sur le commerce intérieur, qui ont été des améliorations graduelles, à mon avis.

Je pense qu'il est intéressant de souligner que mon prédécesseur a reconnu l'occasion de faire progresser l'accord de manière plus concrète. Le gouvernement précédent et le ministre Moore ont assumé un rôle de chef de file, mais nos homologues provinciaux, les premiers ministres et le Conseil de la fédération ont considéré cela comme étant un défi, comme je l'ai indiqué dans ma déclaration. Ils se sont rencontrés et ont entamé ces discussions.

Cependant, ce qui est vraiment unique et différent cette fois-ci, c'est notre approche de liste négative. Lorsque j'ai parlé du modèle et du programme ambitieux de l'AECG, ce que nous avons fait différemment cette fois-ci dans le cadre de nos négociations sur l'Accord sur le commerce intérieur, c'est que nous avons adopté l'approche de l'AECG, où toutes les mesures sont présentées, puis nous relevons les exemptions ou les exceptions. Cette façon de faire s'appuie sur ce qui a été fait dans le passé. Je pense que c'était un changement modeste, surtout en ce qui a trait à la mobilité de la main-d'œuvre en 2009, comme je l'ai mentionné. Mais cette nouvelle approche cadre avec le travail que nous avons fait sur la scène internationale et nous offre d'énormes possibilités pour mettre en place un programme beaucoup plus ambitieux. Je suis persuadé que si nous continuons d'accorder la priorité à cette approche, nous pourrions obtenir des résultats positifs.

Le sénateur Enverga : Quel est le pourcentage des objectifs qui ont été atteints durant les autres mandats?

M. Bains : C'est difficile à quantifier, et c'est pourquoi nous sommes en train de créer un indice. Cet indice pour les obstacles au commerce interprovinciaux vise à fournir un point de référence. Quels sont les irritants actuels? Quels sont quelques-uns des défis actuels? Quels sont les coûts? Par exemple, il y a des estimations de coûts qui vont de 3 milliards à 49 milliards de dollars. C'est difficile à quantifier. Je trouve que c'est un écart assez important. Nous essayons d'établir cet indice qui peut fournir un point de référence. Ainsi, lorsque nous négocions cet accord sur le commerce intérieur, nous pourrions quantifier les résultats positifs. Cet indice devrait être établi avant l'automne, ce qui nous permettra de fournir des mesures plus précises et concrètes, plutôt que des exemples comme des problèmes liés à la réglementation sur le camionnage, à l'enregistrement des entreprises ou à la réglementation. Ce sont de bons exemples, mais je pense que l'indice est une bonne façon de quantifier les résultats.

[Translation]

Senator Massicotte: Thank you for accepting our invitation, minister. I really appreciate your fresh approach, your conviction and your confidence in obtaining better results.

However, I must say that it is a bit cynical. Three or four ministers have already come to talk to us about interprovincial exchanges. They are all sure that things will change. The theory is clear. Canadians would gain a lot if those barriers were removed. We all agree on the theory, but in practice, each province protects its people, its industry. Several years later, the process is in place, but no significant progress is being made. This is the 14th time we are asking for an agreement to be concluded. So why this time? Five years from now, you will be congratulated, as you will have accomplished great things. Why?

Mr. Bains: That is a very good question. I will answer in English.

[English]

You raise a very good point about the political will, about the ambition and about some of the past not failures but disappointments. I can tell you right now that, if you look at the economic circumstances, we've seen slow growth now for many years, and that has really created a shared sense of urgency amongst my provincial counterparts. When I met with them last week and we talked about why this is important, everyone recognizes that, if we want to create an environment for businesses to succeed, if we want to create an environment for people to succeed, we need to sit down and deal with these irritants. Otherwise, it's a missed opportunity. So I think that shared sense of urgency, the fact that we have good leadership from Minister Duguid, who is the chair of the committee, from Ontario, the fact that other jurisdictions understand that if they hold back or get caught up in technical issues that they are missing an opportunity as well creates a shared sense of responsibility and that ownership. You are right; I can't guarantee anything. As I said in my remarks, I'm very optimistic, very hopeful. We are very ambitious, but there are no guarantees. But I must confess that this new CETA approach has created a very positive work environment. When our negotiators met — and they have met numerous times, and we met at the table and discussed this at great length — there seemed to be a great deal of openness. Rather than to your point of protecting one section or protecting one particular practice, there seems to be a desire to move beyond internal trade. For example, as minister responsible for innovation, science and economic development, one of the things that I'm going to be working on is the innovation agenda. Many of my provincial counterparts not only want to make sure that this deal is addressed in a meaningful and timely way, they want to meet again so that we can talk about the innovation agenda and take advantage of this new framework, for example.

[Français]

Le sénateur Massicotte : Je vous remercie, monsieur le ministre, d'avoir accepté notre invitation. J'apprécie énormément votre fraîcheur, votre conviction et votre confiance quant à l'idée d'obtenir de meilleurs résultats.

Cependant, je dois dire qu'au départ, c'est un peu cynique. Déjà trois ou quatre ministres sont venus nous parler des échanges interprovinciaux. Ils sont tous convaincus que les choses vont changer. La théorie est claire. Les Canadiens et les Canadiennes gagneront beaucoup en supprimant ces barrières. Nous sommes tous d'accord sur la théorie, mais sur le plan pratique, chaque province protège son monde, son industrie. Plusieurs années plus tard, le processus est en place, mais on ne réalise pas de progrès importants. C'est la quatorzième fois que nous demandons qu'une entente soit conclue. Alors, pourquoi cette fois-ci? D'ici cinq ans, on vous félicitera, parce que vous aurez accompli de grandes choses. Pourquoi?

M. Bains : C'est une très bonne question. Je vais vous répondre en anglais.

[Traduction]

Vous soulevez un très bon point au sujet de la volonté politique et de l'ambition. Nous avons connu des déceptions, pas vraiment d'échecs. Compte tenu des circonstances économiques — nous avons connu de nombreuses années de faible croissance —, il existe vraiment un sentiment d'urgence partagé chez mes homologues provinciaux. Je les ai rencontrés la semaine dernière et tous ont convenu que c'est important; si nous voulons créer un environnement qui permet aux sociétés et aux gens de connaître du succès, nous devons collaborer afin d'éliminer ces éléments irritants. Sinon, il s'agira d'une occasion ratée. À mon avis, ce sentiment d'urgence, jumelé au fait que nous pouvons compter sur le leadership efficace du ministre Duguid, de l'Ontario, qui préside le comité, et que les autres autorités comprennent qu'elles vont rater une occasion si elles freinent le processus ou s'empêchent sur des questions techniques, les pousse à se responsabiliser. Vous avez raison; je ne peux rien garantir, mais comme je le dis dans mon exposé, je suis très optimiste. Nous sommes très ambitieux, mais rien n'est garanti. Toutefois, je l'admets, cette nouvelle approche utilisée pour l'AECG a créé un environnement de travail très positif. Lorsque nos négociateurs se sont rencontrés — ils se sont rencontrés à plusieurs reprises et nous les avons rencontrés et avons longuement discuté avec eux de la question —, ils semblaient très ouverts. Pour revenir à ce que vous disiez, plutôt que de protéger une section ou une pratique en particulier, il semble y avoir une volonté d'aller au-delà du commerce intérieur. Par exemple, à titre de ministre de l'Innovation, des Sciences et du Développement économique, un de mes objectifs sera de travailler au programme d'innovation. Non seulement bon nombre de mes homologues provinciaux veulent s'assurer que cet accord est conclu avec efficacité et rapidité, ils veulent se réunir de nouveau afin de parler du programme d'innovation et de profiter de ce nouveau cadre, notamment.

That kind of ambition, those kinds of opportunities that exist going forward are creating an environment for success, I believe, but we're going to work very hard. We're taking nothing for granted, but I am feeling very confident.

[Translation]

Senator Massicotte: We often meet taxi drivers who used to be doctors, accountants, and so on. When they arrive in Canada, they are not admitted into their professions, or even into the unions of certain occupations. What should be done in such cases? It is very difficult for them to define their qualifications, their skills — Clearly, there is a problem. What would be the solution? We are losing workers with useful expertise.

[English]

Mr. Bains: Again, you raise a very important point because I remember, a few years ago, the Conference Board of Canada conducted a study on the under-utilization of the skills of our immigrant population and newcomers, and there was a significant impact to our economy, in the billions of dollars. I believe it was in the \$20- to \$30-billion range. Foreign credentials is an issue that I have heard at the doors and seen many times and people have brought up. In my riding of Mississauga—Malton, the story that you talk about, the taxi driver being a PhD or a doctor, is very common, and so we are working on that. But I believe the platform through agreement on internal trade is maybe not the ideal mechanism to deal with foreign credentials. So our government is committed to that. We are working with the provinces because it does include some of the different associations embodied in the different professions. That's a very different process, I believe, in a very different way to deal with that issue.

We are dealing with it, but not through the AIT process.

The Chair: To follow up on that, when we recognize different skills or professions, do we do it on a country basis, or do we do it on a university basis?

Mr. Bains: It depends. For example, there are different accounting bodies. There are different medical bodies in each province and territory. It really is based on the local jurisdiction. The challenge is that we have an immigration system where people come in based on points that we allocate based on their skillsets. When they come here, they not only encounter challenges of those being recognized, but they also encounter challenges within different jurisdictions. That is something around foreign credentials that has been raised on numerous occasions and something that this government is looking at.

The Chair: Just one little follow-up on that, and then I'll go back to Senator Massicotte. On that, I know a number of years ago, we had a shortage of general practitioners, and we seem to have had no problem licensing South African doctors and British

À mon avis, ce genre d'ambition et ce genre de possibilités permettent de créer un environnement propice à la réussite. Nous allons travailler très fort. Nous ne tenons rien pour acquis, mais je suis confiant.

[Français]

Le sénateur Massicotte : On rencontre souvent des chauffeurs de taxi qui étaient auparavant médecins, comptables, et cetera. Lorsqu'ils arrivent au Canada, ils ne sont pas admis dans les professions, ou même dans les syndicats de certains métiers. Que faut-il faire à ce moment-là? Il est très difficile pour eux de définir leurs qualifications, leurs compétences... De toute évidence, il y a un problème. Quelle serait la solution? Nous perdons de la main-d'œuvre utile du point de vue de son expertise.

[Traduction]

M. Bains : Encore une fois, vous soulevez un point très important. Je me souviens qu'il y a quelques années, le Conference Board du Canada a mené une étude sur la sous-utilisation des compétences des immigrants et des nouveaux arrivants. L'impact de cette sous-utilisation sur notre économie se chiffre dans les milliards de dollars, de 20 à 30 milliards de dollars, si ma mémoire est bonne. La question des titres de compétences étrangers est revenue à maintes reprises lorsque j'ai fait du porte-à-porte. Dans ma circonscription de Mississauga—Malton, l'exemple que vous donnez du chauffeur de taxi qui a un doctorat ou qui est médecin est typique. Nous y travaillons. Mais, je crois que la plateforme de l'Accord sur le commerce intérieur n'est peut-être pas le mécanisme idéal pour aborder la question des titres de compétences étrangers. Notre gouvernement a cette question à cœur. Nous travaillons avec les provinces, car chaque profession a son association. À mon avis, il s'agit d'un processus très différent, d'une façon très différente d'aborder cet enjeu.

Nous y travaillons, mais pas par l'entremise du processus de l'ACI.

Le président : Pour poursuivre sur ce sujet, lorsque nous reconnaissons des compétences ou des professions, est-ce qu'on procède par pays ou par université?

M. Bains : Cela dépend. Par exemple, il existe différentes associations comptables et médicales dans chaque province et territoire. Tout dépend de l'autorité locale. Le problème, c'est que nous avons un système d'immigration qui accorde des points aux gens en fonction de l'ensemble de leurs compétences. Lorsqu'ils arrivent ici, non seulement leurs compétences ne sont pas reconnues, mais ces gens doivent composer avec des autorités différentes. Le problème entourant les titres de compétences étrangers a été soulevé à maintes reprises et c'est une question que notre gouvernement étudie.

Le président : J'aurais une question complémentaire et je laisserai ensuite de nouveau la parole au sénateur Massicotte. Il y a plusieurs années, nous avons une pénurie d'omnipraticiens. À l'époque, l'octroi de permis à des médecins sud-africains ou

doctors. But, as far as I know, it kind of stopped there. So I don't know if that was done by country or done by the universities they went to?

Mr. Bains: Part of the foreign-credential recognition challenge is that, when you work with the provinces, they say that these are different associations and have their own mandates. It is very difficult to work with them on a pan-Canadian level. That is the challenge. There might be some exemptions made for certain jurisdictions where they think there is better alignment or a more timely process. But, as you know, we attract skilled workers globally, from many different jurisdictions, and we can't have a patchwork of that kind of recognition. It is really a missed opportunity. That goes to my earlier point about the fact that under-utilization is costing our economy billions of dollars. If you look at it, right now, we have jobs without people and people without jobs. That challenge that we see in the labour market is a cause of concern, particularly right now when we are dealing with 1.4 per cent in terms of GDP growth projections and seeing slow growth going forward as well. What we need to recognize, as a government, is that we need to have a comprehensive approach when it comes to dealing with these issues. In the past, we have kind of dealt with it in silos. Oh, this is an immigration issue. Well, no, it's an economic issue. How do we make sure that we have better integrated policies where, for example, if I'm working on the innovation agenda and trying to bring talent here to Canadian to scale up companies or grow companies or have people with certain technical skill sets, there are immigration policies that can do that in a timely manner? This is something that, aside from the agreement on internal trade, I will be pursuing in my mandate when it comes to the innovation agenda.

Senator Massicotte: I have a brief supplementary. I thought it was one of the 14 amendments to the Internal Trade Agreement that, if a profession is accepted in one province, it is automatically accepted in all of provinces?

Mr. Bains: Yes, in chapter 7, in 2009. It has been brought to my attention that the introduction of mutual recognition of certification requirements for regulated occupations and the call for reconciliation of these standards and elimination of residency requirements did take place in 2009. The issue is really with implementation, and that's where the challenge is.

Senator Black: Minister, thank you very much for being here. I very much appreciate your leadership and your ambition on this project. I have a question, and there are three elements I'm hoping you can answer. I'm looking at you. I'm not going to look at the chairman because, if I say I have three, you know what he's going to do.

The Chair: Senator Black, I can hear.

britanniques n'a pas semblé poser problème. Mais, à ce que je sache, nous ne sommes pas allés plus loin. J'ignore si cet effort a été réalisé par pays ou selon les universités que ces gens ont fréquentées.

M. Bains : Un des problèmes avec les titres de compétences étrangers, c'est que, comme nous le disent les provinces, il existe différentes associations et chacune a son propre mandat. Il est très difficile de faire quelque chose à l'échelle du pays. C'est le problème. Certaines autorités peuvent faire des exceptions si elles jugent que cela facilite l'harmonisation ou que cela accélère le processus. Mais, comme vous le savez, nous attirons des travailleurs compétents de partout, de nombreux pays différents, alors nous ne pouvons pas avoir une reconnaissance hétérogène des titres de compétences. C'est une occasion perdue. Cela revient à ce que je disais plus tôt au sujet de l'impact sur notre économie de la sous-utilisation des travailleurs compétents. Nous avons des postes non pourvus et des travailleurs sans emploi. À notre avis, il s'agit d'un problème préoccupant, surtout compte tenu des prévisions quant à la croissance du PIB — 1,4 p. 100 — et du fait que la croissance pour les prochaines années s'annonce lente. En tant que gouvernement, nous devons reconnaître qu'il faut adopter une approche globale pour régler ces problèmes. Par le passé, nous avons travaillé en silos : ah, il s'agit d'une question d'immigration, non, il s'agit d'une question économique. Prenons, par exemple, quelqu'un qui travaille en innovation et qui désire embaucher des étrangers qualifiés ou des gens qui possèdent un ensemble de compétences techniques particulières pour faire croître son entreprise. Que peut-on faire pour avoir des politiques mieux intégrées, des politiques d'immigration qui lui permettraient de faire venir ces gens rapidement? Outre l'Accord sur le commerce intérieur, il s'agit d'une question à laquelle je vais m'attarder dans le cadre de mon mandat sur l'innovation.

Le sénateur Massicotte : J'aurais une brève question complémentaire. Vous me corrigerez si j'ai tort, mais un des 14 amendements apportés à l'Accord sur le commerce intérieur n'était-il pas que si une profession est acceptée dans une province, elle est automatiquement acceptée dans toutes les provinces?

M. Bains : Oui, au chapitre 7, en 2009. On m'a signalé qu'en 2009, un ajout a été fait à l'accord concernant la reconnaissance mutuelle des obligations en matière d'attestation pour les professions réglementées, la réconciliation de ces normes et l'élimination des exigences en matière de résidence. Il s'agit plutôt d'un problème de mise en œuvre, et c'est là où repose le défi.

Le sénateur Black : Monsieur le ministre, merci beaucoup d'avoir accepté notre invitation. Je vous remercie de votre leadership et de l'ambition dont vous faites preuve. J'aurais une question à trois volets à vous poser. J'espère que vous pourrez y répondre. Je vous regarde, vous. Je ne veux pas regarder le président, car si je lui dis que j'en ai trois, vous savez ce qu'il fera.

Le président : Sénateur Black, je peux vous entendre.

Senator Black: Ever so quickly then, minister, I'm interested in whether you could characterize for us your broad goal respecting the interprovincial trade negotiations. If you could direct how we're going to end up, where would you want to land? The second is timeline, please. And the third, the top two or three obstacles that you currently see to implementing your goal.

Mr. Bains: For those three questions, I'll be as concise as I can to allow opportunity for further questions, so I will be quick. My broad goal is driving the ambitious agenda on this. The benchmark I'm using is CETA. CETA is one of the most recent free trade agreements we have negotiated. It has set a very ambitious framework for us and is something we can consider at a domestic level. That is a benchmark I've set in terms of ambition and goal. I believe that my colleagues at the provincial level share the same goal and ambition as well.

With respect to timeline, I wish it had been done yesterday. As I mentioned before, many attempts have been made in the past. The Council of the Federation and the premiers set a timeline for March 2016. We are working diligently to see if we can maintain some sort of progress to achieve meaningful results by then. That is in the short term. There will be an opportunity again with the first ministers at the Council of the Federation meeting in the summer. Those are two points of opportunity to move this agenda forward.

One of the challenges I've noticed in my discussions when I was with my provincial counterparts was not getting caught up in the technical aspects of it. At the political level, we need to give them clear guidance and set those goals. It is easy to get caught up in regulatory, technical or jurisdictional issues. There might be some bilateral issues between provinces and territories, but we do not need to bog down the meetings with that. Our challenge is not to get caught up in the weeds at the political level. Our negotiators need clear direction. As long as the political will is there, it will be fine. If we get caught up in the technical aspects and allow it to drag down the process, that's where we might have problems.

Senator Black: Arising from that answer, do you see any areas that you feel should be protected and not subject to freedom of interprovincial trade?

Mr. Bains: There are exemptions at the federal level that we are mindful of, for example national security, which is under exclusive jurisdiction at the federal level, taxation and Aboriginal peoples. These are examples where we have sole jurisdiction and responsibility. We want to make sure we maintain that in the discussions. These are exemptions that we have outlined from the beginning.

Senator Greene: I have a supplementary question. Are there any exemptions at the provincial level where you would allow a province to maintain a different standard?

Le sénateur Black : Dans ce cas, monsieur le ministre, je vais être bref. J'aimerais que vous caractérisiez pour nous votre objectif global par rapport aux négociations commerciales interprovinciales. Si vous aviez le choix, quelle serait la conclusion de ces négociations? Ensuite, quelle est l'échéance? Et, finalement, quels sont les deux ou trois principaux obstacles, selon vous, à la concrétisation de votre objectif?

M. Bains : Je vais répondre brièvement à ces trois questions pour vous laisser suffisamment de temps pour en poser d'autres. Mon objectif global, c'est d'orienter ce programme ambitieux. J'utilise l'AECG comme point de référence. L'AECG est notre plus récent accord de libre-échange. Il établit un cadre très ambitieux pour nous, un cadre dont nous pouvons tenir compte à l'échelle nationale. C'est ce point de référence que j'ai choisi pour mon objectif. Nous devons être ambitieux. Je crois que mes homologues provinciaux partagent cet objectif et cette ambition.

Au sujet de l'échéance, j'aurais aimé que tout soit terminé hier. Comme je l'ai dit, de nombreuses tentatives ont été faites par le passé. L'échéancier fixé par le Conseil de la fédération et les premiers ministres provinciaux est mars 2016. Nous travaillons avec diligence pour poursuivre les activités et obtenir des résultats significatifs d'ici là. C'est l'objectif à court terme. Les premiers ministres provinciaux auront l'occasion de discuter à nouveau lors de la réunion estivale du Conseil de la fédération. Il s'agit là des deux occasions que nous aurons de faire avancer ce dossier.

Lors de mes discussions avec mes homologues provinciaux, j'ai remarqué qu'une des difficultés consiste à ne pas s'arrêter sur les questions techniques. Sur le plan politique, nous devons donner aux provinces une orientation claire et fixer les objectifs. Il est facile de s'arrêter sur des questions de réglementation, techniques ou de compétences. Il peut y avoir des enjeux bilatéraux entre les provinces et les territoires, mais nous devons éviter de nous enliser lors de ces réunions. Notre défi consistera à ne pas nous arrêter sur des questions politiques. Nos négociateurs ont besoin d'une orientation claire. Tant qu'il y aura une volonté politique, tout ira bien. Si nous nous arrêtons sur des aspects techniques et retardons le processus, nous pourrions avoir des problèmes.

Le sénateur Black : Y a-t-il des domaines qui, selon vous, devraient être protégés, des domaines qui ne devraient pas être assujettis au commerce interprovincial libre?

M. Bains : Il y a des exceptions au fédéral dont il faut tenir compte, par exemple, la sécurité nationale, qui est une compétence exclusivement fédérale, les impôts et les peuples autochtones. Ce sont des exemples de compétences fédérales. Nous devons en tenir compte lors de nos discussions. Ce sont des exceptions que nous avons soulignées dès le début.

Le sénateur Greene : J'aurais une question complémentaire à vous poser. Y a-t-il des exceptions provinciales, des domaines où l'on pourrait permettre aux provinces d'adopter des normes différentes?

Mr. Bains: Absolutely, opportunities arise for provinces to present their exemption lists. We are still in the process of negotiating and I do not want to prejudge the outcome but I suspect there would be. As we know, with any free trade agreement it is never 100 per cent free trade as 1 or 2 per cent exemptions will always exist. It's important to have a process to deal with those exemptions going forward. We are trying to focus on the process. We are saying that if you have challenges, let's not get bogged down by the challenge. But if you agree to a framework and a process to resolve it, then ultimately we can achieve the 100 per cent goal.

Senator Wallin: Thank you, minister, for being here. Given the CETA approach and that everything is in until it's negotiated out, and the question in the agreement on energy and harmonizing the treatment of energy goods and services and the movement and transportation thereof, are you at all optimistic that there will be some framework for troubling issues like pipelines? Are you seeing that captured in this?

Mr. Bains: Of course, when it comes to some of the discussions around this at the AIT table my federal colleague Minister Catherine McKenna and the Prime Minister will meet with the first ministers in Vancouver to discuss the issue. We are trying to proceed with the six priorities we have identified around environmental issues in terms of pipelines, carbon pricing, et cetera. They will find an agreeable framework and over the longer term we can find a way to merge these two. They are taking the leadership role and we are focusing on procurement and regulatory reconciliation.

The Chair: I don't have any more senators on the first round so if no one raises a hand, I will go to second round.

Senator Enverga: We're looking at trade barriers. We signed a TPP agreement. Have you taken into account supply management for issues that have always been at the provincial level?

Mr. Bains: The TPP has not been ratified, so we need to be mindful of that. With regard to how that unfolds in terms of compensation for supply management and the ratification of the TPP has yet to be determined. We are still in the process of consulting with industry and stakeholders on that front. With respect to the issues with us, it has not come up in a meaningful way because it is an area of federal jurisdiction. The provinces and territories have been focused on procurement, where we see tremendous opportunities. It has not come up in any of the discussions where I've been involved.

John Knubley, Deputy Minister, Innovation, Science and Economic Development Canada: There were changes in 2009 to the agriculture chapter, which focused on technical barriers and phytosanitary rules. Supply management issues were not considered.

M. Bains : Absolument. Les provinces peuvent présenter des listes d'exception. Nous sommes encore en négociation et je ne peux pas préjuger du résultat, mais j'imagine qu'elles auront des exceptions à proposer. Comme nous le savons, dans le cadre d'accords de libre-échange, le libre-échange ne touche pas tout; il y a toujours des exceptions. Il est important d'adopter un processus pour traiter de ces exceptions. Nous nous concentrons sur le processus. Ce que nous voulons dire, c'est que s'il y a des problèmes, il faut éviter qu'ils fassent enliser le processus. Mais, si les parties s'entendent sur un cadre et un processus pour résoudre les problèmes, nous pourrions avoir un libre-échange total.

La sénatrice Wallin : Merci, monsieur le ministre, d'avoir accepté notre invitation. Compte tenu de l'approche de l'AECG, du fait que tout est inclus jusqu'à ce que certaines choses soient éliminées dans le cadre des négociations, et de la question de l'accord sur l'énergie et l'harmonisation du traitement des biens et services énergétiques et du mouvement et du transport de ces biens et services, êtes-vous optimistes de pouvoir vous entendre sur un cadre concernant un dossier épineux comme celui des oléoducs? Est-ce possible?

M. Bains : Bien entendu, concernant ces discussions à ce sujet à la table de l'ACI, ma collègue, la ministre Catherine McKenna, et le premier ministre rencontreront les premiers ministres à Vancouver afin d'aborder la question. Nous tentons de nous concentrer sur les six priorités identifiées en matière d'environnement, notamment les oléoducs et le prix du carbone. Les participants s'entendront sur un cadre qui convient à tous et, à long terme, nous pourrions trouver une façon de jumeler les deux cadres. Ils adoptent un rôle de leadership et nous nous concentrons sur l'approvisionnement et l'harmonisation des règles.

Le président : À moins que quelqu'un ne lève la main, je crois que nous avons terminé la première série de questions. Nous allons donc amorcer la deuxième série de questions.

Le sénateur Enverga : Nous discutons des obstacles au commerce. Nous avons signé le PTP. Avez-vous tenu compte de la gestion de l'offre pour les questions qui ont toujours été de compétence provinciale?

M. Bains : N'oublions pas que le PTP n'a pas encore été ratifié. Concernant la question de l'indemnisation pour la gestion de l'offre et la ratification du PTP, rien n'a encore été fixé. Nous menons toujours des consultations auprès de l'industrie et des intervenants à cet égard. Quant aux questions qui nous concernent, cet aspect n'a pas encore été soulevé, car il s'agit d'une compétence fédérale. Les provinces et les territoires se sont concentrés sur l'approvisionnement, là où, selon nous, il existe des possibilités incroyables. La question n'a pas encore été soulevée lors des discussions auxquelles j'ai participé.

John Knubley, sous-ministre, Innovation, Sciences et Développement économique Canada : Des modifications ont été apportées, en 2009, au chapitre sur l'agriculture, notamment en ce qui concerne les obstacles techniques et les règles phytosanitaires. La gestion de l'offre n'était pas concernée.

Senator Enverga: Do you have an approach to talks about supply management? Have you thought about it?

Mr. Knuble: We have all thought about it.

Mr. Bains: As with the CETA model, there is a process to deal with this. Our ambition with the first stage of this agreement on internal trade is more to the point that you raised before. And maybe I will do my best to quantify. I would say that we are at 20 per cent right now of the optimal level of having true free trade amongst the provinces and territories. If we were to proceed with this approach now with AIT and our provincial counterparts and agree to the framework we're focused on, I would say that we would be around 60 per cent.

The idea of this is not the percentage but the framework created to deal with supply management and energy issues within a robust process and in a timely manner. The acceleration of dealing with these issues and a framework and process would help us to take that percentage from 20 per cent to 60 per cent and ultimately to a high percentage with the irritants removed to have the free flow of goods and proper labour mobility.

The challenge now is the patchwork between the three Western provinces and their agreement, the New West Partnership. When I was in Atlantic Canada, for example, the provincial premiers had their own regulatory framework in place. These frameworks have created a bit of a patchwork; but there is no process in place to deal with it. With regard to supply management and other issues, there would be process above and beyond once we negotiate this AIT.

Senator Enverga: There is no time frame.

Mr. Bains: It's a sequential approach, so we want to ensure that we have this comprehensive agreement and the process in place. Once we have the process in place, we will continue to work with our provincial counterparts to deal with the issues in a timely manner. As I said before, the goodwill is there and each jurisdiction is dealing with its challenges in the economy with slow growth. They know they have limited levers.

They can make tax policies or they can make investments, such as in infrastructure. Or they can look at creating this change with an agreement on internal trade to help stimulate some growth, in particular with SMEs. The major benefactors are SMEs. They benefit enormously from the opportunity. If they do well in Canada, it allows them to compete globally because we are part of global supply chains now. If we have companies with a strong Canadian presence, it allows us to succeed globally as well.

Le sénateur Enverga : Avez-vous adopté une approche pour parler de la gestion de l'offre? Y avez-vous pensé?

M. Knuble :Nous y avons tous songé.

M. Bains : Comme c'est le cas pour le modèle de l'AECG, il existe un processus pour traiter la question. Dans le cadre de la première étape de cet accord sur le commerce intérieur, nous nous concentrons davantage sur le point que vous avez souligné plutôt. Permettez-moi de quantifier ma réponse. À mon avis, en vertu de nos échanges, nous avons atteint 20 p. 100 de libre-échange réel entre les provinces et territoires. Si nous utilisons cette approche avec l'ACI et nos homologues provinciaux et que tous s'entendent sur un cadre, cela nous permettrait d'atteindre les 60 p. 100.

Ce n'est pas une question de pourcentage; c'est plutôt une question de créer un cadre pour traiter rapidement des questions entourant la gestion de l'offre et des questions énergétiques grâce à un processus rigoureux. Le fait de pouvoir traiter plus rapidement ces questions et de disposer d'un cadre et d'un processus nous aiderait à passer de 20 à 60 p. 100 et, ultimement, un pourcentage élevé de libre-échange, tout en éliminant les irritants afin de faciliter la circulation des biens et de la main-d'œuvre.

Un des problèmes actuels concerne le Nouveau partenariat de l'Ouest conclu entre les trois provinces de l'Ouest. Lorsque j'ai visité les provinces de l'Atlantique, par exemple, j'ai appris que les premiers ministres provinciaux avaient adopté leur propre cadre de réglementation. Ces cadres ont créé une situation hétérogène et il n'existe aucun processus pour traiter les problèmes qui surgissent. Concernant la gestion de l'offre et les autres problèmes, un processus serait établi en dehors de l'ACI négocié.

Le sénateur Enverga : Y a-t-il une date d'échéance?

M. Bains : Nous avons adopté une approche séquentielle. Nous voulons d'abord nous assurer d'avoir un accord global et de mettre en place un processus. Ensuite, nous poursuivrons le travail avec nos homologues provinciaux sur les questions soulevées afin de les régler le plus rapidement possible. Comme je l'ai dit, la volonté politique est là; chaque autorité est aux prises avec des défis associés à une faible croissance économique. Elles savent qu'elles disposent de leviers limités.

Les provinces peuvent adopter des politiques fiscales ou faire des investissements, par exemple dans l'infrastructure. Ou elles peuvent envisager de créer ce changement avec un accord sur le commerce intérieur pour stimuler la croissance, en particulier celle des PME. Ce sont d'ailleurs elles qui bénéficient le plus de cette démarche — elle leur est très profitable. Si elles s'en tirent bien au Canada, elles pourront être concurrentielles à l'échelle internationale puisque nous faisons maintenant partie de chaînes d'approvisionnement mondiales. Si nous avons des entreprises florissantes au Canada, nous pourrions réussir aussi à l'étranger.

Senator Massicotte: Thank you. Typical of my cynicism, you say there's a lot of enthusiasm with your provincial counterparts. You have an innovation agenda and your level of confidence emanates a lot from that meeting last week, I gather.

Mr. Bains: Also from discussions I had when I first became minister. The first thing I did, aside from getting a briefing from my deputy on all the unique portfolios that exist in this exciting department, I reached out to my provincial counterparts. I called them immediately to introduce myself and to talk about some basic issues. And that set the tone from day one.

This enthusiasm is not necessarily a reflection of my discussions last week. We've been in negotiations with them for a few months. I have had numerous conversations in between to talk about some of these issues.

As I said, since November 4, in my official capacity as minister, I have reached out to them multiple times and even seen them on multiple occasions with some of the opportunities I have had to travel to different parts of Canada.

Senator Massicotte: I hope you're right. As you know, many of us are businesspeople who have made a lot of deals. And we have learned quickly that talk is cheap. People say nice things on the phone and so on.

You mentioned "innovation agenda." Is it maybe because they think you are coming with money? Therefore, everybody's happy. Of course they want to work with the feds right now because we are talking about big deficits, a lot of money and a lot of support. Is there any possible financial benefit to doing this deal?

Mr. Bains: No, there is no quid pro quo. It was never designed that way. I think the only agenda that I have clearly articulated is our desire to grow the economy, to create jobs and to make investments on innovation, because I think innovation and growth are interconnected.

I truly believe that the commitments we made in the platform campaign speak to that. We have made significant commitments on creating clusters and accelerators and incubators that would allow new ideas to emerge and, more importantly, to help them scale up.

We have also made commitments to putting more money through the Industrial Research Assistance Program and that is a very important tool to help companies with R&D so they can grow.

Le sénateur Massicotte : Merci. Je suis toujours cynique. Vous dites que vos homologues provinciaux font preuve de beaucoup d'enthousiasme. Vous avez un programme d'innovation et vous êtes très confiant depuis la réunion de la semaine dernière, si je ne m'abuse.

M. Bains : Et depuis certaines discussions que j'ai tenues au début de mon mandat ministériel. Après avoir reçu de l'information de la part de mon sous-ministre sur les dossiers uniques que l'on traite dans ce ministère stimulant, ma première démarche a été de prendre contact avec mes homologues provinciaux. Je les ai appelés immédiatement pour me présenter et pour parler de questions fondamentales. Cela a donné le ton à nos discussions dès le départ.

Cet enthousiasme ne reflète pas nécessairement mes discussions de la semaine dernière. Nous négocions avec eux depuis quelques mois. Dans l'interim, je me suis beaucoup entretenu avec eux pour discuter de certaines de ces questions.

Comme je l'ai mentionné, depuis le 4 novembre, à titre de ministre, j'ai communiqué avec eux de multiples fois et les ai même rencontrés à plusieurs reprises à l'occasion de mes déplacements à différents endroits au Canada.

Le sénateur Massicotte : J'espère que vous avez raison. Comme vous le savez, nombre d'entre nous sont des gens d'affaires qui ont conclu bien des marchés. Et nous avons vite appris qu'il est facile de faire de beaux discours. Les gens prononcent de belles paroles au téléphone et autres.

Vous avez parlé d'un « programme d'innovation ». Peut-être pensent-ils que vous avez du financement à leur proposer? En conséquence, tout le monde est heureux. Évidemment, ils veulent travailler avec le fédéral en ce moment, car il est question de déficits importants, de sommes d'argent considérables et d'un grand soutien. Ce marché pourrait-il offrir des avantages financiers?

M. Bains : Non, il n'y a aucun malentendu. Cela n'a jamais été son but. Je pense que le seul plan que j'aie clairement formulé a été celui de favoriser la croissance économique, de créer des emplois et d'investir dans l'innovation, car je crois que l'innovation et la croissance vont de pair.

Je crois vraiment que les engagements que nous avons pris pendant la campagne l'ont reflété. Nous nous sommes grandement engagés à créer des regroupements, des accélérateurs et des incubateurs pour encourager les nouvelles idées et, par-dessus tout, les aider à prendre de l'expansion.

Nous nous sommes aussi engagés à accorder un surcroît de financement par l'intermédiaire du Programme d'aide à la recherche industrielle, outil très important pour aider les sociétés avec la recherche et le développement afin de favoriser leur croissance.

I think the provinces see a federal partner, a partner that's aligned with their provincial goals around growing the economy, making investments, investing in people, investing in companies and building those partnerships. I think that's where the enthusiasm comes from.

Second, if I may confess, they are excited about a government that picks up the phone, that is willing to engage with them, that is willing to speak to them and that is willing to listen to their concerns. We may not be able to address all of our challenges, but if we meet, talk and engage, we can find some very creative solutions.

Again, I want to reiterate the point that the Agreement on Internal Trade is an ambitious goal that we all share because of the work that has been done previously, but the meeting on innovation speaks to the desire for other jurisdictions that are dealing with serious financial constraints. We have seen deficits announced in different jurisdictions on an almost daily basis. I believe Alberta was announcing something today with respect to the update on their fiscal situation, their fiscal framework. I was in Atlantic Canada and the Premier of New Brunswick had just announced his budget.

All those stories are very similar. There are deficits and slow growth in place and innovation will be key. I think that's what is driving the excitement around the innovation agenda.

Senator Massicotte: If I look at the mandate that you received upon being named minister, one is to increase high-speed broadband coverage and working to support competition choice.

Mr. Bains: Correct.

Senator Massicotte: Again, another bullet we have seen for at least 15 years in our country. Everyone says we have to get high-speed coverage. It is fundamental to our trade and growth, yet we have been talking about it for a long time. In fact, there was a program this weekend where India, within two years, will have more broadband than Canada. Why can't we get moving on this stuff? And what will you do to make this happen?

Mr. Bains: One of the neat aspects of having your mandate letter public and as part of our government's objective of being open and transparent is there's a level of accountability. I'm glad you raised this point because this is the kind of accountability that I need and that the government is looking for.

We will be making significant investments, both in the short and long term. Some of those investments will be highlighted in the upcoming budget by the Minister of Finance. Some will

Je pense que les provinces voient un partenaire fédéral, un partenaire dont les objectifs sont conformes aux leurs pour ce qui est d'encourager la croissance économique, de faire des investissements — dans la main-d'œuvre et les entreprises — et de renforcer ces partenariats. Je pense que c'est ce qui explique leur enthousiasme.

Ensuite, permettez-moi de vous dire qu'ils sont excités à l'idée de travailler avec un gouvernement qui répond à l'appel, qui est prêt à collaborer avec eux, à leur parler et à se soucier de leurs préoccupations. Nous ne serons peut-être pas en mesure de relever tous nos défis, mais si nous nous rencontrons, nous parlons et nous collaborons, nous pourrions trouver des solutions très créatives.

Encore une fois, je tiens à réitérer que l'Accord sur le commerce intérieur est un projet ambitieux que nous partageons tous en raison du travail qui a été accompli, mais la réunion sur l'innovation témoigne du désir des autres administrations aux prises avec des contraintes financières importantes. Nous avons entendu presque quotidiennement des annonces de déficits dans différentes administrations. Je crois que l'Alberta a fait une annonce aujourd'hui concernant la mise à jour de sa situation financière, de son cadre financier. Quand j'étais au Canada atlantique, le premier ministre du Nouveau-Brunswick venait d'annoncer son budget.

Toutes ces histoires sont très semblables. En raison des déficits actuels et de la faible croissance, l'innovation sera primordiale. Je pense que c'est ce qui suscite l'enthousiasme pour le programme d'innovation.

Le sénateur Massicotte : Dans le cadre du mandat dont vous avez été investi lorsque vous avez été nommé ministre, vous avez été notamment chargé d'accroître la couverture à large bande à haute vitesse et d'appuyer la concurrence.

M. Bains : C'est exact.

Le sénateur Massicotte : Encore une fois, il s'agit là d'un autre point que nous voyons depuis au moins une quinzaine d'années au Canada. Tout le monde dit que nous devons avoir une couverture à haute vitesse. Elle est essentielle à notre commerce et à notre croissance, et nous en parlons depuis longtemps. En fait, il y avait un programme ce week-end dans lequel on affirmait que d'ici deux ans, l'Inde aurait une meilleure couverture à large bande que le Canada. Pourquoi ne pouvons-nous pas faire avancer le dossier? Et que ferez-vous pour que cela se produise?

M. Bains : Un des avantages de publier les lettres de mandat dans le cadre de l'objectif d'ouverture et de transparence de notre gouvernement est que l'on rend des comptes. Je suis ravi que vous ayez soulevé cette question, car c'est le type de responsabilité dont j'ai besoin et dont le gouvernement souhaite faire preuve.

Nous ferons des investissements considérables, à court et à long terme. Dans son prochain budget, le ministre des Finances en soulignera un certain nombre. En outre, certains investissements

require further collaboration and understanding with our provincial counterparts and with industry and territorial counterparts.

And some of them reflect some good programs that existed in the past. Connecting Canadians, for example, is a program established by the previous government. It's a program that looked at broadband connectivity in rural and remote regions, and it talked about the importance, particularly with the digital divide that's growing, to make these investments. We want to make sure we continue with programs of that nature that have made meaningful contributions in certain jurisdictions, but this would be part of an overall innovation agenda.

The point I want to make is that this is something important to us but it is not in isolation. It will be in conjunction with other measures that will reflect the whole-of-government approach when it comes to the innovation agenda. We will speak to all the different regions of the country and will speak to again — the term I keep using often is “our ambition.”

Again, it will not be the government alone that does this. Industry will have to play a critical role. Business will have to play a critical role.

When I talk about R&D investment, for example — and this is something that if you look at innovation as one of the metrics for R&D investment in Canada, it has been headed in the wrong direction. Businesses make those investments. How do we create an environment for them to realize they need to make those investments? Part of it is education as well.

Again, this is why I got involved in politics; I feel I can make a difference. I believe we have a Prime Minister that is very forward-looking, optimistic and determined. We want to set goals, we want to be held accountable, and we will do our best to achieve our goals.

Senator Massicotte: Thank you.

The Chair: Senator Ringuette, you had a supplementary question?

Senator Ringuette: Yes. With regard to innovation, for the last many years, there has been money for research and innovation. However, the biggest mistake was that there was no proper environment for that innovation to be commercialized. That is where we lack with regard to marketing all the different components and applications of innovation.

I hope that when you receive requests for innovation funding, that you will — I say “you,” whatever entity — create a proper environment to make certain that the commercialization of these innovations will be done in Canada. That is a comment, but I certainly welcome your response to it.

requerront une meilleure collaboration et entente avec nos homologues provinciaux et territoriaux ainsi que les intervenants de l'industrie.

Et certains investissements témoignent de bons programmes qui ont déjà existé. On pense par exemple au programme « Un Canada branché », qui a été mis en place par le gouvernement précédent. Il était axé sur la connectivité à large bande dans les régions rurales et éloignées, et reconnaissait l'importance de faire ces investissements, surtout avec le fossé numérique qui se creuse. Nous voulons nous assurer de continuer à offrir des programmes de cette nature qui ont fait des contributions importantes dans certaines administrations, mais dans le cadre d'un programme d'innovation global.

Là où je veux en venir est que c'est quelque chose qui nous importe, mais que nous devons faire de concert avec d'autres mesures qui refléteront l'approche pangouvernementale à l'égard de l'innovation. Nous nous adresserons à toutes les régions du pays et nous leur parlerons encore une fois de « notre ambition » — terme que j'utilise souvent.

Encore une fois, le gouvernement ne le fera pas sans aide. L'industrie et le monde des affaires devront jouer un rôle crucial dans cette démarche.

À titre d'exemple, lorsque je parle des investissements dans la R-D — l'innovation est une des mesures de l'investissement dans la R-D au Canada —, je constate qu'ils ont été mal orientés. Les entreprises font ces investissements. Comment faire pour créer un environnement qui leur permette de prendre conscience de la nécessité d'investir? C'est en partie une question d'éducation.

Encore une fois, c'est la raison pour laquelle je me suis lancé en politique; j'ai le sentiment de pouvoir changer les choses. Je crois que nous avons un premier ministre très avant-gardiste, optimiste et déterminé. Nous voulons fixer des buts, rendre des comptes et faire de notre mieux pour atteindre nos objectifs.

Le sénateur Massicotte : Merci.

Le président : Sénatrice Ringuette, vous aviez une question supplémentaire?

La sénatrice Ringuette : Oui. Au cours des dernières années, du financement a été consacré à la recherche et à l'innovation. Cependant, la plus grosse erreur a été de ne pas créer d'environnement propice à la commercialisation de cette innovation. Nous avons des lacunes sur le plan de la commercialisation des différentes composantes et applications de l'innovation.

J'espère que lorsque vous recevrez des demandes de financement pour des projets novateurs, vous — je dis « vous », quel que soit l'organisme — créez un environnement propice à la commercialisation de ces innovations au Canada. C'est un commentaire plutôt qu'une question, mais j'aimerais bien savoir ce que vous en pensez.

Mr. Bains: Thank you very much. I am very passionate about our innovation agenda. It is something, as I've said from the outset, that is a core priority for me, my department and this government. It will be a key part of our growth agenda going forward as an investment. We have made significant investments in our platform that we plan to honour, commit to and follow through on.

But you raise a very good point, which is that we have done reasonably well on start-ups in Canada. We do reasonably well in helping companies get that initial funding. It might be modest, but to get that idea up and running. The difficulty is that we don't necessarily do a good job of helping them scale up, grow and commercialize.

Also, if you look at our funding for higher education and research development, we represent about 0.5 of the world's population, and the publication of our education funding is roughly around 4 per cent, so we punch above our weight when it comes to that initial, primary, basic research. The challenge is: How do you take that from the lab, commercialize it and maintain a strong Canadian footprint?

When Canadian companies do well in Canada, sometimes the challenge is that they get bought out. That is not necessarily a bad thing, because that is part of the market; you will have those types of mergers, acquisitions and takeovers. But how do we identify strong Canadian brands and companies that maintain their footprint in Canada, do their R&D in Canada, employ people in Canada and pay them substantial amounts of money to do so? That is core to our innovation agenda. It is really about how to create these companies that not only succeed themselves but create an ecosystem around them, with their suppliers, et cetera. If they create that ecosystem and environment for commercialization and if they do it well, they can mentor and replicate that.

Senator Ringuette: What you are indicating to us is that will be an integral part of the questionnaire or project submission?

Mr. Bains: Absolutely. Commercialization and revenue generation are very important. That is why we already have programs in place. The NRC is an example, and even through our regional development agencies we have innovation funds. It may be in ACOA or Western Economic Diversification. We actually have monies allocated for innovation.

Part of that allocation and part of the program requirement is really commercialization. It's saying, "Look, you have a great idea. We are willing to partner up with you. We are willing to make that investment with you. We are willing to work with you,

M. Bains : Merci beaucoup. Notre programme d'innovation me passionne vraiment. Comme je le dis depuis le début, c'est une priorité pour moi, mon ministère et le gouvernement. Il jouera un rôle de premier plan dans nos efforts pour stimuler la croissance. Dans le cadre de notre programme électoral, nous avons fait d'importantes promesses d'investissements que nous avons l'intention d'honorer et auxquelles nous voulons donner suite.

Cependant, vous soulevez un excellent point, c'est-à-dire que les entreprises en démarrage ont relativement bien réussi. Nous faisons un travail raisonnable pour aider ces entreprises à obtenir le financement initial. Il est peut-être modeste, mais il leur permet de concrétiser leur idée et de démarrer. L'ennui, c'est que nous ne faisons pas nécessairement ce qu'il faut pour les aider à augmenter leur production, à croître et à mettre en marché leurs produits.

En outre, si vous prenez le financement que nous affectons aux études supérieures et au développement de la recherche, nous représentons environ 0,5 p. 100 de la population mondiale, et le financement que nous affectons à l'éducation se situe à environ 4 p. 100, alors nous nous démarquons lorsqu'il est question de la recherche de base, primaire et initiale. Notre défi est de trouver une façon de commercialiser les produits issus des travaux de recherches tout en gardant leur identité bien canadienne.

Lorsque les entreprises canadiennes s'en sortent bien au Canada, il arrive parfois qu'elles soient rachetées, ce qui peut poser problème. Ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose, car cela fait partie du marché; ces types de fusions, de rachats et de prises en charge sont monnaie courante. Cependant, comment faire pour cerner des entreprises ayant des marques bien canadiennes qui restent bien ancrées au Canada en y faisant leur R-D et en embauchant des Canadiens à qui ils versent des salaires alléchants? C'est un élément essentiel de notre programme d'innovation. La question est vraiment de trouver une façon de fonder des entreprises qui non seulement réussissent elles-mêmes, mais qui créent autour d'elles un écosystème avec leurs fournisseurs et autres. Si elles arrivent à bien le faire, ainsi qu'à créer un environnement propice à la commercialisation, elles peuvent recréer les conditions et montrer aux autres comment en faire autant.

La sénatrice Ringuette : Vous êtes en train de nous dire que cela fera partie intégrante du questionnaire ou de la présentation du projet?

M. Bains : Absolument. La commercialisation et la génération de revenus sont primordiales. Voilà pourquoi nous avons déjà instauré des programmes. Le CNRC en est un exemple, et nous finançons l'innovation même par le truchement de nos organismes de développement régional, comme l'APECA ou Diversification de l'économie de l'Ouest Canada. Nous consacrons du financement à l'innovation, en fait.

Une partie du financement et des exigences du programme est axée sur la commercialisation. En gros, nous disons : « Écoutez, vous avez une excellente idée. Nous sommes prêts à être vos partenaires. Nous sommes disposés à investir avec vous, à

but do you have the ability to commercialize this? Do you have a market for this?” That is absolutely a key priority for us and will continue to be so on a going-forward basis.

The Chair: I was trying to keep to interprovincial trade. That was my hope.

Senator Black: Minister, when you went off the farm a little bit on your officials, I noticed they didn't flinch too much, and you talked 20 per cent to 60 per cent.

Mr. Bains: They didn't flinch?

Senator Black: Not at all, and I was looking for that.

Mr. Bains: Phew.

Senator Black: I don't know what happened under the table.

I would like to explore that because I think that's really ambitious and really important, but I want to understand. Were you saying that your goal is to move Canada from 20 per cent of services and goods moving inter-provincially to 60 per cent? Is that what you were saying?

Mr. Bains: Again, I must confess that there is no data to back this up. There is no index to back this up. There is no quantity analysis, but this is me posing the same question on multiple occasions to my officials and to others and asking, “Can you give me a quantitative barometer of where we are right now and where we would be if we were to negotiate this agreement on internal trade? Can you put a percentage on it?” I think they reluctantly gave me this percentage. It is not an exact science, but it gives you an order of magnitude of the kind of opportunities that exist with this agreement on trade. That's the key point that I take away from it.

Senator Black: I want to move one step further for the benefit of this committee and for the benefit of people watching this.

What does that mean in dollars for the Canadian economy if you move from 20 per cent to 60 per cent? What does it mean in terms of dollars?

Mr. Bains: That is a very good point because that's what it boils down to: What benefits does this have for businesses? What benefit does this have for consumers who would have to pay a higher price because of these barriers?

There have been different reports. My former colleague, maybe to illustrate his point, mentioned \$60 billion. I think that number may be too high because the number ranges from \$3 billion to around \$50 billion roughly. To quantify it, that would be the range. Again, it is a very modest amount relative to our GDP and to the size of our country.

But this is why we are very excited about developing this index because the index will give us an appropriate baseline, and then we can start quantifying it in a more accurate manner. But that would be the range.

travailler avec vous, mais êtes-vous en mesure de commercialiser votre recherche? Avez-vous trouvé un marché pour vos innovations? » C'est une priorité clé pour nous et elle continuera de l'être.

Le président : J'essayais de m'en tenir au commerce interprovincial. C'est ce que j'espérais que l'on fasse.

Le sénateur Black : Monsieur le ministre, lorsque vous êtes un peu sorti des sentiers battus tout à l'heure, j'ai remarqué que vos fonctionnaires n'ont pas beaucoup bronché; vous avez parlé de faire passer de 20 à 60 p. 100 le mouvement interprovincial des biens et services.

M. Bains : Ils n'ont pas bronché?

Le sénateur Black : Pas du tout, et je surveillais leur réaction.

M. Bains : Ouf.

Le sénateur Black : Je ne sais pas ce qui est arrivé sous la table.

J'aimerais un peu discuter de cette question, que je juge vraiment ambitieuse et importante, car je veux comprendre. Disiez-vous que votre but était de faire en sorte que le mouvement interprovincial des biens et services au Canada passe de 20 à 60 p. 100? Est-ce bien ce que vous disiez?

M. Bains : Encore une fois, je dois vous avouer que je n'ai aucune donnée à l'appui, aucun indice. Aucune analyse quantitative n'a été réalisée, mais j'ai posé la même question à mes fonctionnaires et à d'autres à maintes reprises : « Pouvez-vous me donner un baromètre quantitatif du point où nous en sommes actuellement et où nous en serions si nous décidions de négocier cet accord sur le commerce intérieur? Pouvez-vous me donner un pourcentage? » Je pense qu'ils me l'ont donné à contrecœur. Ce n'est pas une science exacte, mais cela donne une idée de l'ampleur des possibilités qu'offre cet accord sur le commerce. C'est le point principal que j'en retire.

Le sénateur Black : Je veux aller un peu plus loin pour le comité et les gens qui nous regardent.

Quelles sont les retombées économiques pour le Canada de faire passer de 20 à 60 p. 100 le mouvement interprovincial des biens et des services? À combien cela se chiffre-t-il en dollars?

M. Bains : C'est un très bon point, car au bout du compte, la question est vraiment de savoir ce que les entreprises ont à en tirer et les avantages que cela procure aux consommateurs qui auraient à payer un prix plus élevé à cause de ces barrières.

Différents rapports ont été publiés. Mon ancien collègue a mentionné 60 milliards de dollars — peut-être essayait-il d'illustrer son point de vue. Je pense que ce chiffre est peut-être trop élevé, car la fourchette est de 3 milliards à environ 50 milliards de dollars. Encore une fois, c'est un montant très modeste comparativement à notre PIB et à la taille de notre pays.

Voilà pourquoi nous sommes très enthousiasmés à l'idée d'élaborer cet indice, car il nous donnera une mesure de référence appropriée à partir de laquelle nous pourrions commencer à le quantifier de façon plus précise. Mais ce serait la fourchette.

Senator Black: Minister, I want to go one step further. A range between \$3 billion and \$50 billion is a pretty big range.

Mr. Bains: Absolutely; I agree with you.

Senator Black: Can you put a pin somewhere in there as to what your expectations are?

Mr. Bains: It is depending on the assumptions, depending on the model you create, depending on how you want to see it. I was an accountant.

Senator Black: This is why I'm asking; I saw that.

Mr. Bains: I know that, when I would present a balance sheet or an income statement, the methodologies you would use, the amortization rate you would use, the number of years you would use would have an impact on the bottom line. It is the same thing with the dollar figure. If I look at the model for \$3 billion, it has a different set of assumptions versus the \$50 billion. It really is a reflection of the assumptions that you use. But the bottom line is that it would have a significant impact.

If you look at the different business associations that have been engaged, from the chambers of commerce to the Canadian Federation of Independent Businesses, et cetera, they consistently said it would be a serious improvement and present serious challenges for businesses. My hope is that, once we have an accurate index, we can start quantifying it.

Senator Black: Thank you. That is very helpful, minister.

Senator Wallin: We'll try to get back to internal trade here. In an earlier life, I covered the endless negotiations on FTA and NAFTA, and one of the issues that was difficult throughout the process and remains such is the question of dispute resolution and the mechanism.

I am asking this out of ignorance in a way here. I know they have talked about imposing monetary punishments or penalties for noncompliance, but whose rules will determine what is compliant? Is there going to be a different set? Is there something that is a baseline somewhere? The problem was we ended up using American rules, essentially, for dispute resolution.

Mr. Bains: For me, I think the benchmark for dispute resolution is really the CETA model for dealing with this issue.

I must confess that, at the provincial level, it is not as ambitious. I must confess that this is an area that we need to do more work in. We did make some attempts in 2009 to improve the mechanism that exists, but it is not one of the six priorities that we have identified. However, I do believe that, going forward, it is an area where we have an opportunity to have a much more ambitious mechanism in place because, right now, that is a point of contention. So we are focusing on these six, but that is something that will come back to the table.

Le sénateur Black : Monsieur le ministre, je veux aller un peu plus loin. Une fourchette entre 3 et 50 milliards de dollars est assez imposante.

M. Bains : Tout à fait. Je suis d'accord avec vous.

Le sénateur Black : Pouvez-vous nous dire quelles sont vos attentes?

M. Bains : Cela dépend des hypothèses, du modèle que vous créez, de la façon dont vous voulez le voir. J'ai été comptable.

Le sénateur Black : J'ai vu que vous l'aviez été; c'est la raison pour laquelle je vous pose la question.

M. Bains : Je sais que lorsque je présentais un bilan ou un état des résultats, les méthodes, le taux d'amortissement et le nombre d'années que l'on utilisait influaient sur les résultats finaux. C'est la même chose avec le montant en dollars. Si je prends le modèle de 3 milliards de dollars, il suppose différentes hypothèses que celui de 50 milliards de dollars. Cela reflète vraiment vos hypothèses de départ. Cependant, au bout du compte, cela aurait des conséquences importantes.

Les diverses associations professionnelles qui ont été consultées, des chambres de commerce à la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, ont toujours affirmé que cela représenterait une sérieuse amélioration et présenterait de sérieux défis pour les entreprises. J'espère que, dès que nous aurons un indice exact, nous pourrions commencer à le quantifier.

Le sénateur Black : Merci. C'est très utile, monsieur le ministre.

La sénatrice Wallin : Nous allons essayer d'en revenir au commerce intérieur. Dans une vie antérieure, j'ai couvert les négociations sans fin de l'accord de libre-échange et de l'ALENA, et une des questions épineuses pendant tout le processus — et encore à ce jour — a été celle du mécanisme de règlement des différends.

D'une certaine façon, je vous pose la question par ignorance. Je sais qu'ils ont parlé d'imposer des sanctions financières ou des amendes en cas de non-conformité, mais sur les règles de qui se fondera-t-on pour déterminer la conformité? Y aura-t-il une série de règles différentes? Existe-t-il des données de référence quelque part? L'ennui, c'est qu'en gros, on a fini par suivre les règles américaines pour régler les différends.

M. Bains : Je pense que le repère pour régler les différends est vraiment le modèle de l'AEGC dans ce cas.

Je dois vous avouer que, à l'échelon provincial, le mécanisme n'est pas aussi ambitieux. C'est un domaine auquel nous devons travailler davantage. Nous avons tenté, en 2009, d'améliorer le mécanisme en place, mais ce n'est pas l'une des six priorités que nous avons dégagées. Cependant, je crois qu'à l'avenir, c'est un domaine dans lequel nous aurons l'occasion d'instaurer un mécanisme beaucoup plus ambitieux car, en ce moment, c'est un point de différend. Alors nous nous attachons à ces six priorités, mais nous y reviendrons plus tard.

Senator Wallin: So, right now, they are saying there will be a penalty structure; we just haven't figured it out.

Mr. Bains: Yes, we do have a mechanism in place. I do want to assure the members here that we do have a dispute resolution mechanism in place. It's just not at the same CETA level that exists. My officials can correct me, but that's my understanding.

Mr. Knubley: To clarify the issue of monetary penalties, there are monetary penalties now of up to \$5 million for government-to-government disputes. That was put in place in 2009. Then, in 2012, these same monetary penalties, the \$5 million, were applied to a person-to-government dispute settlement.

Senator Wallin: To what?

Mr. Knubley: If a person wants to come forward and pursue a dispute settlement, they can do that as well.

Senator Beyak: My question is a follow up to Senator Massicotte's. With the talk of debts, deficits, spending and infrastructure and everybody getting together to talk, I am interested in knowing how your approach will be different.

Prime Minister Stephen Harper met, between 2010 and 2015, 74 times, individually, with provincial premiers, something not often reported in the press. He did that because, when they're all together in a group, it's just a competition for more money and who's going to get the most. How do you plan to handle that?

Mr. Bains: I think that the power to convene is a very important mechanism that exists at the federal level. I think we have to recognize that these are big challenges. It may be the environment; it may be the economy. We need to recognize that this is a collective area of responsibility, that there is one taxpayer and that they expect us to work together. They expect us to find solutions. I think we have demonstrated a model. We may have disagreements, and I suspect we have disagreements. I suspect there will be competition, but I learned the lesson a long time ago to build consensus, to work together, to look at each other face to face, to sit together at the table and not have private conversations but be open and transparent. You can accomplish a lot more.

I think this model may not be a perfect model, but I do believe it presents numerous opportunities for us to be able to advance some of the key agendas around trade, internal trade, the environment and the economy.

Senator Beyak: A further supplemental question. History shows that that doesn't work. It is a nice idea, but, when you get them altogether, it doesn't work. It is better to meet them

La sénatrice Wallin : Donc, à l'heure actuelle, on dit qu'il y aura une structure de sanctions; on n'a juste pas encore déterminé la forme que cela prendra.

M. Bains : Oui, nous avons un mécanisme en place. Je peux vous garantir que nous disposons d'un mécanisme de règlement des différends. Nous n'en sommes tout simplement pas au même niveau qu'avec l'AECG. Mes collaborateurs peuvent me corriger si je me trompe, mais c'est ce que j'ai compris.

M. Knubley : Pour mettre les choses au clair, sachez que le processus de règlement des différends entre gouvernements prévoit des sanctions pécuniaires pouvant aller jusqu'à 5 millions de dollars. Ces sanctions ont été mises en place en 2009, puis en 2012, ces mêmes sanctions, à hauteur de 5 millions de dollars, ont été ajoutées au mécanisme de règlement des différends entre une personne et un gouvernement.

La sénatrice Wallin : À quoi?

M. Knubley : Le processus de règlement des différends est également ouvert aux personnes.

La sénatrice Beyak : Ma question fait suite aux propos du sénateur Massicotte. On parle de dettes, de déficits, de dépenses et d'infrastructures, puis tout le monde se rencontre pour en discuter, alors j'aimerais savoir en quoi votre approche sera différente.

Entre 2010 et 2015, le premier ministre Stephen Harper a rencontré individuellement les premiers ministres provinciaux à 74 reprises, ce qui n'a pas été souvent rapporté dans les médias. Il a procédé ainsi, parce que lorsque les ministres sont tous réunis, cela devient une compétition pour savoir qui touchera la plus grosse somme d'argent. Comment comptez-vous gérer cette situation?

M. Bains : Je considère que le pouvoir de convocation est un mécanisme très important à l'échelle fédérale. Nous devons reconnaître qu'il s'agit de grands enjeux dont nous avons tous la responsabilité. On parle ici d'environnement, d'économie, et cetera. Il nous incombe collectivement de trouver des solutions, et les contribuables s'attendent à ce que nous le fassions ensemble. Je pense que nous avons démontré un modèle. Il se peut que nous soyons en désaccord, et je m'en attends. Je présume qu'il y aura de la compétition, mais j'ai appris il y a longtemps l'importance de parvenir à un consensus, de travailler ensemble, de se rencontrer en personne et de ne pas avoir d'entretiens privés, mais plutôt des discussions ouvertes et transparentes. On obtient de bien meilleurs résultats ainsi.

Ce modèle n'est peut-être pas parfait, mais il nous permet de faire progresser des dossiers importants comme le commerce, le commerce intérieur, l'environnement et l'économie.

La sénatrice Beyak : J'aurais une question complémentaire. On a vu par le passé que cela ne fonctionne pas. C'est une bien belle idée, mais lorsqu'ils sont tous réunis, c'est un échec. Il est

individually, find the need and deal with it at the cabinet table, according to history. I wondered if you had a different approach.

Mr. Bains: No, I think history has been very kind to Canada. We have a really great model here. This federation is really the focus for many other jurisdictions in the world — something we should be proud of. I think that our Constitution creates that framework and that we are able to deal with these complex issues.

I am very confident in the leadership of our Prime Minister. I am very confident in his approach. I think collaboration and convening and dealing with problems in an open and transparent way does, on balance, provide better results. It is great to have those diverse viewpoints at the table as well because each region has their unique issues and that diversity of thought is very important to come out with the best possible outcomes.

The Chair: I have a question on your “everything in one pile.” You call it the negative approach.

Mr. Bains: The negative list approach.

The Chair: Yes. Could you tell me if beer, wine and spirits are in that bucket?

Mr. Bains: Somebody said negative. Just for the record, chair, I don't consume alcohol.

The Chair: No, neither do I.

Mr. Bains: It is not a topic of conversation at home. But many of my colleagues and friends do, and they do raise it with me. We are definitely looking at this issue. This is an issue that has been brought up in the House of Commons as well, through private members' bills. The issue, again, is not necessarily an agreement through those bills, but the issue is having the provinces and territories agree on it. This is something that we are currently in the process of negotiating.

The Chair: Are there any more questions? How are we doing for time?

Mr. Bains: I am cutting it pretty close, but I can take another question.

Senator Massicotte: Some time ago, one of the ministers responsible for trade said that in his opinion the Constitution makes it clear that interprovincial trade is within federal jurisdiction, which has the authority basically to make a decision and make it stick. Do you share that opinion? Is that a hammer we can use?

Mr. Bains: One could argue that. I know my predecessor argued that point. I don't know if he did so in public so I don't want to put him on the spot. That is not the desired approach in this environment to get the desired outcome.

préférable de les rencontrer individuellement, d'établir les besoins et d'en discuter à la table du Cabinet, si on se fie au passé. Je me demandais si vous aviez une approche différente.

M. Bain : Non. Je pense que l'histoire a été très généreuse pour le Canada. Nous avons un excellent modèle ici. La fédération canadienne fait l'envie de nombreux pays partout dans le monde, et nous devrions en être fiers. J'estime que notre Constitution crée ce cadre dans lequel nous pouvons régler ces questions complexes.

J'ai entièrement confiance en notre premier ministre, en son leadership et en son approche. Je pense qu'on obtient de meilleurs résultats en collaborant, en nous réunissant, puis en nous attaquant aux problèmes de manière ouverte et transparente. Il est bon d'avoir ces divers points de vue à la table, parce que chaque région a ses problèmes particuliers, et la diversité des idées nous permet d'obtenir les meilleurs résultats possible.

Le président : J'ai une question au sujet de votre approche « globale ». Vous l'avez appelée l'approche négative.

M. Bains : L'approche fondée sur des listes négatives.

Le président : C'est exact. Pourriez-vous me dire si la bière, le vin et les spiritueux en font partie?

M. Bains : On parle de l'approche négative. À titre d'information, monsieur le président, sachez que je ne consomme pas d'alcool.

Le président : Moi non plus.

M. Bains : Ce n'est pas un sujet de conversation à la maison. Toutefois, ce l'est pour bon nombre de mes collègues et amis, et ils m'en ont parlé. Nous nous penchons sérieusement là-dessus. C'est une question qui a également été soulevée à la Chambre des communes, dans le cadre de projets de loi d'initiative parlementaire. Encore une fois, il ne s'agit pas nécessairement d'obtenir un accord grâce à des mesures législatives, mais plutôt de faire en sorte que les provinces et territoires puissent s'entendre. C'est quelque chose que nous sommes en train de négocier à l'heure actuelle.

Le président : Y a-t-il d'autres questions? Est-ce qu'il nous reste du temps?

M. Bains : Je crains qu'il ne me reste plus beaucoup de temps, mais je peux prendre une autre question.

Le sénateur Massicotte : Il y a quelque temps, un des ministres responsables du commerce a dit qu'à son avis, la Constitution canadienne précise clairement que le commerce interprovincial relève de la compétence fédérale et que, par conséquent, le gouvernement fédéral a le pouvoir de prendre une décision et de la faire respecter. Partagez-vous cet avis? Le gouvernement fédéral peut-il imposer sa décision?

M. Bains : On pourrait en débattre. Je sais que mon prédécesseur a défendu son point de vue là-dessus. Toutefois, j'ignore s'il l'a fait en public, alors je ne voudrais pas le mettre sur la sellette. Ce n'est pas souhaitable, dans le contexte actuel, si on veut en arriver au résultat escompté.

We have a table, a process, a platform, the political will, negotiators, the desired outcomes, and the shared objectives in place. To take that other approach and go down that path might not necessarily result in the ideal outcome. I firmly believe that a working collaboration with my provincial counterparts will result in much more fruitful outcomes in the shorter term. This other approach may ultimately cause some long-term challenges for us and may not give us the desired outcomes.

Senator Massicotte: I fully agree with you on the approach. In actual negotiations, real life is such that we do get influenced by positions of power, but I agree with the approach.

Mr. Bains: Thank you kindly, sir.

The Chair: Colleagues, after the minister we have an opportunity to ask officials questions.

Minister, I've got to say that you're definitely up on your files. We have really enjoyed this.

I am not sure if there are questions for officials and I don't want to have the officials hang around if in five minutes we say, "We don't have any questions so go home." Will there be any questions for the officials? I take it then that we are done.

With that, I wish to thank you and say that we appreciate your coming here to kick off this study. Canada needs to do this. We have been through this discussion many times before and we will do everything we can to assist you in moving this file and agenda forward.

Thank you again, minister and officials, for coming. Sorry we will not be keeping you but it is snowing outside. So at least you will be able to get home in time for dinner.

Mr. Bains: Thank you very much, honourable senators, for this opportunity. As I said, I appreciate your engagement on this file and thank you for proactively reaching out and being willing to assist us. This will be helpful going forward, and I look forward to continuing to engage with you on this file. I welcome the opportunity to appear before the committee on any subject matter where I might add value.

The Chair: We'll keep you informed. Thanks again.

(The committee adjourned.)

Nous avons une table de discussion, un processus, un programme, une volonté politique, des négociateurs et des objectifs communs. Ce ne serait pas nécessairement une bonne idée de suivre cette autre approche qui pourrait ne pas donner les résultats voulus. Je crois fermement qu'une collaboration avec mes homologues provinciaux permettra d'obtenir de bien meilleurs résultats à court terme. Cette autre approche pourrait occasionner certains problèmes à long terme et ne pas donner les résultats souhaités.

Le sénateur Massicotte : Je suis tout à fait d'accord avec vous. Dans le cadre des négociations, la réalité est qu'on se fait influencer par les personnes en situation de pouvoir, mais j'approuve tout de même cette approche.

M. Bains : Merci beaucoup, monsieur.

Le président : Chers collègues, après le départ du ministre, nous aurons l'occasion de poser des questions à ses collaborateurs.

Monsieur le ministre, je dois dire que vous connaissez très bien vos dossiers. Nous vous en sommes très reconnaissants.

Je ne suis pas sûr que nous ayons des questions pour les fonctionnaires. Je ne voudrais pas les retenir si, dans cinq minutes, nous n'avons plus de questions à leur poser. Avez-vous d'autres questions? Dans ce cas, je pense que nous avons terminé.

Cela dit, je tiens à vous remercier d'être venus pour le début de cette étude. Le Canada doit examiner cette question. Cela fait plusieurs fois que nous avons cette discussion, et nous ferons tout notre possible pour vous aider à faire avancer ce dossier.

Encore une fois, je remercie le ministre et ses collaborateurs d'avoir été des nôtres aujourd'hui. Je suis désolé de ne pas vous garder plus longtemps, mais il neige dehors et, au moins, vous arriverez à temps pour souper en compagnie de votre famille.

M. Bains : Je vous remercie de m'avoir invité, honorables sénateurs. Comme je l'ai dit, je vous remercie de vous intéresser à ce dossier, de prendre l'initiative et de bien vouloir nous aider à progresser. Votre travail nous sera d'une grande utilité, et je compte bien poursuivre notre collaboration dans ce dossier. Je suis prêt à venir comparaître devant le comité sur n'importe quel autre sujet où je peux être utile.

Le président : Nous vous tiendrons au courant. Merci encore.

(La séance est levée.)

APPEARING

Wednesday, February 24, 2016

The Honourable Navdeep Bains, P.C., M.P., Minister of Innovation, Science and Economic Development.

WITNESSES

Wednesday, February 17, 2016

Conference Board of Canada:

Glen Hodgson, Senior Vice-President and Chief Economist.

Canadian Centre for Policy Alternatives:

Armine Yalnizyan, Senior Economist.

As an individual:

Herbert Grubel, Senior Fellow, Fraser Institute.

C.D. Howe Institute:

Daniel Schwanen, Vice President, Research (by video conference).

Thursday, February 18, 2016

Canadian Chamber of Commerce:

Hendrik Brakel, Senior Director, Economic, Financial and Tax Policy.

Canadian Federation of Independent Business:

Ted Mallett, Vice-President and Chief Economist.

Wednesday, February 24, 2016

Innovation, Science and Economic Development Canada:

John Knubley, Deputy Minister;

Mitch Davies, Assistant Deputy Minister and Internal Trade Promotion Office, Strategic Policy Sector;

Nipun Vats, Director General and Internal Trade Promotion Office, Strategic Policy Sector.

COMPARAÎT

Le mercredi 24 février 2016

L'honorable Navdeep Bains, C.P., député, ministre de l'Innovation, des Sciences et du Développement économique.

TÉMOINS

Le mercredi 17 février 2016

Conference Board du Canada :

Glen Hodgson, premier vice-président et économiste en chef.

Centre canadien de politiques alternatives :

Armine Yalnizyan, économiste principale.

À titre personnel :

Herbert Grubel, agrégé supérieur de recherche, Institut Fraser.

Institut C.D. Howe :

Daniel Schwanen, vice-président, Recherche (par vidéoconférence).

Le jeudi 18 février 2016

Chambre de commerce du Canada :

Hendrik Brakel, directeur principal, Politiques économiques, financières et fiscales.

Fédération canadienne de l'entreprise indépendante :

Ted Mallett, vice-président et économiste en chef.

Le mercredi 24 février 2016

Innovation, Sciences et Développement économique Canada :

John Knubley, sous-ministre;

Mitch Davies, sous-ministre adjoint et Bureau promotion du commerce intérieur, Secteur de la politique stratégique;

Nipun Vats, directeur général et Bureau promotion du commerce intérieur, Secteur de la politique stratégique.